

Michel DOMENECH (38)

147 Rue Marcos

73000 Chambéry

UN GRAND VOYAGE



" Vous allez faire un grand voyage, très dangereux ..."
une chiromancienne, le 31 Décembre 1942

X RESISTANCE

5, RUE DU HAMEAU
92190 MEUDON

Chronologie sommaire relative à ce récit (1933 - 1945)

* * *

- 30 Janvier 1933 : Adolph Hitler devient Chancelier du Reich
- 20 Mars 1933 : Ouverture à Dachau (Bavière) du premier camp de concentration pour les adversaires politiques des nazis
- 12 Mars 1938 : L'armée allemande envahit l'Autriche
- 30 Septembre 1938 : Accords de Munich, l'Allemagne annexe les Sudètes
- 15 Mars 1939 : L'Allemagne occupe toute la Tchécoslovaquie
- 23 Août 1939 : Pacte de non agression germano-soviétique
- 1er Septembre 1939 : L'Allemagne envahit la Pologne
- 3 Septembre 1939 : La Grande Bretagne et la France sont en état de guerre avec l'Allemagne
- 9 Avril 1940 : L'Allemagne envahit le Danemark et la Norvège
- 10 Mai 1940 : L'Allemagne envahit la Belgique et les Pays-Bas, et lance une grande offensive contre la France
- 25 Juin 1940 : Entrée en vigueur de l'armistice entre la France et l'Allemagne. Une ligne de démarcation coupe la France en deux : une zone libre et une zone occupée qui comprend elle-même plusieurs zones à statuts différents

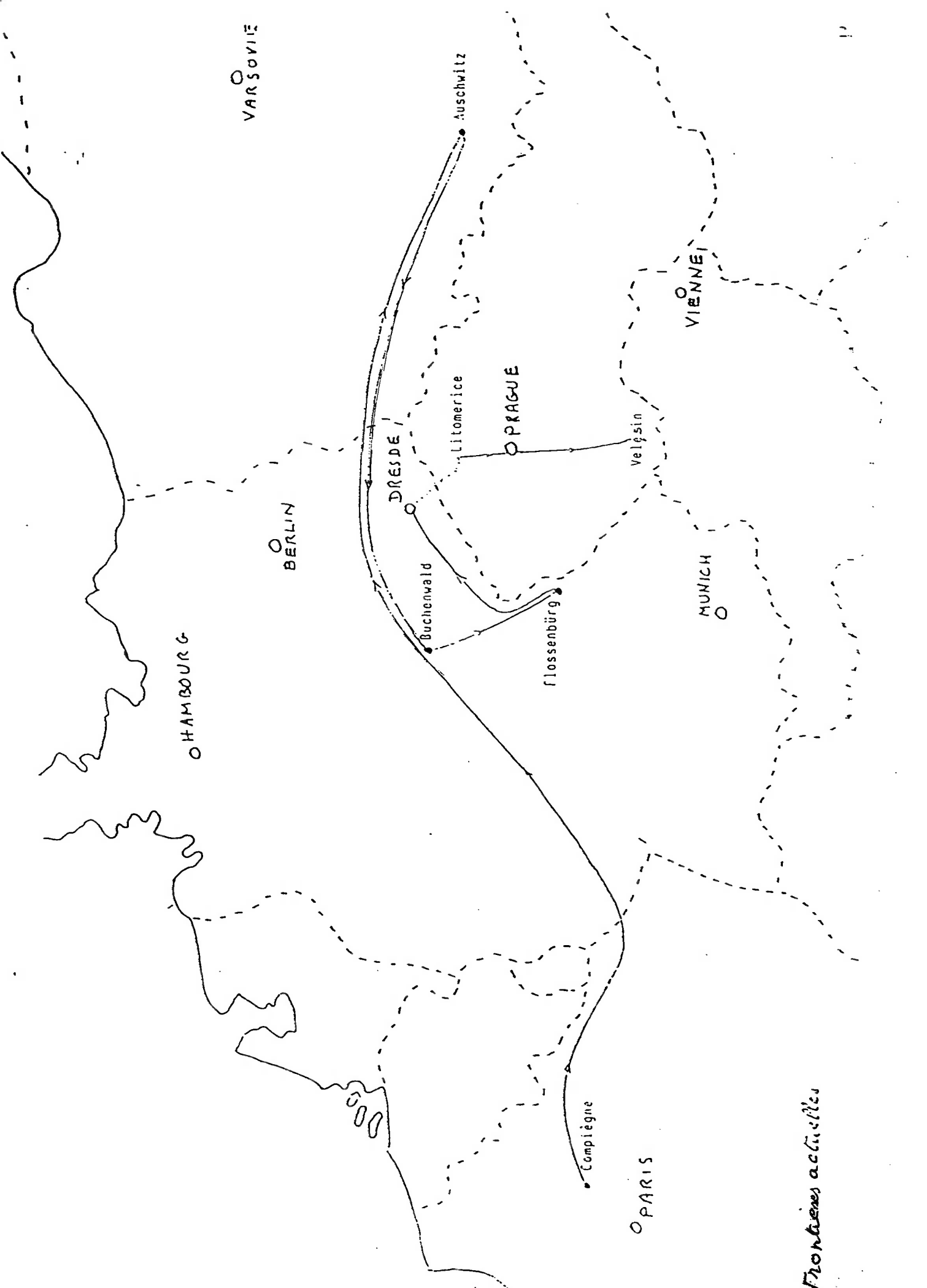


La France de l'Armistice

Chronologie sommaire relative à ce récit (1933 - 1945)

* * *

- 7 Décembre 1941 : Le Japon attaque la base américaine de Pearl Harbour
- 8 Décembre 1942 : Débarquement anglo-américain en Afrique du Nord
- 11 Novembre 1942 : L'armée allemande occupe la zone libre
- 10 Juillet 1943 : Les Alliés débarquent en Sicile, puis sur la péninsule
- 8 Septembre 1943 : L'armistice entre les Alliés et l'Italie est rendu public
- 4 Octobre 1943 : La Corse est libérée
- 6 Juin 1944 : Débarquement anglo-américain sur les côtes normandes
- 17 Septembre 1944 : Début de la bataille d'Arnheim, menée par les parachutistes britanniques : c'est un échec
- 16 Décembre 1944 : Vive offensive allemande dans les Ardennes qui se termine par un échec (4 Janvier 1945)
- 13-14 Février 1945 : Bombardement de Dresde
- 30 Avril 1945 : Suicide d'Adolf Hitler
- 8 Mai 1945 : La capitulation allemande est effective



VARSOVIE

Auschwitz

VIENNE

PRAGUE

DRESDE

Litomerice

Velésin

BERLIN

HAMBOURG

Buchenwald

flossenbürg

MUNICH

PARIS

Compiegne

Frontières actuelles

SOMMAIRE

* * *

- 1 - Prélude
- 2 - L'engrenage
- 3 - 101, Avenue Henri Martin
- 4 - Fresnes
- 5 - Compiègne
- 6 - Le voyage
- 7 - Auschwitz
- 8 - Buchenwald
- 9 - Flossenbürg
- 10 - Dresde
- 11 - La dernière étape

PRÉLUDE

* * *

1937 - 1941

* * *

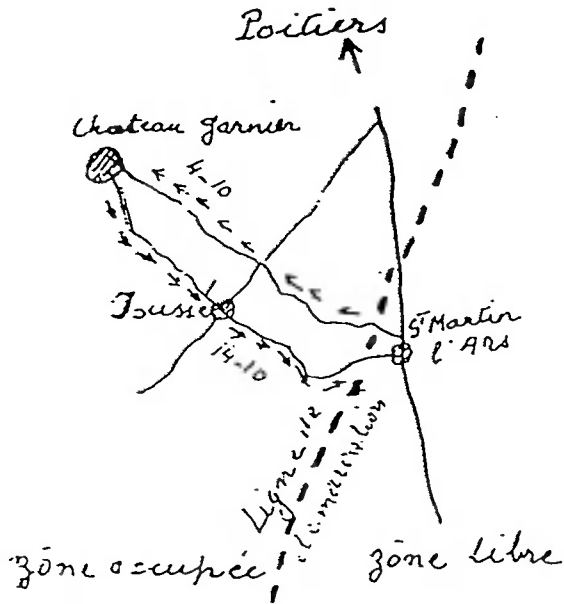
A la rentrée d'Octobre 1937, au lycée Condorcet, je retrouve un camarade Jean Guyot : nous avons sympathisé l'année précédente et nous décidons de travailler en "binôme". Le Jeudi après-midi et souvent le dimanche nous révisions nos cours et préparions nos devoirs. Il habitait boulevard Pereire : son père, ancien directeur d'école et sa mère, également issue du primaire, m'accueillaient toujours avec beaucoup de gentillesse. Ils m'invitèrent dans leur chalet de la vallée de ChamoniX, aux Houches en Septembre 1938. Nous rentrons tous ensemble à la fin du mois, en pleine crise de Munich, dans un Paris sans lumière. Nos routes divergent maintenant, mais cela ne nous empêche pas de poursuivre nos relations. Je rentre à l' X en Octobre 1938.

Septembre 1939, la guerre, une instruction militaire accélérée, le 10 Mai, la campagne de France. Parti de la Somme, je me retrouve dans la région de Périgueux, à l'armistice, le 24 Juin 1940, après une bien longue marche à pied. Notre régiment d'artillerie hippomobile n'a plus ni canons ni chevaux : nous les avons laissés sur la rive droite de l'Oise dont les ponts ont sauté devant nous !

En attente d'une démobilisation encore non précisée, nous passons l'été dans la région de Limoges. Avec un camarade de promotion, nous décidons de faire une escapade à Paris. Pour ce faire, nous allons essayer de gagner Poitiers, en zone occupée. Peu avant la ligne de démarcation, nous atteignons, le 4 Octobre, un petit bourg, St Martin l'Ars, où le maire nous délivre un laissez-passer provisoire qui nous permettra de nous rendre à la kommandantur de Joussé en zone occupée (figure 1 et 2) pour y demander un vrai laissez-passer, sans grand espoir de succès, d'ailleurs. Nous voilà donc partis à pied sur la route, et après une heure de marche, nous demandons à un paysan si la ligne de démarcation est encore loin. "Oh! elle est bien à deux kilomètres, mais vous lui tournez le dos". Nous l'avions passée sans nous en apercevoir ... Nous gagnons Poitiers puis Paris. Mais il faut penser au retour.

Nous quittons la capitale dix jours après. Avec notre laissez-passer fourni par le maire de Saint Martin d'Ars et dont la date a été transformée en 14 Octobre, nous nous présentons à la kommandantur de Joussé, comme si nous venions de la zone libre : le militaire allemand nous exprime ses regrets de ne pouvoir donner suite à notre demande de passage pour Poitiers et annote notre papier pour nous permettre de revenir sans difficultés en zone libre.

Figure 1



Itinéraire suivi les 4 et 14 Octobre 1940 de zone libre en zone occupée et vice-versa.

Traduction de la note manuscrite au bas du document :

"s'est présenté à la gendarmerie, S.V.P. laissez passer jusqu'à ce que l'intéressé soit rentré "

Figure 2

HAUSER-PROBES.

ag auf ausstellung eines passier-chein für den kleiner grenverkehr.
ande de laisser-passer pour la petite circulation en zone occupée.

Nom et prénom: Domeneck Michel Jacques
 Né le: 19 XII 1914
 Habitant de: Bois Colombes - Refuge de St Marie l'Arç
 Profession: Etudiant en droit Nationalité: français

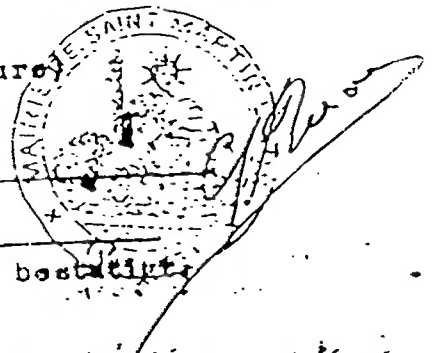
Wird ein antrag gestellt der demark-linie:
Demande de passer la ligne de démarcation le (Telle date) 14 Oct 1940

(A tel point) Issac
sich überschreiten zu dürfen.

BEGRÜNDE:

(Signature)
(motif)

Demande de laissez-passer



richtigkeit der angaben wird durch den bürgermeister bestätigt.
Certifié par le Maire de St-Martin l'Arç.

le texte en langue Allemande est autorisé.

Handwritten notes in German:
 Ich habe mich bei der Gend. National gendarm, bitte gelassen zu lassen
 bei der Gendarmei gezeigt.
 [Signature]

Un mois après, début Novembre, nous récidivons : mais là, nous partons directement de Limoges par le train, avec une vraie-fausse feuille de démobilisation : celle-ci nous tient lieu de laissez-passer dans le sens zone libre - zone occupée. Au cours de ce deuxième séjour, le 11 Novembre, l'envie me prend de me rendre à l'Etoile : c'est ainsi que j'ai participé à l'importante manifestation organisée ce jour là par les étudiants sur les Champs Elysées; j'y ai d'ailleurs rencontré un ancien maître d'internat de Mariette (Collège où j'ai fait toutes mes études secondaires à Boulogne sur Mer).

Le retour en zone libre s'effectue par Angoulême où mon camarade a un ami : d'après ce dernier, il n'y a plus de garde sur la route à la ligne de démarcation après 18 heures : nous le vérifions en passant la ligne sans aucune difficulté, sur une longue route plate et déserte où l'on pourrait nous repérer à des kilomètres à la ronde.

Rentrés à Limoges, nous trouvons notre convocation pour rejoindre Lyon, où l'X s'est repliée en devenant d'ailleurs civile.

Le 26 Novembre 1940, nous reprenons les cours avec une promotion bien réduite : sur 247, nous comptons 12 tués dans les combats de Mai-Juin 40, et environ 80 prisonniers.

Cette deuxième année d'études ne sera pas agréable : nous logeons à 8 km de Lyon, à Decines, aux rares tramways, dans un bâtiment situé en pleins champs et notre encadrement ne fait rien pour égayer notre solitude et faciliter nos sorties.

Pour les congés de Noël, ski à la Clusaz; à Pâques 1941 un voyage dans le Sud : je m'arrête à Marseille pour y voir des amis et je pousse jusqu'à Cannes où viennent de s'établir des cousins.

A la Pentecôte, en empruntant l'identité d'un camarade dont le beau-père, haut-fonctionnaire, a pu lui procurer un laissez-passer permanent, je peux aller passer quelques jours à Paris. Pour la première fois, la S.N.C.F. offre des places à la sortie de l'Ecole. Pourquoi pas ? Mais je ne recevrai mon laissez-passer officiel que vers le 15 Octobre.

Le 20 Octobre 1941, je rentre à la S.N.C.F. et je suis affecté dans l'Aisne à Tergnier : c'est une cité cheminote pas très gaie, très détruite par les bombardements de Mai 40. Je rejoins vite Chauny, sur la ligne Paris - Saint Quentin où un chef de gare extrêmement sympathique et son équipe entreprennent mon éducation ferroviaire.

L'ENGRENAGE

* * *

1942

Chaque week-end me revoit dans la région parisienne où je garde le contact avec mon camarade Jean Guyot. Un dimanche de Décembre, il me donne rendez-vous "Chez Francis", place de l'Alma et me présente un de ses amis, Pierre Brossolette. Je le connaissais de nom : il avait beaucoup parlé, avant la guerre à la radio, où il tenait une chronique internationale. C'est un homme vif, intelligent : nous échangeons des vues sur les événements. Ancien de Normale Sup., il ne pouvait plus exercer son métier de journaliste et tenait une librairie, rue de la Pompe, en face du lycée Janson de Sailly. (J'apprendrai, bien après la guerre, que depuis Novembre 41, il avait enfin réussi à avoir un contact avec Londres).

Quelque temps après, Jean Guyot me prête "Les Réprouvés" d'Ernst von Salomon, livre sur les corps francs nationalistes en Allemagne sur la période 1922 - 1923. En Avril 1942, il me demande incidemment s'il ne m'arrive pas de voir passer des trains de troupes et si je veux bien en relever le "totem" figurant sur le matériel embarqué (Ce "totem" était constitué par un emblème - animal, fleur, arbre, etc. - peint au pochoir sur tous les véhicules d'une unité). Cet élément permettait d'identifier l'unité et ainsi de participer à la connaissance de l'ordre de bataille allemand : je lui en fournis quelques uns.

En Juin 42, je suis nommé à la gare de Laon : plus de trains de troupes, mais au voisinage, un terrain d'aviation (Crépy - Couvron) utilisé par les Allemands ; des promenades aux environs me permettent d'en reporter les limites et le contour des bâtiments sur une carte d'Etat-Major.

Lorsque j'étais à Laon, je prenais mes repas au buffet de la gare : le gérant m'invitait tous les jours, dans son appartement, à l'heure de l'émission "Les Français parlent aux Français" de la radio de Londres. Il y avait dans la pièce une grande carte du monde. Un jour, nous entendons que les Britanniques ont effectué un débarquement à Madagascar et je reverrai toujours le brave buffetier avec un doigt sur le Groenland, nous disant : "Mais où qu'est Madagascar ?".

Jean Guyot m'indique, qu'à la mi-Juillet à la radio de Londres passera un message : ce dernier permettra, au cas où nous aurions quelqu'un à contacter, de lui en donner le texte à l'avance et de lui prouver ainsi que nous sommes bien en relations avec Londres. J'ai parfaitement entendu ce message "l'horloge est en retard" mais je n'ai pas eu l'occasion de m'en servir.

Au début d'Août 42, un train de wagons à bestiaux entre en gare de Laon. Dès son arrêt, des SS l'entourent, l'arme à la main : c'est un convoi de déportés juifs dont on voit les visages par les volets d'aération. Ils aimeraient boire, et après bien des demandes auprès des SS, nous pouvons en satisfaire quelques uns.

Peu de temps après, je rejoins la gare de Compiègne où j'assiste à la première "relève" : un train de prisonniers rapatriés est échangé contre un de travailleurs volontaires pour l'Allemagne. Pierre Laval et Sauckel (Chef de la main d'oeuvre du Reich) président la cérémonie.

Après les discours, leur entourage a bien du mal à faire crier aux rapatriés : "Vive le Maréchal" et un bien faible "Vive Laval". Quelques jours après, un deuxième train arrive et j'ai le vif plaisir d'y trouver le fils d'une famille d'amis qui m'avaient reçu à plusieurs reprises lorsque je séjournais à Lyon : je peux joindre son oncle au téléphone qui l'accueillera à Paris : c'est mon premier contact avec la famille Montaz.

J'étais allé à Cannes dans le courant de l'été, grâce à un laissez-passer, prêté par un cheminot, et sur lequel j'avais pu substituer mon nom au sien (figure 3). Sur la plage, j'avais fait la connaissance d'un groupe de jeunes. Dans ce groupe, une très jolie brune, très sympathique : elle travaillait à la S.N.C.F. à la direction du Sud-Ouest, en gare d'Austerlitz. Après notre retour à Paris, il m'arrivait, le dimanche, de la rencontrer. Elle travaillait à l'organisme de liaison avec la Direction régionale des chemins de fer allemands pour le Sud de la France. Un jour, je lui demande si elle peut me procurer les programmes de transport des troupes allemandes pour toute cette région : sans hésiter elle me répond que cela lui est facile : régulièrement, elle me prévient dès que les documents sont disponibles : je vais alors l'attendre à la gare d'Austerlitz, en en jouant les amoureux, elle me donne discrètement ce que je suis venu chercher. Plus tard ces documents, appelés T.C.O. (transports en cours d'opérations) seront numérotés et elle obtint de l'employé, chargé de la duplication, de lui en tirer un exemplaire supplémentaire ... Cette jeune fille s'appelait Odette Glaume et deviendra plus tard la marraine de ma fille.

Notre petit groupe de Cannes se retrouve pour le 31 Décembre : après un maigre repas de réveillon, l'un d'entre nous propose de faire un tour à Luna-Park. Une fois arrivés dans ce parc d'attractions, nous trouvons ce lieu sinistre et seule une voyante constituera notre distraction. Quand mon tour arrive, elle lit dans mes lignes de main de petites choses exactes sur le passé et le présent. En fin de consultation, elle me dit : "Vous allez faire un grand voyage, très dangereux, mais vous en reviendrez". Je ne me suis souvenu de cette prophétie que bien des années après mon retour en France ...

Figure 3

NOM
Namen *Domenech*

Prénom
Vornamen *Michel*

Profession
Beruf *Inspecteur STCF*

Service
Dienststelle *Exploitation*

Se déplace du
Reist vom *15 Juillet 1942 au 15 Août 1942*

de
von *Paris* à
nach *Lyon*

Motif du voyage
Grund der reise *visite des installations de sécurité de
Lyon Perrache*

Timbre
Stempel

(Lieu)
(ort) *Lyon*, le
den *14 juillet 1942*



Signature,
Unterschrift, grade,
dienstgrad service
Dienststelle

L'inspecteur D. Biennaire

Dunablatt (1)

Ordre de mission n'est valable que conjointement avec l'Ausweis
Frz Zugpersonal N° 11816

Der Dienstauftrag is nur gültig in Verbindung mit der Ausweis für
Zugpersonal N° 11816

(1) Signé : *Dunablatt*

En fin d'année, je rejoins Paris, où je dois suivre des cours à la gare du Nord. Cela me donne plus de facilités pour des contacts réguliers avec l'agent qui fait la liaison avec la tête du réseau et que l'on appelle "Poum". Je fais aussi connaissance de Claire Davinroy, chez qui nous rencontrons parfois Pierre Brossolette. Il y a aussi "Cricri", une amie de Claire, grande fille blonde très sympathique.

Un jour Jean Guyot m'indique qu'il me faut un pseudonyme : pourquoi diable m'est-il venu à l'esprit un prénom dont un cousin de mon père était affublé ? Toujours est-il que ce pseudo me restera : Porphyre.

Cependant la quête des renseignements se développe : un de mes anciens de l'X , Robert Lateulade, sorti major en 1939, rabat sur moi toutes les informations ferroviaires ; c'est ainsi que de Mars à Octobre 43, un certain Louis Armand en poste au réseau Sud-Est, à la gare de Lyon, me fera tenir au courant de tous les événements importants de cette région.

A la gare du Nord, un de nos instructeurs nous fait un jour un cours sur l'organisation des transports militaire Allemands en France : c'est un personnage, pas très loin de la retraite, aux yeux clairs et à l'air très mystérieux : il me parait nécessaire de prendre contact avec lui. Je vais donc le voir dans son bureau, lui indique tout l'intérêt que j'ai pris à son cours, et il arrive un moment où je suis bien obligé de lui dire que j'aimerais obtenir les programmes T.C.O. de la région du Nord. Un pesant silence me répond et je me demande si je n'ai pas frappé à une mauvaise porte. Enfin il me demande : "Pour qui travaillez-vous ?" après explications, il se déclare d'accord. Pour en finir avec les T.C.O., en Avril, j'aurais ceux de la région Ouest et mes renseignements couvriront ainsi tout le littoral français. J'obtiendrai également toutes les statistiques mensuelles des marchandises expédiées en Allemagne : elles sont impressionnantes.

Mes cours se terminent en Mars et je dois ensuite faire un stage de chef de gare pendant six mois. La gare de Serqueux m'est d'abord affectée (au croisement des lignes Amiens - Rouen et Paris-Dieppe), puis finalement, il y a changement et mon stage s'effectuera à la gare de Charonne, sur la Petite Ceinture, à la porte de Vincennes. C'est une gare où je ne verrai ni un train ni un voyageur! Essentiellement "marchandises", elle est desservie par les deux seuls trains qui circulaient à l'époque sur la Petite Ceinture et la desserte se faisant de nuit je ne verrai jamais de circulation sur la ligne. Elle comporte une trentaine d'agents dont un sous-chef de gare, bien au courant du travail.

Jean Guyot, pseudonyme Vasco, me fait parvenir une notice de quatre pages où sont répertoriés tous les genres de renseignements recherchés : les différents chapitres sont indicés et dans chacun d'eux les rubriques sont numérotées : il convient d'apporter ces précisions sur les informations données; en outre il faut les présenter convenablement et indiquer leur degré de fiabilité. A Londres, cela en facilite beaucoup l'exploitation.

Dans cette notice, il y a un terme qui m'intrigue : on nous demande de repérer les postes de "radio-location". J'imagine qu'il s'agit d'un système qui permet de localiser quelque chose par les ondes hertziennes, mais je ne sais absolument pas comment cela se présente (c'est bien plus tard que j'apprendrais qu'il s'agit de ce que l'on a appelé à partir de 1943 le radar).

La secrétaire de la gare quitte son service à 18 heures : aussitôt, sa machine à écrire prend place sur mon bureau, et je tape, au net, tout le courrier dont je garde un double.

Tous les soirs, j'en ai à peu près pour une heure. Les renseignements sont de plus en plus abondants : ils vont depuis le sabotage de wagons à destination de l'Allemagne (une poignée de sable dans les boîtes à essieu est très efficace, un changement de l'étiquette de destination d'un wagon se dirigeant vers l'est permet de l'envoyer à Brest où a Toulouse), jusqu'à l'arrivée d'une unité allemande dans telle ou telle ville, en passant par une liste de collaborateurs avérés. On me met en rapport avec le président du comité d'organisation de la métallurgie : chaque mois il me donnera l'état des carnets de commande dans toute la France. Par ma mère, je peux m'abonner au bulletin mensuel de conjoncture, document confidentiel à cette époque. Tous ces documents sont mis au net, et livrés à Poum que je rencontre régulièrement. Un agent de liaison m'est maintenant spécialement affecté, pseudo Charles, qui récupère les informations fournies par mes correspondants. Une bicyclette m'est nécessaire, j'en trouve une, neuve, dans le XVIème, chez une jeune fille d'une vingtaine d'année, Mademoiselle de la Morvonnais, pour le prix de 6000 francs ... soit dix kilos de beurre au marché noir.

A plusieurs reprises, pour ne pas manquer un rendez-vous, pendant les alertes qui bloquent les transports, je fait le trajet de la Porte de Vincennes aux Champs Elysées, ou au XVIème dans un Paris sans circulation : mon brassard vert et rouge de cheminot me permet de circuler pendant les alertes. La bicyclette dans les avenues désertes est bien agréable.

Parfois, je vais prendre de nouveaux contacts en province : le problème reste la ligne de démarcation.

En 1942, avec la carte de cheminot, une vignette spéciale était nécessaire: un de mes collègues me prêtait la sienne et le correcteur aidant, j'ai pu me rendre à plusieurs reprises en zone libre: il fallait en même temps un "ordre de mission" que je me fabriquais avec du papier à en-tête, un cachet administratif quelconque et une signature fantaisiste.

En Février 43, la ligne de démarcation est officiellement supprimée et en Mars, je me rends à Lyon par le train de jour: départ 8 heures, arrivée 17 heures après une heure d'arrêt à Châlon-sur-Saône. Il y a toujours un contrôle à cette dernière gare et ma carte de cheminot n'est pas suffisante pour continuer mon voyage: il faut toujours un "ordre de mission". Je descends donc du train et prends contact avec les agents de la gare; ils ne voient pas de solution quand l'un d'eux dit: "Si on lui faisait un "bulletin de déplacement?" Mais le secrétariat n'est pas encore ouvert! Enfin, on me remet ce papier que je remplis moi-même et sur lequel je fais mettre un tampon quelconque (figure 4). Il est temps, car on autorise maintenant l'accès au train des voyageurs montant à Châlon: au contrôle où je me présente le dernier, je retrouve l'Allemand qui m'avait fait descendre du train: il me reconnaît et examine le papier que je lui tends: après un long silence il me demande "Ordre de mission ça?". Je lui réponds par l'affirmative. J'entends les coups de sifflet qui précèdent le départ du train... Finalement, l'Allemand dit: "Gut" et j'arrive à attraper mon train qui commençait à rouler...

Pour le retour, je me tape à la machine un ordre de mission (figure 5) le guichet des bagages de Perrache veut bien y apposer son cachet et le voyage s'effectue sans problème.

Une grosse alerte se produisit au cours d'une tournée à Hirson et Lille où je devais retrouver des correspondants. J'arrive le soir à Hirson, trouve un hôtel où je m'inscris sous un nom fantaisiste. Après le dîner, je retrouve mon contact dans un bureau qui donne sur le quai: sur la table, nous installons un grand plan de la gare et je sors mon questionnaire sur lequel figure tous les renseignements à rechercher. A un moment, j'ai l'impression que nous sommes observés: je lève les yeux et effectivement un employé des chemins de fer Allemands se tient sur le quai, les yeux fixés sur nous. Il entre dans le bureau et demande ce que je fais avec le grand plan étalé sur la table. Heureusement une idée me traverse l'esprit "inspecteur de la défense passive, je suis venu voir si les prescriptions étaient bien appliquées", ça marche, et pour justifier mes dires, nous allons faire une tournée dans le triage. Ouf! Au cours de notre promenade, mon correspondant me indique que les Allemands font de fréquents contrôles d'identité dans les hôtels... Inutile de dire que je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit et que c'est avec un vif soulagement que j'ai quitté Hirson le lendemain matin...

BULLETIN DE DÉPLACEMENT

Valable en classe pendant le mois de Mars

de M. Domenech

Grade ou emploi: attaché

Motif du déplacement: visite des installations de Lyon Penard

A Chalon le 27 Mars 1943

Le Chef de (1) jour

Visas à chaque rentrée à la	Rentré par train	du	le Chef de (1)
	Rentré par train	du	le Chef de (1)
	Rentré par train	du	le Chef de (1)
	Rentré par train	du	le Chef de (1)
	Rentré par train	du	le Chef de (1)

Visas aux divers départs de la résidence et des gares successives où l'Agent a été détaché

Départ pour <u>Lyon</u> par Tr. n° <u>56</u> du <u>27</u> Le Chef de Gare de <u>Lyon</u> (Griffe de la Gare)	Départ pour <u>Chalon</u> par Tr. n° <u>30</u> du <u>27</u> Le Chef de Gare de <u>Chalon</u> (Griffe de la Gare)	Départ pour <u>Chalon</u> par Tr. n° <u>30</u> du <u>27</u> Le Chef de Gare de <u>Chalon</u> (Griffe de la Gare)	Départ pour <u>Chalon</u> par Tr. n° <u>30</u> du <u>27</u> Le Chef de Gare de <u>Chalon</u> (Griffe de la Gare)
Départ pour <u>Chalon</u> par Tr. n° <u>30</u> du <u>27</u> Le Chef de Gare de <u>Chalon</u> (Griffe de la Gare)	Départ pour <u>Chalon</u> par Tr. n° <u>30</u> du <u>27</u> Le Chef de Gare de <u>Chalon</u> (Griffe de la Gare)	Départ pour <u>Chalon</u> par Tr. n° <u>30</u> du <u>27</u> Le Chef de Gare de <u>Chalon</u> (Griffe de la Gare)	Départ pour <u>Chalon</u> par Tr. n° <u>30</u> du <u>27</u> Le Chef de Gare de <u>Chalon</u> (Griffe de la Gare)

Figure 4
L'aller (recto et verso)



Figure 5
Le retour



ORDRE DE MISSION

NOM: Domenech
 PRENOM: Michel
 DATE DE NAISSANCE: 19.12.1917
 GRADE: Inspecteur No. Carte d'identité 00.4151
 est autorisé à se rendre à: Paris
 MOTIF: Réunion mensuelle des Inspecteurs
 DATE DE VALIDITE: du 20 Mars au 20 Avril 1943

CACHEE: L'Ingénieur de l'exploitation

Domenech

En Juillet 43, deux semaines à Cannes où je retrouve l'équipe de l'année précédente. De retour à Paris, Vasco m'apprend qu'il y a eu un coup dur dans un réseau du groupe, qu'il y a eu des arrestations, mais que les archives ont pu être sauvées. Est arrivé de Londres, Parsifal, alias Gulliver. Garçon sympathique, fine moustache, allure très britannique, soulignée par ses vêtements dont on devine sans peine l'origine ...

Il vient prendre la direction de la centrale Parsifal et Vasco devient son adjoint. Claire habite 78, rue de la Faisanderie et de temps en temps, nous nous retrouvons à plusieurs dans un petit restaurant du voisinage, où les cochers de fiacre ont leurs habitudes.

Août s'écoule sans problèmes particuliers, sinon que le courrier augmente de volume.

Le 3 Septembre 43, l'armistice entre l'Italie et les Alliés est signé, mais la nouvelle n'est rendue publique que le 8. Le lendemain, un message de Louis Armand m'apprend que les Italiens ont fait sauter l'entrée (côté Italie) du tunnel du Fréjus, bloquant ainsi pour plusieurs semaines l'importante liaison ferroviaire franco-italienne via Modane. Je répercute ces renseignements aussitôt. Mon message n'est-il pas parvenu à temps, ou bien son importance a-t-elle échappé au destinataire, toujours est-il que huit jours plus tard, Modane subit un violent bombardement, faisant de nombreuses victimes civiles. Une opération dont on aurait pu se passer, ce que j'indique dans un courrier suivant.

Il nous arrive de faire des remarques sur les actions alliées: c'est ainsi qu'à plusieurs reprises, sur la demande de mes correspondants, j'ai insisté pour que les mitraillages de trains, dans le Nord de la France, ne se fassent pas de la queue vers la tête du train mais dans l'autre sens, mécaniciens et chauffeurs pouvant alors repérer l'attaque et tenter de se protéger en se mettant à l'abri derrière le corps de leur machine à vapeur.

Vasco doit partir pour Londres au début de Septembre, et avant son départ, me demande si je veux participer à une opération de parachutage où un poste émetteur est attendu : le terrain de réception, déterminé par Vasco, se situe près de Louviers, pas très loin d'une propriété appartenant à sa future belle-famille.

L'opération est prévue pour le mercredi 15 Septembre. Train plus bicyclette, et nous nous retrouvons ce soir là chez Madame Aubin. La radio de Londres, dans ses messages du soir nous confirme par une phrase codée que c'est bien pour cette nuit.

Vers 22 heures, sous la conduite de Ronsard (alias Fontaine ou Rivière, je n'ai jamais cherché à savoir quel était son vrai nom ...), nous partons avec deux vélos dont les porte-bagages doivent nous être utiles. Vers 23 heures, nous atteignons le terrain et l'attente commence. minuit un ronronnement commence à troubler le silence de la nuit normande. Le bruit se rapproche, c'est bien pour nous. aussitôt nous balisons le terrain avec trois lampes électriques pour indiquer la direction du vent. Au clair de lune, nous voyons maintenant l'appareil approcher. Avec sa lampe Ronsard fait en Morse la lettre convenue de reconnaissance (un point, un trait, deux points : L) à l'intention de l'avion. Ce dernier fait un petit tour, repasse au dessus de nous à plus faible altitude et s'éloigne, tandis qu'un parachute se déploie : nous avons l'impression que la corolle blanche, éclairée par la pleine lune se voit à des kilomètres à la ronde et en plus, que le bruit du moteur a dû mettre en alerte tous les Allemands des environs.

Au lieu des trente kilos du "colis" attendus, c'est un grand container cylindrique trois au quatre fois plus pesant : il manque de tomber sur une vache en prenant contact avec la terre. Ronsard ouvre rapidement le container, repère une mitraillette Sten prête à tirer et la sort pour être prêt à toute éventualité. Le container refermé, il faut le transporter. Les porte-bagages des bicyclettes ne nous sont d'aucun secours. Au prix de grands efforts, nous arrivons quand même à le ramener, ainsi que le parachute, préalablement replié. Dans le container, en plus du poste émetteur, il y a de véritables merveilles : du thé, du café, du chocolat, du tabac, des cigarettes anglaises dans un emballage de "gauloises bleues"! et même des pneus de bicyclettes ... (ces derniers seront inutilisables, les normes anglaises étant différentes des françaises).

Après une remarquable quiche lorraine, préparée par notre hôtesse, nous nous couchons bien tard, après avoir enterré le container et le parachute, qui aurait pu servir à faire de si jolies chemises !

Séparément, comme à l'aller, nous regagnons Paris sans encombre. A la gare Saint Lazare, je crains les contrôleurs du ravitaillement : ils pourraient être surpris du contenu de mon sac à dos.

Ma mère, en voyant les provisions que j'ai rapportées, ne me pose aucune question, même lorsque, en rangeant mon sac à dos, une balle de mitraillette tombe à ses pieds ...

Je me réjouis à l'avance du plaisir que je vais faire à des amis en leurs offrant une boîte de thé ...

A peine rentré à la gare de Charonne, un de mes camarades de la gare d'Austerlitz m'annonce que les communications de son réseau avec Londres sont coupées : il travaille avec les Britanniques et ne sait pas comment faire partir son courrier ; le B.C.R.A. (Bureau Central de Renseignements et d'Action - Londres), pour des motifs évidents, incitait à passer par son intermédiaire plutôt que d'être en relation directe avec les Anglais) : je le récupère et n'en suis pas mécontent.

Mais dans cette deuxième quinzaine de Septembre, je commence à me sentir nerveusement fatigué : les rendez-vous s'accumulent et je ne peux quand même pas laisser tomber la gare de Charonne, où le travail est certes facile et le sous-chef compétent et dévoué. J'y passe environ 4 heures par jour.

A la fin du mois, je décide de me mettre au vert : la famille Montaz dont j'ai embauché le fils me propose de venir passer ces deux semaines de congé en Normandie, dans l'Eure où ils possèdent une agréable propriété qui m'a déjà accueilli pour un week-end. Nous prenons date pour le samedi 9 Octobre et leur fille Françoise viendra m'attendre au train de 16 heures à la gare de Brionne avec une bicyclette.

Nous voilà au début Octobre : le 5, Claire, Pierre Brossolette et moi-même dînons ensemble. Le mercredi 6, j'ai un rendez-vous avec Poum à midi au Rond-Point : je lui remets un important courrier.

Le lendemain matin de bonne heure, un coup de téléphone de Claire m'apprend que Parsifai n'est pas venu au dîner prévu la veille au soir, qu'elle n'a pas de nouvelles depuis, qu'il faut prendre des précautions, et me demande de prévenir deux personnes dont elle me donne le nom et l'adresse.

J'ai tous les doubles de mon courrier de six mois dans mon bureau : ils ne peuvent y rester : je détruis ce qui est antérieur à un mois et cache le reste parmi les archives de la gare. Dans ce paquet, il y a aussi une vraie carte d'identité, avec ma photo timbrée à sec par la préfecture de police, et le paraphe du préfet, mais cette carte est en blanc et pourra me servir à changer d'identité.

Je préviens mon sous-chef de gare que je ne viendrai pas dans l'après-midi, que j'ai caché des papiers dans les archives et qu'il veuille bien m'attendre le lendemain matin à 8 heures à la petite porte de service de la gare. Je vais déjeuner à la cantine de la gare du Nord, où je trouve un de mes collègues, M. Huguet, inquiet de n'avoir pas vu rentrer son fils hier soir. Je lui indique que je vais essayer de m'informer.

Dans l'après-midi, je me rends chez les deux personnes que je dois aviser : la première, c'est M. Thion de la Chaume. Après un long palabre avec son domestique - en ce temps là on n'ouvrait pas sa porte à n'importe qui - je me trouve en présence de l'intéressé, je lui explique qu'il a intérêt à prendre le large très rapidement. Ensuite, je vais chez Jacques Roberty : mêmes difficultés pour le voir.

Enfin on m'introduit et je vois là une sorte de géant, assis dans un fauteuil, la jambe droite plâtrée reposant sur un tabouret garni d'un coussin. Après les renseignements que je lui fournis, il m'indique que sa jambe cassée ne lui permet pas de disparaître dans la nature. Après l'avoir mis en garde, je le laisse à son sort ...

Le soir, je dois aller dîner chez le directeur de l'asile de Ville Evrard ; ce préfet s'était trouvé ce poste beaucoup plus neutre, en ces temps troublés, qu'un poste dépendant directement du Ministère de l'Intérieur. J'avais fourni à son fils de vrais "faux papiers" pour lui éviter de partir au S.T.O. et c'est pour me remercier qu'il m'avait invité ce soir là. Au moment de prendre congé, il me remet un magnifique lapin.

Le lendemain matin, vendredi 8 Octobre, mon sous-chef de gare m'attend comme convenu : rien à signaler. En fin de matinée, j'apprends que le fils de mon collègue a été effectivement arrêté : je lui téléphone par le réseau S.N.C.F. et c'est là que j'apprends que 2 heures plus tôt on est venu le chercher à son bureau. Après le fils, le père, je suis arrivé trop tard.

L'après-midi, je retourne à Charonne et en prévision de mes deux semaines d'absence, je mets à jour tous les dossiers en cours. Je quitte la gare à 17 heures 30 : j'ai rendez-vous avec Cricri à 19 heures au Rond Point. Depuis quelques jours, il fait un merveilleux temps d'automne : chaud soleil dans la journée, matinées et soirées fraîches. Comme je suis en avance, j'en profiterai pour faire un tour sur les Champs Elysées.

Dans le métro, je pense avec joie à mon séjour à la campagne et j'attends ce moment avec impatience. Depuis plusieurs semaines, je ressens une tension nerveuse qui s'accroît au fil des jours. Vivement demain ...

A partir de maintenant, vont se produire un certain nombre de coïncidences, d'imprudences auxquelles viendront s'ajouter des situations contraignantes.

A la descente du métro, au Rond-Point, je tombe sur Claire, accompagnée d'une de ses amies. Nous faisons le point : jusqu'ici, aucune alerte chez elle où elle a l'intention de se rendre maintenant. Je lui demande si c'est bien prudent : elle me répond qu'elle verra son concierge avant de monter et me propose de l'accompagner. Mon rendez-vous avec Cricri est dans plus d'une heure, j'ai le temps. Nous descendons au métro "Pompe" et nous atteignons le 78 rue de la Faisanderie. Claire va voir son concierge, prend son courrier et nous dit "Tout va bien". Nous montons chez elle, au cinquième étage, et deux ou trois minutes après : coup de sonnette. Claire va s'informer à travers la porte : "C'est pour le gaz", "Une minute, je m'habille" ...

Il faut que nous partions rapidement par l'escalier de service : hélas, impossible d'en ouvrir la porte, Claire en a laissé la clé à sa femme de ménage ! Il faut passer par la fenêtre, située au-dessus de l'évier et surtout en redescendre sur le balcon extérieur : Claire hésite et son amie ne s'en sent pas capable.

Pour essayer de les convaincre, je leur dis que je vais aller faire un aller et retour en ascenseur et je verrai bien qui est à la porte. Je descends par l'escalier de service, j'atteins l'entrée, j'ouvre la porte de l'ascenseur, et au moment où je vais la refermer, quelqu'un rentre dans la cabine. Je le situe tout de suite : imperméable avec ceinture, chapeau mou sur la tête. "Quel étage, Monsieur ?", "Sixième" me répond-il, après une très légère hésitation.

Il faut savoir que pendant la guerre, les ascenseurs ne desservaient que le cinquième et les étages plus élevés : je ne peux donc descendre à un étage inférieur. Toutes ces remarques me défilent dans la tête à toute vitesse, et j'appuie sur le bouton du sixième : en passant devant le cinquième, je me rends compte que les deux personnages sur le palier, devant la porte de Claire, n'ont pas l'allure d'employés du gaz. Sixième étage, mon compagnon descend et j'appuie sur le bouton du septième et dernier étage. Une fois arrivé, je fais semblant de sonner à la porte palière la plus éloignée de l'escalier. Un moment après, je reprends l'ascenseur pour redescendre au rez-de-chaussée et au moment où il démarre, j'aperçois le "chapeau mou" qui à mi-étage observait mon manège ...

J'arrive avant lui en bas et sors, cependant que je l'entends crier dans l'escalier : malheureusement, deux de ses acolytes sont devant la loge du concierge et une "traction avant" stationne devant l'entrée de l'immeuble. Je me dirige, en diagonale, devant l'entrée du n° 80. Si je l'atteins, j'ai une chance de prendre le large. Mais arrivé à peu près à mi-chemin, j'entends "Monsieur, Monsieur", je continue néanmoins, mais le bruit caractéristique d'un revolver qu'on arme me fait arrêter. "Police allemande, vos papiers", je les montre et l'un deux s'écrie : "Ah ! c'est vous le chef de gare de Charonne", pas de chance, je suis déjà connu.

On m'enfourne dans la traction et après un court trajet nous nous arrêtons : je reconnais
l'avenue Henri Martin et nous sommes devant le n° 101.

* * *

Le concierge de Claire qui lui avait dit que tout allait bien avait menti : à sa rentrée en France,
Claire l'a fait arrêter et il s'en est sorti avec quelques mois de prison ...

En descendant de la voiture, toujours encadré par mes deux gardes du corps, je me rends compte que la tension nerveuse qui pesait sur moi depuis quelques semaines a complètement disparu, et aussi étrange que cela puisse paraître, j'en ressens un certain soulagement. Nous nous engouffrons dans le hall de l'immeuble et entrons dans l'appartement de gauche, au rez-de-chaussée (figure 6). Une grande entrée, un bureau sur le côté : dans ce bureau un homme est assis et un autre se tient debout devant lui. Je reconnais dans ce dernier le collègue de la S.N.C.F. que j'avais tenté de prévenir le matin même, mais il avait déjà été arrêté. Une vaste ouverture donne sur un grand salon où on me fait entrer : deux grands fauteuils très confortables. On me fait asseoir dans l'un d'eux, avec ordre de laisser les mains sur les accoudoirs : d'ailleurs un garde, revolver au poing, me fera tenir tranquille.

Sur le mur en face de moi, un portrait de Hitler en civil ; sur ma gauche, c'est celui de Goering en grande tenue. Dans la pièce voisine, l'homme assis à son bureau est resté seul. Au bout d'un moment, il se lève et vient vers moi ; "Elle est belle, Cléopâtre ?", je le regarde avec un air de ne pas comprendre la question. C'est le pseudo de Claire, dont nous ne nous servons d'ailleurs jamais. Il n'insiste pas. Il me parle des risques que nous courons, comment il se fait que je sois chef de gare, s'intéresse aux études que j'ai faites. Dans tout ce qu'il me dit, son petit ton doucereux me déplaît profondément. Pour terminer l'entretien, il me jette cette phrase : "Quand on joue avec le feu, on se brûle".

Je réfléchis à ce que je peux avoir de compromettant sur moi. Sur mon carnet, aucune adresse, aucun numéro de téléphone n'a de rapport avec le réseau. Dans mon portefeuille, rien non plus sinon une somme importante pour l'époque, importante pour moi, du moins (17 000 francs) : je l'ai retirée ce matin même de la banque en vue de mon départ. Je demande à mon garde si je peux fumer une pipe "Nein". Mais il me met une cigarette aux lèvres, me l'allume et me met un cendrier à proximité. Il est huit heures maintenant, je devrais être rentré à la maison. J'ai bien téléphoné à ma mère vers 17 heures que je rentrerai plus tard ce soir, mais je crois que ce sera effectivement bien plus tard ... Cricri a dû cesser de m'attendre et doit être bien inquiète, car elle sait que d'autres camarades ont disparu ces derniers jours et que je suis toujours très exact à mes rendez-vous.

21 heures : tout le monde arrive, voici Claire et son amie (cette dernière n'est pour rien dans l'affaire) et aussi d'autres personnages. L'un d'eux, Raymond, vient vers moi et me dit : "Vide tes poches". Lentement je m'exécute. Un "Plus vite" accompagné d'une maîtresse gifle et d'un coup de poing ne me laisse aucune illusion sur la douceur de mon interrogatoire.



Masuy



P. HUMBERT
Secrétaire de MASUY



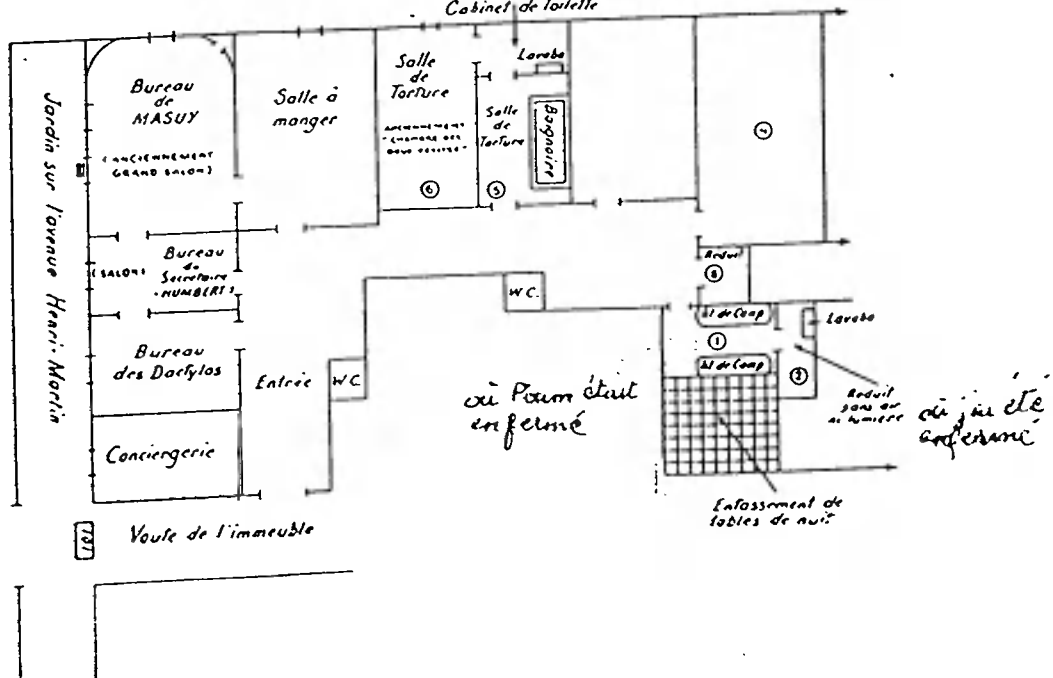
Bernard FALLET
Secrétaire de MASUY



Raymond FRENOY
Secrétaire de MASUY



Boulevard Jules-Sondeau
Cabinet de Toilette



Plan du local du 101 de l'Avenue Henri-Martin

Sur une table, s'étalent maintenant : portefeuille, porte-cartes, boîte de tabac (pleine de tabac anglais reçu il y a trois semaines de Londres), pipe, allumettes, agenda, lunettes, stylo, mouchoir, peigne ; on me rend ces deux derniers objets. Les adresses de mon agenda sont passées en revue et je peux répondre sans problème à toutes les questions à ce sujet.

Raymond, accompagné d'un nommé Bernard, m'emmène ensuite dans une petite pièce qui ne comporte comme ameublement qu'une baignoire.

"Qui est Porphyre ?" - "Puisque vous le savez, ce n'est pas la peine de me le demander".

"Ah ! tu le prends comme ça. Tu sais ce que c'est, ça ?, il me désigne la baignoire, et m'allonge deux coups de poing. "Déshabille-toi, garde ton caleçon". Pendant ce temps, les deux robinets de la baignoire coulent, mais l'eau chaude est absente. "On va te rafraîchir la mémoire".

Bernard, l'acolyte de Raymond, me fait allonger dans l'eau : un quart d'heure, une demi-heure, je commence à sentir le froid. Enfin Raymond revient : quelques questions amènent des réponses évasives qu'il n'a pas l'air d'apprécier. Brusquement, il m'appuie sur la tête et l'enfoncé dans l'eau : pris à l'improviste, je n'ai pu me préparer et ma réserve d'air ne me permet pas de tenir longtemps. Il arrive un moment où je ne peux plus tenir. M'aidant de la main gauche restée hors de l'eau (ma montre n'est pas étanche et je ne veux pas lui faire prendre un bain) d'un coup brusque, j'arrive à sortir la tête hors de l'eau et à reprendre une bonne bouffée d'air, mais aussitôt me voilà replongé. Le petit jeu dure un moment et comme maintenant, Raymond est seul, il ne peut m'empêcher de me débattre et de pouvoir tenir.

Je vais essayer de jouer la comédie au cours d'une remontée et, haletant je tente de prendre un air épuisé : il ne me replonge pas et recommence à me poser des questions : "Comment es-tu entré au réseau ? Comment as-tu connu Poum ?". Pour éviter de mettre Vasco en cause, j'invente une histoire. Raymond s'absente un moment et revient au bout de quelques minutes : une paire de gifles m'apprendra à dire la vérité. Après tout, Vasco est à Londres et je leur dis ce qu'ils savent déjà.

Cela à l'air de leur suffire, je sors de la baignoire, cela fait une heure que je trempe dedans. Je dois éponger la salle de bains éclaboussée de tous côtés et je me rhabille, après avoir essoré mon caleçon du mieux possible. Il séchera sur moi. Raymond m'emmène alors : après avoir traversé une pièce où je reconnais Poum, visiblement exténué, allongé sur un lit, on m'enferme dans un réduit où se trouve déjà mon collègue de la S.N.C.F.

Nous bavardons tranquillement et, au bout d'un moment, j'entends gratter doucement à la porte : c'est Poum et nous nous parlons à hauteur du trou de la serrure. Ses premières paroles sont : "Tu ne m'en veux pas, dis ?". Il m'apprend qu'il avait sur lui, lors de son arrestation, les noms et numéros de téléphone de tous ses contacts. Il pensait qu'il n'y avait pas de risque, car il avait codé tous ces renseignements ; son code n'a pas résisté à quelques séances de baignoire ... Je lui demande de m'indiquer ce qu'ils savent déjà et aussi ce qu'ils ignorent : ils n'en sauront pas plus maintenant, du moins nous l'espérons. Après une longue conversation nous allons essayer de trouver le sommeil ; il était 22 heures quand je suis sorti de la baignoire ...

Tout à coup, je pense que je dois avoir ma lime à ongles dans l'étui de mon peigne : les souvenirs de prisonniers descellant les moellons de leurs murs me viennent à l'esprit.

J'arrive à trouver le joint entre deux pierres, le ciment est assez friable mais manifestement, une lime à ongles n'est pas l'outil rêvé pour ce genre de travail. Je renonce ... Je parviens à m'endormir, non sans songer aux inquiétudes que ma disparition a déjà du causer.

Réveil en sursaut ; Raymond vient me chercher, il est accompagné de Bernard. Encore quelques questions : "Qui est Charles" (mon agent de liaison et je pense que Poum a du oublier de m'en parler). "Je ne connais pas". Re-déshabillage, cette fois je ne garde ni ma montre, ni mon caleçon. Après trois ou quatre submersions, ce sont eux qui finissent par me donner le nom et l'adresse de Charles (j'ignorais d'ailleurs cette dernière). J'admets le connaître et j'invente une histoire : elle semble leur convenir. (Charles ne sera pas arrêté). Rhabillé, je retourne dans mon réduit et j'arrive à m'endormir.

5 heures du matin : confrontation avec Parsifal, le patron du réseau, qu'ils n'ont pas encore identifié comme tel. Profitant d'un moment d'inattention, il me chuchote, avec son index pointé sur lui : Tainturier. C'est son véritable nom. De toutes manières, je suis décidé à ne pas le reconnaître et on me croît. Cette fois, c'est Masuy lui-même qui m'emmène à la salle de bains. Il veut connaître l'adresse de Zizi, la fiancé de Vasco. Heureusement, je n'en ai pas la moindre idée ... Masuy s'y prend autrement pour la baignoire : à genoux devant la baignoire, le buste penché au-dessus du rebord, la tête est plongée dans l'eau pendant qu'il donne de grands coups de poing sur la nuque. Au troisième plongeon, j'arrive à me libérer et en me reculant vivement, mon côté droit touche un clou fiché dans le mur. Bien que superficielle la plaie saigne abondamment. Mais je me débats trop "Menottes dans le dos". Faute de menottes, du fil de fer fera l'affaire et les plongeurs recommencent sans résultats. Enfin, il me laisse tranquille et je récupère mes poignets. Pour la troisième fois, je me rhabille, mon caleçon est vite trempé de sang.

.../...

Je me trouve maintenant dans le bureau, face à face avec Masuy.

"Votre réseau était bien monté, vous nous avez donné du mal" dit-il en parlant doucement cette fois, il va même jusqu'à nous féliciter. Il me dit qu'il ne travaille pas pour la Gestapo, mais pour l'Abwehr, service de contre-espionnage de l'Armée Allemande (dirigé par l'Amiral Canaris). Puis, tout à coup : "Dis-moi toute la vérité, tu seras libre demain". Je jure mes grands dieux que je lui ai tout dit et que je ne sais rien d'autre. Mais une ou deux questions n'obtenant aucune réponse de ma part, Masuy éclate : "A genoux", il me prend alors par les cheveux, me secoue la tête dans tous les sens, agrémentant cette nouvelle fantaisie de coups de pied dans le ventre. Enfin, il se calme.

Je dois maintenant rédiger tout ce que j'ai pu dire : une grande partie de ma rédaction n'a trait qu'à mes études et ma situation ; je reste très évasif sur mes activités dans le réseau. Cela, pourtant, lui agréé. Les trois séances de baignoire m'ont beaucoup rafraîchi : je tremble sans arrêt. Masuy, magnanime, me propose : "Cognac ?". J'accepte et par deux fois, je vide mon verre, et je peux constater que l'alcool, ça réchauffe non seulement le coeur, mais aussi le corps ... Je pense que les questions sont terminées et je me réjouis de n'avoir pas été interrogé sur mes sources de renseignement. Masuy m'offre de quoi manger, le menu est simple : pain, beurre, sardines.

Il est 7 heures du matin lorsque je retrouve mon réduit où je réussis à m'endormir.

Vers le soir, on nous fait sortir et nous nous retrouvons une bonne quinzaine, dont Claire et son amie, Poum et quelques visages que j'ai eu l'occasion de voir au cours de rendez-vous. Parsifal n'est pas là. Nous récupérons nos affaires : porte-cartes, portefeuille, pipe, tabac, tout y est, sauf l'argent, bien entendu.

C'est le départ : un peu avant, Masuy nous remet à chacun un billet de cent francs, avec cette phrase énigmatique : "Pour prendre le métro ...".

Nous sortons tous : une dizaine de SS à mitraillette nous attendent et aussi un bel autocar. Quelques uns ont droit aux menottes : une paire pour deux et lorsque le bracelet est trop serré, ce qui le cas en ce qui me concerne, ce n'est pas agréable du tout. On me laisse bourrer ma pipe et l'allumer. Pendant que le car démarre je tire de longues bouffées : une agréable odeur de "Royal Navy Cut" emplit l'atmosphère et je me réjouis de cette sorte de provocation.

Et maintenant, en route pour Fresnes.

Avec le départ pour Fresnes, se termine la première partie de ce récit.

Nous possédons maintenant des renseignements sur l'équipe Masuy et sur les causes des arrestations effectuées dans le réseau.

L'équipe Masuy

- **Georges Henry Delfanne, dit Masuy**, de nationalité belge, né en 1913, travaille depuis Janvier 1940 pour l'Abwehr (c'est avec lui que j'ai pris l'ascenseur).
- **Bernard Fallot**, Français, 20-22 ans, recruté en Septembre 1941.
- **Paul Humbert**, Français, la cinquantaine, officier de réserve, recruté en Décembre 1942, (c'est lui qui m'a accueilli 101 Avenue Henri Martin).
- **Raymond Frenoy**, Français, 20-22 ans, membre d'un réseau lié au nôtre, arrêté fin Septembre 1943, retourné par Masuy, travaille ensuite pour lui.

Tous retrouvés après la guerre, leur procès eut lieu en Septembre 1947. Masuy, Fallot, Frenoy furent condamnés à mort et fusillés le 1er Octobre 1947. Humbert s'en tira avec 20 ans de travaux forcés.

Causes de nos arrestations

L'arrestation et le retournement de Raymond Frenoy ont permis, peu de jours après, la capture de Poum dont l'agenda allait avoir des conséquences désastreuses pour le réseau: toutes nos arrestations.

Masuy est allé le Samedi matin 9 Octobre à la gare de Charonne : il n'a rien trouvé dans mon bureau.

Le dossier que j'avais camouflé dans les archives de la gare a été retrouvé et détruit par mon sous-chef de gare qui n'a conservé que la photographie de ma carte d'identité en blanc.

Que sont devenues les personnes du réseau citées dans ce récit ?

- **Parsifal** : déporté à Buchenwald, n'est pas rentré.

- **Vasco** : à Londres, où il apprit rapidement nos arrestations, retourna en France en Octobre, resta quelques mois et put rejoindre Londres au début de 1944.

- **Claire** : déportée à Ravensbrück, fit partie des 300 Françaises libérées par l'intermédiaire de la Croix rouge en Mars 1945.

- **Poum** : rentré de Buchenwald.

- **Zizi, la fiancée de Vasco** : arrêtée puis relâchée par Masuy pour, d'après ce dernier, entrer en liaison avec Londres, mais plus probablement pour essayer d'atteindre et d'arrêter Vasco.

- **Robert Lateulade** : n'est pas rentré.

La grande porte de la Maison d'Arrêt s'ouvre pour notre autocar. Nous descendons, nous entrons dans une salle qui ressemble fort à un corps de garde. Après un long quart d'heure d'attente, les menottes nous sont enlevées. Un appel et nous pénétrons dans l'intérieur de la prison : grosses clés, longs couloirs humides, petits escaliers en colimaçon. Nous arrivons au rez-de-chaussée de la deuxième division. Un nouvel appel et chacun dépose ceinture, lacets, cravate sur le sol près d'une porte ; celle-ci s'ouvre me voilà en cellule. La nuit est tombée. Un petit rond clair dans la porte : c'est le judas auquel je colle mon oeil aussitôt. C'est ainsi que je vois dans les cellules en vis-à-vis disparaître quelques camarades dont Claire et son amie qui restent ensemble. Les portes une fois refermées, tout est silencieux.

Le tour du propriétaire, ou plutôt du locataire est vite fait : malgré l'obscurité, à tâtons, je repère un lit métallique, une couverture dessus ; un peu sonné par les événements des dernières vingt-quatre heures, je me couche et m'endors rapidement et profondément.

Un bruit de chariot sur des rails me réveille, des portes s'ouvrent et se ferment rapidement : il fait encore nuit. "La gamelle" : par la porte entr'ouverte, j'aperçois un bidon de "café", je cherche en vain le récipient demandé, le pousseur de chariot me montre une cuvette dans un coin : elle servira de gamelle. Je la lui tends et un demi-litre de liquide y est versé. Malgré la propreté suspecte de la cuvette et le goût étrange du liquide noirâtre, je le bois avec plaisir et je me sens réchauffé.

Depuis trente six heures, je n'ai pas beaucoup pensé à l'avenir qui nous attend et il me semble utile de réfléchir et de faire le point. Que vont-ils faire de nous ? Au bout de peu de temps, je me rends compte que je ne puis répondre et que le moins préoccupant est de ne pas se poser de questions sur la suite qui nous attend. Cette attitude, je la garderai jusqu'à la fin.

Il fait clair maintenant et je peux à loisir examiner mon domaine : les murs sont très humides et ruissellent. Mais j'entends des voix qui viennent de l'extérieur, la fenêtre n'est pas fermée, je l'ouvre toute grande (je ne sais pas encore que c'est interdit) et j'appelle : des voisins m'entendent et me questionnent : "Depuis combien de temps es-tu là ?", "Quelles sont les nouvelles ?", "Est-il vrai que les Russes sont entrés en Pologne ?". Je réponds de mon mieux à toutes ces demandes, mais comme j'aurai l'occasion de m'en apercevoir plus tard, les nouvelles de "Radio Fresnes" sont pleines d'un optimisme parfois délirant. Je fais un peu le rabat-joie car je n'ai que la libération de la Corse à leur apprendre. Une fois les plaisirs de cette conversation épuisés, je referme la fenêtre, car il ne fait pas chaud.

La journée passe vite : vers midi, un morceau de pain, un cube de margarine et un morceau de fromage blanc immangeable. D'ailleurs je n'ai pas faim et seule la soupe que l'on m'apporte une heure après pourra passer.

La nuit tombe. Combien de temps vais-je passer dans cette cellule humide ? Pas longtemps si j'en crois les camarades avec qui j'ai parlé ce matin. Je monterai sans doute dans les étages supérieurs ; aujourd'hui c'est dimanche et il faudra vraisemblablement attendre jusqu'à demain. Je m'endors en pensant à tous ceux qui m'attendent et ignorent où je suis.

Lundi 11, 9 heures du matin. je quitte ma cellule (n° 55, 2ème division) avec d'autres détenus que je ne connais pas, nous repassons par le chemin parcouru l'avant-veille et nous nous rendons au greffe. A la sortie de la cellule, j'ai récupéré ceinture, lacets et cravate. En attendant notre tour, nous sommes enfermés dans une toute petite cabine avec une planche pour s'asseoir. De temps en temps, un nom, et il faut alors crier le numéro inscrit sur la porte à l'intérieur. J'en entends un revenir en s'écriant "les vaches, ils m'ont piqué ma bague". Je tire profit de cette remarque : je perce une poche de mon gilet et j'y mets ma chevalière qui sera retenue par la doublure. De même pour ma montre, mais c'est ma veste cette fois qui en hérite. Mon tour arrive : une fiche constate ce que je dépose. Pipe, tabac, briquet et une nouvelle fois ceinture, lacets, cravate. "Une montre ?" Sur ma réponse négative, on me regarde les poignets, on me fouille, on ne trouve rien. Retour dans les petites cabines et vers midi, à nouveau tous rassemblés, après une enfilade de couloirs, entrecoupés de grosses grilles, nous arrivons à la troisième division. On nous affecte nos cellules. "Plus on est haut, moins c'est grave" m'avait dit un voisin hier. Je vais au dernier étage, mais j'aurai l'occasion de vérifier que ce renseignement est inexact, car j'ai eu des condamnés à mort comme voisins.

Cellule 463 - troisième division

Me voici avec trois compagnons qui se présentent à tour de rôle.

"As-tu eu ta soupe ?". Sur ma réponse négative, ils vont me chercher, mise sous une couverture, pour en garder la chaleur, une gamelle pleine et aussi ... une cuillère. La soupe leur avait été distribuée en prévision de mon arrivée.

Qui sont-ils tous les trois ?

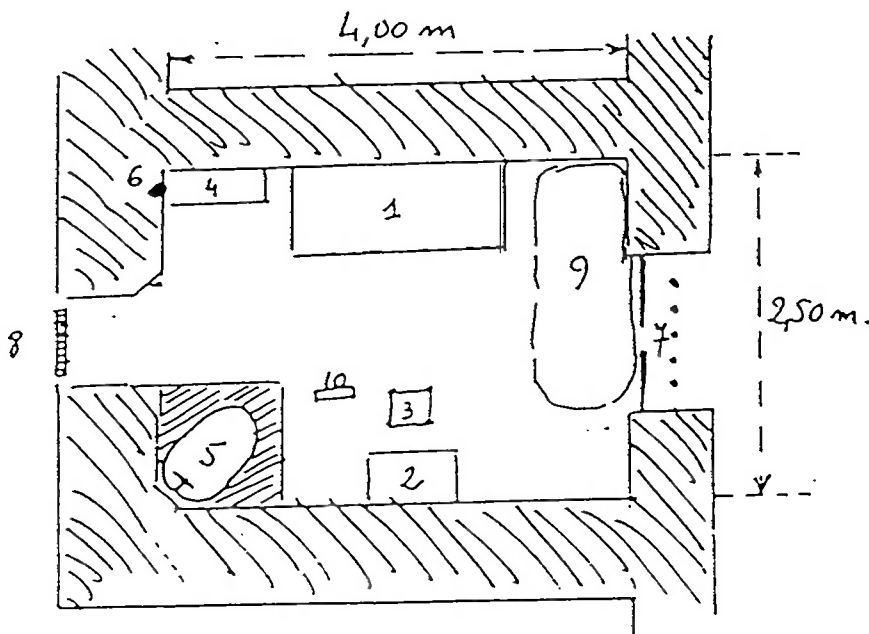
- Henri Berger : la cinquantaine passé, marchand de graines à Bourg-en-Bresse, brave homme aux idées un peu étroites, arrêté pour avoir donné à deux garçons une adresse pour rejoindre le maquis. En prison depuis le 14 Juillet.

- **Chanoine Bornert** : cinquante ans environ, chargé des oeuvres à l'évêché de Strasbourg. Ensuite, curé suppléant à Molsheim, en Alsace. Arrêté en Juillet dans le train entre Lyon et Valence, pour avoir refusé de montrer aux Allemands qui le contrôlaient sa carte d'identité, en alléguant qu'ils n'en avaient pas le droit ! De plus, il avait sur lui la copie d'un sermon qu'il avait prononcé en Alsace-Lorraine et qui n'était pas tendre pour eux.
- **Louis Brenot** : vingt deux ans, arrêté au début de Juin en tant qu'agent de liaison d'un service de renseignements. Avait fait aussi le passeur à la ligne de démarcation, ce qui lui rapportait, par semaine de huit à dix mille Francs. Peu intéressant.

Tous trois sont arrivés ensemble de Montluc (prison de Lyon) à la mi-Septembre.

La cellule (figure 7) : 4 mètres sur 2,50 mètres, un seul lit en fer qui se rabat contre le mur. Dans le fond, sous la fenêtre, 3 paillasses les unes sur les autres qui servent de "divan" dans la journée et que l'on étale le soir pour se coucher. Une petite table qui se rabat contre le mur, une chaise et deux petites étagères dans un angle : en dessous 4 portemanteaux. Dans l'autre angle, le lavabo W.C.

Cellule à Fresnes



- 1) lit rabattable
- 2) table rabattable
- 3) chaise
- 4) étagères
- 5) sanitaire (sol cimenté)
- 6) bouche de chauffage
- 7) fenêtre et barreaux
- 8) porte
- 9) place des 3 paillasses (dans la journée)
- 10) demi-lame du parquet amovible

Eau courante obtenue par pression sur un gros bouton de cuivre. Chasse d'eau s'actionnant lorsqu'on tire un anneau accroché à une chaîne. Quatre gamelles et quatre cuillères (dont le manche aiguisé fera fonction de couteau), deux cuvettes, et voilà tout l'ameublement de la cellule. Au-dessus de la table, une ampoule électrique.

Une demi-lame de parquet peut se soulever : en-dessous, un trésor, une ficelle faite de bandes d'étoffe. Elle nous permet de communiquer avec les voisins du dessous grâce à la gaine de chauffage à air chaud qui débouche près du plafond. En montant sur le dossier de la chaise, nous pouvons l'atteindre. Pour communiquer, nous attachons à cette ficelle une chaussette dans laquelle nous mettons ce que nous voulons faire parvenir. Le destinataire, en passant le bras dans la gaine peut l'intercepter et nous aviser ensuite que nous pouvons la remonter.

Les habitudes sont prises très vite : le matin, vers 6 heures 30, c'est le café. Celui de nous quatre qui est désigné pour être "de jour", se lève dans le noir, prend deux gamelles et attend le passage du chariot. La lumière s'allume, la porte s'ouvre, un litre dans chaque gamelle, la lumière s'éteint aussitôt et une gamelle dans chaque main. dans le noir, il s'agit d'aller les poser sur la table, sans trop en renverser. Les trois autres sont servis au lit, c'est un luxe !

Vers 8 heures tout le monde se lève, les paillasses sont mises les unes sur les autres pour reformer le "divan". Pour que le "kalfactor" (l'homme à tout faire de l'étage) puisse à son prochain passage ramasser les "ordures", un coup de balai est donné. "Papier", chaque jour, au cours de cette tournée, on nous délivre sur notre demande, et pour un usage tout personnel, des carrés de journaux. Nous essayons de les reconstituer et parfois nous y trouvons des nouvelles relativement fraîches.

Nous sommes maintenant tranquilles jusque vers 11 heures, sauf imprévu. La toilette faite, la chasse aux puces s'organise, tout y passe, veste, pantalon, chemise, mais malgré des tableaux de chasse impressionnants, il y en a toujours autant le lendemain ! Vers 11 heures, c'est la distribution de pain, que nous gardons en général en attendant la soupe qui passe peu après. Après une distribution de café, vers 15 heures 30, nous ne serons plus dérangés. Le plus tard possible nous "dînons" d'un morceau de pain et dès que la nuit tombe, nous faisons les lits. Comme dernier arrivé, j'ai hérité de la paillasse la moins épaisse : elle est si peu épaisse que j'ai l'impression de dormir à même le plancher. Une fois couchés, nous bavardons jusqu'à ce que nous trouvions le sommeil.

Dans les tout premiers jours de ma présence à Fresnes, un matin alors que, dans un demi-sommeil, je commençais à m'éveiller, je me suis dit : "Eh bien ! je viens de rêver que j'étais en prison, ça alors !" mais il ne me fallut pas longtemps pour réaliser que ce rêve était bien une réalité.

La nourriture

C'est celle classique pour tous les internés durant cette période : une ou deux fois, un demi-litre de café par jour, 300 à 350 grammes de pain, avec un petit morceau de margarine, ou de fromage ou de viande (genre corned-beef) ainsi qu'un litre d'une soupe plus ou moins épaisse.

La Croix-Rouge intervient de deux manières dans notre alimentation : don de farines, légumes qui sont incorporés à la soupe quotidienne, et aussi par des colis dont la répartition semble être confiée à notre sergent, chef d'étage. L'Association des Quakers intervient également ainsi que des particuliers, dont Mme Lefauchaux. Ces colis sont distribués à un jour fixe de la semaine. Les jours de distribution, quand on entend le chariot rouler, s'arrêter devant la cellule voisine, repartir et qu'on se demande s'il va aussi stopper devant notre porte, il y a là un moment assez émouvant dans la vie de la cellule : chacun essaie de prendre un petit air indifférent, fait semblant de pas entendre rouler le chariot, et puis tout à coup, la porte s'ouvre, le carton est vidé rapidement et il ne nous reste plus qu'à faire l'inventaire de nos richesses.

Ou bien, le chariot passe sans s'arrêter, alors les mines s'allongent à la perspective de quelques jours encore où il nous faudra nous contenter du menu de la prison.

La correspondance officielle

On peut demander au sergent d'étage la permission d'écrire : les uns l'obtiennent tous les mois, les autres une fois, d'autres jamais. J'eus la chance de pouvoir écrire quelques jours après mon arrivée : longue lettre rassurante évidemment. Ma lettre ne parvint jamais : dans l'enveloppe dont j'avais rédigé l'adresse, une circulaire de la Croix-Rouge indiquant la manière de faire parvenir des colis au détenu, parvint seule à ma mère.

Les colis

Jusqu'au 1er Février 1944, il fut possible de recevoir des colis sans limite de poids toutes les deux semaines. "Mon jour" était le Mardi, aussi le jour en question, toutes les oreilles se tendaient-elles et chacun guettait le moindre bruit indiquant qu'une valise était déposée à la porte.

Quand c'était le cas, le sergent d'étage ouvrait la porte, déposait la valise sur le lit et la déballait devant nous, en inspectant tout soigneusement : son couteau se promenait un peu partout, pénétrant dans le beurre, le pain d'épice, la confiture, dans tous les endroits qui auraient pu recéler des objets interdits. Le linge était soigneusement examiné. Quand on n'avait pas le droit de fumer - c'était notre cas - le tabac était retourné à la famille. Une seule fois, un brave bougre de "deuxième classe" me laissa un des deux paquets de cigarettes, remit l'autre dans la valise, puis au moment de sortir, revint et me donna le deuxième paquet.

A chaque colis qui arrivait et qui contenait souvent des tas de bonnes choses, les Allemands en les déballant ouvraient de grands yeux, chargés d'envie.

A partir de Février 44, un seul colis par mois, limité théoriquement à cinq kilos, mais pratiquement, c'est comme par le passé. Seule la possibilité de recevoir ou de retourner du linge ou des vêtements est supprimée.

La correspondance officieuse

A mon premier colis, le 5 Novembre, je fus à la fois rassuré et déçu. Rassuré, parce que ma famille savait où j'étais et déçu parce que le colis ne contenait que du linge, un pull-over et quelques fruits. J'aurais pourtant bien voulu offrir à mes camarades autre chose que deux pommes et une poire. Le second colis, une dizaine de jours après (le 16 Novembre) fut plus confortable et contenu dans une valise retournant à la famille. J'avais préparé une petite liste de ce que j'aurais aimé recevoir et au moment où le sergent refermait la valise, j'eus l'occasion d'y jeter mon petit papier. Deux semaines après je vis arriver une énorme valise. Aussitôt ouverte, elle me montrait que mon petit mot avait été bien reçu.

J'avais, cette fois, préparé une longue lettre écrite très fin au crayon sur un morceau de ~~page~~ de garde prélevé sur un des rares livres que l'on nous prêtait parfois. Il fallait renvoyer les pots de confiture vides : un pot de carton, visité par l'Allemand, fut refermé par mes soins, non sans que j'aie pu y glisser ma missive. Le pot de carton repartit dans la valise ... Mais c'était un courrier à sens unique. A force de me creuser la tête, je trouvais qu'une cachette à peu près indécrochable pouvait résider dans les molletons des épaules d'une veste. Un mot d'avertissement fut préparé pour le colis suivant (30 Novembre) en demandant que l'on m'envoie un complet ainsi garni. Et commença l'attente du colis du 14 Décembre. La veste que j'avais sur moi avait évidemment reçu ses missives.

A l'ouverture de la valise, je repérai tout de suite un costume complet. L'échange fut rapidement fait et je renvoyais à ma mère le complet que j'avais sur moi. L'Allemand tâta partout, même les molletons, ne sentit rien tandis qu'un frisson d'inquiétude nous parcourait tous les quatre ... Ce ne fut que pendant les heures creuses de l'après-midi que ma veste fut décousue et que je trouvais la longue lettre maternelle. Les nouvelles règles de Février interrompirent cette correspondance. J'eus quand même des nouvelles car ma mère fit preuve d'une grande imagination pour m'en faire parvenir.

La vie quotidienne, rythmée par ces distributions régulières, aurait été fort monotone si de petits événements n'étaient venus apporter un peu de distraction.

Une fois par semaine, le Mardi pour notre cellule, nous pouvions aller prendre l'air une vingtaine de minutes environ dans une petite cour rectangulaire de six mètres sur quatre : si ce n'était pas le grand air, c'était quand même la possibilité de marcher autrement qu'entre les quatre murs étriqués de la cellule. Chaque Mardi, nous attendions cette sortie avec impatience, mais il arrivait, trop souvent hélas, qu'elle n'ait pas lieu.

Nous ne recevions de l'air que par le vasistas situé au-dessus de la fenêtre, pivotant autour d'un axe horizontal. Fenêtre et vasistas en verre dépoli ne nous permettaient même pas de voir le ciel. La fenêtre dont l'espagnolette amovible était absente, devait rester fermée : heureusement, un grand clou, soigneusement caché dans la journée, en permettait l'ouverture et dès que la nuit était tombée, l'un d'entre nous se postait devant le judas tandis que les trois autres pouvaient respirer l'air de la nuit en écoutant les messages qui s'échangeaient entre cellules. Un soir, pendant que s'accomplissait ce rituel, le faisceau d'une puissante lampe électrique balaya la façade et s'arrêta quelques instants sur notre fenêtre. Aussitôt, nous la refermons soigneusement, nous nous mettons au lit, et quelques minutes après le sergent d'étage ouvre notre porte et se met à vociférer, en allant vérifier la fermeture de la fenêtre. Après avoir compris qu'il nous accusait de l'avoir ouverte, nos mines endormies et nos dénégations le persuadèrent qu'il y avait eu erreur ...

C'est donc le soir que s'échangeaient les messages entre membres d'un même réseau ou que des nouvelles souvent trop fantaisistes étaient répercutées : c'est ainsi qu'à la mi-Novembre 43, nous apprîmes que trois armées alliées avaient débarqué en Adriatique, l'une se dirigeant sur Vienne, l'autre sur Venise et la troisième sur Belgrade !

Quelques jours après mon arrivée, le chanoine Bornert reçut une "valise-autel" avec tout le nécessaire pour célébrer la messe. C'est ainsi que je redevins enfant de chœur. Le jour de la Toussaint, après la messe habituelle, le chanoine me demanda si je pouvais en servir une deuxième. Pourquoi pas ? Mais cette deuxième fut suivie d'une troisième et dernière. J'appris à cette occasion qu'à la Toussaint, il était coutumier de dire trois messes consécutives. Malgré nos demandes, le chanoine ne nous laissa jamais finir le vin blanc de ses burettes. Le 22 Novembre, il fut appelé en "transport" et nous quitta donc.

Quatre jours après, la porte de la cellule s'ouvrit et nous vîmes entrer un personnage assez pittoresque d'allure : pantalon de velours et surtout une large ceinture rouge comme on pouvait en voir, du moins je l'ai imaginé, dans les milieux ouvriers du début du siècle. Il venait de la prison Saint-Michel à Toulouse et habitait Casteljaloux. Emile Augé avait très faim et nous pûmes le restaurer avec les réserves que nous possédions. Il n'arrêta pas de nous remercier et nous raconta que dans sa cellule précédente il n'avait jamais reçu de colis au contraire de ses compagnons qui mangeaient les leurs sous son nez, sans partager. Il fut libéré le 11 Décembre, écrivit une longue lettre à ma mère et lui envoya du ravitaillement à notre intention.

La cellule se regarnit le jour même avec Fouquet, une bonne quarantaine, c'était un autodidacte très versé dans la mécanique : il concevait et construisait des machines-outils ; il regrettait de n'avoir pu recevoir une instruction technique suffisante pour pouvoir développer sa petite industrie. Il martyrisait allégrement la langue française mais cela ne l'empêchait pas d'être extrêmement sympathique. Il amena dans la cellule une certaine bonne humeur, et peu de temps après son arrivée nous chantions avec lui, tous en chœur, une petite rengaine en tournant à la queue leu leu autour de la cellule :

- "Sur les bords de la Tamise, x Anglais se promenaient,
- " Ils étaient en bras de chemise,
- "Et voilà ce qu'ils chantaient (bis),
- "Trou la trou la trou la la lère, trou la trou la trou la la la (bis)".

A chaque jour, le nombre d'Anglais augmentait d'une unité et trois ou quatre fois par jour, nous les chantions par dizaine. C'était certes un peu enfantin, mais cela changeait l'atmosphère.

Noël approchait et le 23 Décembre dans l'après-midi, la porte de la cellule s'ouvrit ; on nous avisa que ceux qui voulaient assister à une messe, d'avoir à se préparer rapidement. Fouquet était athée, mais profita de cette distraction inattendue.

Dans une cellule du rez-de-chaussée, un prêtre très âgé - il tenait à peine debout et il fallait le relever quand il s'agenouillait - dit la messe pour la vingtaine de détenus que nous étions. Au moment de la communion, il nous dit quelques mots : "Je vais vous donner une absolution collective et ceux qui le désirent pourront communier". Fouquet me dit : "Je ne risque rien en y allant". Le lendemain, il était libéré, je n'ai jamais su s'il avait établi un lien entre sa première communion et sa libération, et si, par la suite il s'était converti ...

Lui succéda, trois jours après un nouveau venu, veste noire, pantalon rayé, chemise blanche, la cinquantaine passée, tout à fait l'allure d'un haut fonctionnaire, ce qu'il était d'ailleurs. Il s'appelait Henri Amiel, il était directeur des ventes à l'administration des Domaines. Il avait été arrêté pour falsification des registres de son service. Il faut savoir que, dès Août 1940, pour camoufler les camions de l'armée française, ceux-ci furent abrités, non pas dans des parcs militaires mais chez des entrepreneurs de transport, dans des entreprises publiques et même chez des particuliers. A l'invasion de la zone libre (Novembre 1942), il fallut régulariser ces dépôts par des ventes fictives anti-datées, pour essayer de donner le change aux Allemands, et donc refaire tous les registres de vente depuis 1940, ce qui constituait, outre un travail énorme, un délit de faux en écritures publiques. Les Allemands avaient découvert cette manoeuvre et n'avaient pas apprécié.

Nous l'avons accueilli le plus cordialement possible, mais il ne cessait de répéter : "Moi, en prison, dans ma situation, ma carrière est brisée !". Bien sûr, je me suis employé à lui remonter le moral et à le persuader, que bien loin de lui porter préjudice, son arrestation par les Allemands ne pouvait que lui être bénéfique pour l'avenir. Il était célibataire et prenait souvent ses repas rue de la Pépinière, chez Bizouarne, un traiteur de bon niveau. Or la boutique de ce dernier était voisine d'un bureau de tabac, tenu par le père d'un de mes camarades de promotion. Je les connaissais bien, j'y achetais mes "décades" de cigarettes et parfois, je bénéficiais d'un paquet supplémentaire. Amiel s'y servait aussi.

Le 29 Décembre, on me fit descendre au rez-de-chaussée et très étonné j'y retrouvais des têtes connues : Claire, Robert Lateulade, Poum et aussi Jacques Roberty qui n'avait pas pris le large lorsque je l'avais prévenu, la veille de mon arrestation. Direction rue des Saussaies, un des sièges de la Gestapo. Mais c'était uniquement pour l'anthropométrie que l'on nous avait fait venir.

L'année 44 était là et nous continuions toujours la rengaine des Anglais.

Le 17 Janvier, les deux plus anciens locataires de la cellule, Berger et Brenot nous quittent : "Transport" ce qui veut dire qu'il faut prendre toutes ses affaires.

Deux jours après, c'est le départ d'Amiel et je me retrouve seul. Je profite de cette solitude pour augmenter mes contacts avec mes voisins du dessous, grâce à la gaine de chauffage. De temps en temps nous nous faisons des petits cadeaux et je fais ainsi la connaissance de Pierre Sudreau. (Il sera plus tard Ministre de de Gaulle).

Un jour, je remonte un oeuf dans la chaussette : je m'aperçois assez vite qu'il n'est pas dur et se pose le problème de la cuisson. Finalement, j'ai réussi à me faire un oeuf sur le plat, le réchaud étant constitué par du papier journal brûlant dans une cuvette. L'inconvénient d'être seul pour toutes ces activités, c'est qu'il n'y a personne pour masquer le judas. Mais à part ça, j'apprécie beaucoup d'être seul ce qui évite une promiscuité dure à supporter, car vivre à quatre dans 10 mètres carrés, vingt quatre heures sur vingt quatre est parfois très pesant.

En parlant dans la gaine de chauffage, je prends contact avec le détenu du deuxième étage. Il semble souffrir de la faim. Peut-être me suis-je fait avoir toujours est-il que je lui envoie un peu de ravitaillement dans la chaussette, avec une ficelle rallongée. Quand j'ouvrais la fenêtre, le soir, je pouvais bavarder avec mes voisins d'étage et à l'un d'eux, j'ai pu faire parvenir un peu de pain, en balançant ma chaussette jusqu'à ce qu'il puisse l'attraper.

Au premier colis de Février, je trouve un magnifique pâté en croûte : c'est ainsi que j'apprends qu'Amiel avait été libéré et que Bizouarne n'a pas perdu la main.

Une fois que j'allais à la promenade hebdomadaire, j'ai pu voir sur ma porte un petit écriteau, dont j'ai pu traduire le texte "A surveiller spécialement". Je n'ai jamais su la raison de cette sollicitude.

A la mi-Février, j'accueille Roger Breillier. Quelques années de moins que moi, il était l'agent de liaison de "Cheval" le chef national des maquis. Il avait été arrêté au tout début de l'année et en tentant de s'enfuir, il avait reçu une balle dans la tête derrière l'oreille gauche : il n'avait rien senti et avait repris ses esprits à l'hôpital d'où il venait de sortir. Il était savoyard, habitait Apremont, nom qui à l'époque n'évoquait rien du tout pour moi ...

Deux jours après son arrivée, voilà encore un nouveau : c'est un chiffonnier : sa trogne enluminée montre suffisamment que l'eau n'est pas sa boisson favorite. Son unique conversation portera d'ailleurs sur ce sujet, et l'aperçu de son emploi du temps est éloquent : "Le matin à 6 heures, quand je me lève, un bon coup de gnôle, ça décrasse.

"Vers 7 heures, c'est un vermouth dont j'ai besoin, mais on a bien du mal, maintenant à trouver du Martini, c'est celui que je préfère etc. etc." . Il est vraisemblable qu'il avait été arrêté pour avoir voulu rouler les Allemands en trafiquant avec eux.

Le matin du 3 Mars : "Tribunal" c'est pour moi. Je me retrouve une heure après au cinquième étage de la rue des Saussaies. On me fait entrer dans une pièce où derrière un bureau se tient un civil : c'est un Allemand, probablement de la Gestapo. Il parle très bien le français. Nous passons en revue mes antécédents, études, situation de famille etc., quand il reçoit un coup de téléphone. Quelques instants après, il se lève, se dirige vers une armoire, en ouvre la porte, y prend ostensiblement un revolver qu'il met dans sa poche. Ensuite il me dit : "Et maintenant à la cave". Sur l'instant en pensant au pire, je me dis que, quand même, la justice de la Gestapo ne doit pas être aussi expéditive. Je ne me trompais pas, ce n'était qu'une alerte aérienne ... Fin de l'interrogatoire pour aujourd'hui.

Le 9 Mars, retour à la rue des Saussaies : dans la petite pièce d'attente se trouvent trois personnes d'une cinquantaine d'années et qui se présentent aussitôt : "Le Roy-Ladurie", "d'Astier de la Vigerie" (la troisième personne, j'en ai oublié le nom, mais c'était un ancien X, d'une promotion d'avant 1914, et ingénieur des Mines). Les deux premiers noms, bien sûr me disaient quelque chose : le premier était le frère de l'ancien ministre de Pétain, l'autre le cousin du général, passé chez De Gaulle. Ils venaient tout juste d'être arrêtés. Ils m'offrirent une des cigarettes dont ils s'étaient abondamment munis. Je leur indiquai que s'ils allaient à Fresnes, ils auraient du mal à les conserver. Je ne sais pas si c'est ma remarque qui les a motivés, toujours est-il que je me retrouve avec deux paquets de Gauloises Bleues et des allumettes. Je les accepte, car il y a de grandes chances que je ne sois pas fouillé à mon retour à Fresnes. Mais on vient me chercher : je pénètre dans la même pièce que la dernière fois, mais aujourd'hui, c'est un militaire qui est assis derrière le bureau. Il passe en revue ce qu'ils savent déjà sur moi ; il me demande ensuite, un peu naïvement d'ailleurs, de lui indiquer les personnes que je connais, dans la liste des pseudonymes qu'il va me lire.

Pendant sa lecture, j'en repère deux ou trois dont le nom ne m'est pas étranger, en particulier "Cumulo" : je sais qu'il a été abattu, il y a plusieurs mois, mais je ne me manifeste évidemment pas. A un moment donné, il cite "Nimbus", et je ne puis m'empêcher de sourire en évoquant ce personnage de bande dessinée. "Vous connaissez Nimbus ?" me demanda-t-il avec son fort accent germanique. J'ai eu toutes les peines du monde à lui expliquer ce que, pour moi, représentait ce pseudonyme et je lui ai décrit le petit bonhomme, avec son crâne chauve et son cheveu en forme de point d'interrogation.

Il me demande également les motifs de mon engagement : je lui réponds que c'est assez facile à comprendre et que je ne doutais pas qu'à ma place, il aurait agi de la même manière.

C'est maintenant le retour à Fresnes. Comme prévu, je ne suis pas soumis à la fouille et les cigarettes sont chaleureusement accueillies.

Le 20 Mars au matin, "Transport". Roger Breillier et moi-même préparons nos affaires. Dans l'après-midi, nous passons au greffe. Ce que j'avais déposé à mon arrivée, est récupéré.

La nuit se passe dans la cellule 75 de la 2ème division : nous y sommes une quinzaine dans dix mètres carrés. Nous dormons quand même et au petit matin du 21 Mars, menottés deux à deux nous montons dans un car et nous quittons Fresnes.

C'est vers Compiègne que nous nous dirigeons. Le car rentre dans Paris. Le Châtelet, boulevard Sébastopol. J'imagine un instant que je vais peut-être pouvoir apercevoir ma mère : elle y travaille au numéro 88, mais il est quand même un peu tôt, à peine 7 heures et demie ! Nous arrivons à la gare du Nord, et débarquons dans la cour Est de la gare. Nous sommes encadrés par des Italiens, des soldats de Mussolini, le fusil à l'épaule. Notre colonne traverse la plate-forme d'arrivée des trains de banlieue.

Un instant, je pense que je peux tenter l'évasion : en nous tenant par la main, avec mon camarade de menottes, nous devons pouvoir, sans trop de problèmes nous fondre dans la foule des banlieusards, dans laquelle les Italiens n'oseront sans doute pas tirer. Mais mon camarade me répond par la négative. Nous voilà dans le train : un soldat en armes, à la porte de chaque compartiment, rend impossible toute tentative de fausser compagnie à nos gardiens.

C'est bien Compiègne où nous débarquons. On nous fait mettre en colonne sur le quai et nous sortons par une issue qui donne directement sur la place de la gare. Au portillon, se tient un cheminot : je l'ai bien connu, lors de mon stage à la gare de Compiègne, c'est Raoul Merlin, l'adjoint du chef de gare. Nos regards se croisent, il m'a reconnu et je suis sûr maintenant que ma mère sera prévenue rapidement de mon changement de domicile.

Après une bonne marche à pied, nous arrivons au camp de Royallieu : une vaste cour, entourée de baraquements et de barbelés, avec miradors à chaque angle du camp.

Compiègne, c'est presque la liberté, après plusieurs mois enfermé entre quatre murs ! Un appel le matin, un appel le soir, et le reste du temps nous pouvons aller et venir dans le camp ou bien rester dans nos baraquements, dont il nous est interdit de sortir pendant la nuit.

A Compiègne, la vie est simple et sans grands problèmes, si ce n'était les punaises dont la literie est infestée.

Je reçois très rapidement un colis avec une lettre bien camouflée de ma mère : par divers moyens, je pourrai lui faire obtenir de mes nouvelles. Dans une lettre que je lui adresse, je lui demande de me faire parvenir une paire de chaussures dans la semelle desquelles elle aura fait placer par un cordonnier une lame de scie à métaux. Lettre reçue trop tard !

Il y a une cantine, mais on n'y trouve pas grand chose. Dans le camp on ne peut détenir qu'un maximum de 600 francs. Ce qui fait que les billets de mille francs ne sont pas utilisables : cependant, certains qui ont sans doute des possibilités de les faire passer à l'extérieur, sont prêts à vous les échanger contre ... six billets de 100 francs.

Nous nous sommes arrangés, Roberty, Lateulade, Poum, pour occuper la même baraque (baraque 7), remplie de châlits. Lateulade est mon voisin de lit, et petit à petit nous repérons de nouveaux camarades de l'X : Bouloche (qui sera plus tard ministre), Thierry d'Argenlieu (neveu de l'Amiral) et Lerognon, tous deux de la promotion 1939. Nous réussissons à en trouver d'autres : le Général Etcheberrigaray, le Général Verneau (chef de l'O.R.A. : organisation de résistance de l'armée), le Colonel Doucet, un jeune officier en tenue verte des Chantiers de Jeunesse (arrivé au camp en arborant la "francisque", il a été assez vite invité à la faire disparaître ...), mon camarade de promotion Servranckx et encore deux autres. Nous sommes une douzaine maintenant et Lateulade propose de faire un déjeuner en commun qu'il prépare lui-même d'ailleurs.

Nous prenons des contacts avec d'autres détenus : Robert Desnos, un poète surréaliste, dont je n'avais, à ma grande honte, jamais entendu parler, Jean-Baptiste Biaggi, avocat parisien (et corse), véritable tribun, que j'entends encore déclamer de sa voix de bronze "la Cavale" d'un poète du XIXème (Barbier) qui n'est plus guère connu que par cette oeuvre.

Un jour, un jeune homme m'aborde et me demande si je n'étais pas à Condorcet il y a quelques années : nous faisons connaissance et nous sympathisons. Il s'occupait d'un réseau d'évasion de pilotes alliés. Il s'appelle Georges Guillemin (il sera le parrain de mon fils aîné). Je me lie également avec un jeune ouvrier typographe : René Jolivet.

Une baraque est aménagée en chapelle : au cours de mon séjour, les Allemands y découvrirent une amorce de tunnel qu'ils bouchèrent en y faisant déverser ... les tinettes.

L'évasion, nous y pensions bien sûr : avec Lateulade, nous fîmes le tour de toutes les plaques d'égout : en les soulevant discrètement, nous nous sommes rendu compte que les Allemands y avaient pensé avant nous : toutes les ouvertures étaient obturées par du ciment.

Peu après notre arrivée, nous apprenons, par un des rares journaux qui pénètrent dans le camp, qu'on a trouvé, rue Lesueur, à Paris, chez un certain Docteur Petiot, des restes de cadavres en cours d'incinération.

Or il se trouve que Robert Lateulade s'était trouvé dans la même cellule que lui à Fresnes et avait bénéficié de ses confidences : Petiot lui avait raconté qu'il avait monté une filière d'évasion pour l'Amérique du Sud, que déjà 63 personnes en avaient profité et, outre cela, il connaissait un poison qui ne laissait aucune trace. Pour ne pas être en reste de confidences, Lateulade l'avait renseigné en détail sur les activités de notre réseau. Petiot avait été libéré par les Allemands en Janvier 1944 et la police française, après la découverte de la rue Lesueur le recherchait activement. Lateulade demanda à être entendu à ce sujet par les autorités françaises, avec l'arrière pensée, bien sûr, d'en profiter pour tenter de se libérer de l'emprise allemande. Sans succès, malheureusement. (Au cours de son procès, en 1946, Petiot fit état d'un certain réseau Fly-Tox dont les structures étaient visiblement inspirées des renseignements fournis par Lateulade : il citait Brossolette et "Mademoiselle" Claire).

Le 20 Avril, c'est l'anniversaire du Führer, et nous apprenons, avec des regrets de n'avoir pu en profiter, que toutes les familles venues apporter des colis à leur prisonnier ont pu passer un moment avec lui.

Le 21 Avril, bombardement allié sur le Nord de Paris, quartier de la Chapelle. Peu après, on demande des détenus pour déblayer et surtout pour repérer et dégager les bombes à retardement. Malheureusement, nous sommes à cette date parqués au camp C et ces propositions ne nous concernent pas. Dommage, car nous n'aurions pas manqué, si mince soit-elle, de saisir cette opportunité de fausser compagnie à nos gardiens.

Les départs pour l'Allemagne se faisaient soit par grands convois (1600 à 2000 détenus) souvent le Jeudi, soit par petits groupes, en début de semaine : ces derniers étaient les plus redoutés, on disait qu'ils étaient à destination des mines de sel ...

Au début d'Avril, le 6, un départ a lieu, aucun de notre réseau n'en fait partie. Mais le 14 nous sommes nombreux à être désignés pour un camp d'attente, le camp C, où je retrouve Jacques Roberty dont les puissants moyens financiers avaient fait de lui un détenu privilégié.

Le 25, nouvel appel en vue du départ, cette fois ci nous y sommes tous ainsi que Boulloche, d'Argenlieu et Lerognon. Nous pouvons expédier à notre famille les affaires dont nous estimons ne pas avoir besoin : je fais un paquet pour ma mère, j'hésite à y inclure une petite chevalière en or et aussi un pyjama en popeline de soie que j'avais eu la chance de pouvoir me faire confectionner deux ans auparavant. Je pense qu'il pourra m'être utile en Allemagne. Oh ! candeur !

Dans une petite valise, je mets, outre le pyjama, un peu de linge et quelques provisions dont trois belles tranches de jambon. Nous devons retrouver ces bagages à l'arrivée.

Le Jeudi 27 Avril, après avoir subi une dernière fouille, lestés d'une boule de pain et d'un morceau de saucisson comme provisions de route, nous quittons le camp de Compiègne de bonne heure.

Encadrés par des SS, nous formons des groupes de cent en colonne par cinq, chaque groupe étant séparé par un intervalle. Je suis dans la première rangée d'un de ces groupes.

LE VOYAGE

* * *

27 AVRIL 1944 - 30 AVRIL 1944

Sur la route que nous empruntons, des soldats, l'arme à la main, sont disposés de chaque côté de la rue, à quelques mètres les uns des autres.

En approchant de la ville, sur les trottoirs et derrière ces soldats, des civils dont la densité croît au fur et à mesure que nous nous rapprochons de la gare. Ce sont les familles qui, à chaque départ, essaient d'apercevoir, pour autant qu'il fasse partie du convoi, l'interné qui leur est cher.

Je regarde, bien sûr, intensément, aussi bien à gauche qu'à droite, car je pense que ma mère doit faire partie de cette foule. Ma position, en tête de groupe fait qu'elle ne pourra manquer de m'apercevoir. Effectivement, en arrivant près de la gare, je la vois, sur la gauche et j'entends : "Michel". J'ai le temps de lui crier : "courage". Les gardes qui nous accompagnent ont entendu mais ne nous ont pas repérés.

J'apprendrai plus tard, qu'avisée par le chef de gare de Compiègne, ma mère était déjà venue assister au départ du 6 Avril. Elle arrivait la veille au soir, passait la nuit dans le bureau du chef de gare, sur le fauteuil recouvert de velours vert, dans lequel, près de deux années plus tôt, j'avais appris les premiers rudiments de mon futur métier ...

Dans la cour "marchandises" de la gare, une rame de wagons "40 hommes. 8 chevaux" nous attend. Pour chaque colonne de cent, un wagon meublé d'une botte de paille et d'un bidon d'environ cinquante litres à usage de tinette.

A cent dans vingt mètres carrés, ce n'est pas le métro aux heures de pointe mais c'est quand même beaucoup. On se représente facilement un mètre carré sur le sol et nous devons tenir cinq en moyenne sur cette surface pour un voyage dont on ne connaît ni la durée ni la destination. Le bruit avait couru que nous allions à Bitche, en Moselle, près de la frontière allemande : si c'est vrai, nous en aurons pour la journée.

Notre seule aération consiste, au bout de chaque paroi longitudinale du wagon, en quatre ouvertures, d'environ 30 sur 20 cm, croisillonnées de fil de fer barbelé.

Le train démarre dans la matinée. Il faut s'organiser pour essayer de trouver les meilleures conditions possibles pour effectuer ce voyage. On arrive à répandre la botte de paille sur le plancher, mais il est hors de question de pouvoir tous s'allonger.

Une tentative est faite de nous asseoir par terre, encastrés les uns dans les autres : nous y arrivons, mais il en reste un debout. On recommence : le centième est toujours debout et c'est le même qu'au premier essai. Mais la position, on ne peut pas la garder longtemps. On avisera quand la nuit viendra.

Tout notre groupe de Compiègne s'est retrouvé dans le même wagon : il y a là, entre autres, Robert Lateulade et Roger Breillier mon camarade de Fresnes. Avant le départ, les SS nous ont menacés des pires représailles en cas de tentative d'évasion. Lateulade dispose d'une lame de scie à métaux et d'un couteau. Comment avait-il réussi à les passer malgré la fouille d'avant le départ ? Mystère ! Toujours est-il qu'il commence à attaquer la partie arrière du wagon avec son couteau. Tout à coup, quelqu'un s'écrie : "ils veulent s'évader". Devant l'hostilité quasi générale, force nous est de renoncer à ce projet. A chaque arrêt nos gardiens inspectent les parois. Il n'y aura pas d'évasion dans notre convoi.

Un problème se pose rapidement : celui de la tinette ; c'est un bidon dont la capacité s'avérera manifestement insuffisante pour la centaine que nous sommes ; une décision est vite prise : ceux qui auront besoin d'uriner le feront dans un récipient réservé à cet usage, que l'on videra à l'extérieur par une des ouvertures dont les barbelés ont pu être suffisamment écartés. Le bidon sera utilisé pour le reste.

Lorsque le train roule, l'air circule un peu dans le wagon, mais dès qu'il s'arrête, on respire plus difficilement. On essaie de faire un roulement pour que tous à tour de rôle nous puissions profiter un moment de l'aération des ouvertures.

Dans la journée, chacun a grignoté un peu de pain et de saucisson, mais l'absence totale d'eau limite bien vite nos appétits. La soif commence à se faire cruellement sentir pour tous. Vers le soir, nous stationnons sur les voies d'une gare de triage, dont j'arrive à lire le nom : Lumes. C'est la gare de triage de Charleville.

Nous ne réussissons pas à nous organiser pour passer la nuit et nous la passerons debout. De temps en temps, je sens une goutte d'eau me tomber sur la tête : je pense que c'est le peu de vapeur d'eau que dégage notre respiration qui se condense sur la paroi intérieure du toit du wagon. Nous repartons et arrivons sous la marquise d'une grande gare de voyageurs : il semble que ce soit Metz. Sur le quai, des voyageurs et aussi de nombreuses infirmières de la Croix Rouge allemande, dans leurs robes à fines rayures bleues et blanches. Nous appelons : "Wasser, wasser, bitte !" Personne ne jette le moindre regard sur nous ...

.../...

Nous entendons les portes du wagon voisin s'ouvrir : enfin nous allons avoir de l'eau ! Quelle erreur est la nôtre ! Aussitôt la porte ouverte, des mitraillettes sont braquées sur nous. Deux SS entrent dans le wagon et nous font tous refluer d'un seul côté, à coup de trique, bien entendu. Nous tenons tous dans un demi wagon ! Soit dix par mètre carré : la densité du métro aux heures de pointe doit être atteinte.

Un par un, nous passons de l'autre côté, cependant que les SS nous comptent : la centaine est bien là.

Nous repartons : il faut absolument que l'on permette à quelques uns d'entre nous de se reposer, chacun son tour, en s'allongeant. On y arrive tant bien que mal, mais tous n'en profiteront pas. Nous dormons littéralement debout.

Nous sommes en Allemagne maintenant ; nos connaissances géographiques ne nous permettent pas de situer les gares traversées : toute la journée, nous roulons, avec, parfois, des arrêts dans de grandes gares. A chaque fois nous espérons que la porte va s'ouvrir et que nous pourrions enfin boire. Nos "Wasser, bitte" laissent dans la plus parfaite indifférence la population qui circule sur les trottoirs de la gare. Il semble que notre passage ait rendu les Allemands sourds et aveugles.

Une nouvelle fois, la nuit tombe : cela fait plus de trente six heures que nous n'avons pas bu. Le "pot de chambre" sert de moins en moins souvent et notre urine devient jaune foncé et moins abondante. Dans la nuit, le train s'arrête : Weimar. Est-ce là notre destination ? Nous y restons de longues heures et nous repartons à l'aube, entamant notre troisième jour de voyage.

Peu après Weimar, le train s'arrête dans la gare d'Apolda. Nous y restons longtemps, mais cette fois enfin, nous allons pouvoir boire : la valeur de deux seaux d'eau pour le wagon. Le problème est de répartir à peu près équitablement cette eau entre une centaine d'hommes plus assoiffés les uns que les autres, et cela dans une cohue invraisemblable. La distribution arrive à se faire. Equitablement ? Je n'en suis pas sûr. Certains essaient de resquiller et parfois des gestes violents font perdre un peu de ce liquide ô combien précieux. Les seaux vides maintenant sont restitués sans espoir qu'ils reviennent pleins de nouveau. Chacun paraît avoir eu quand même quelques gorgées d'eau. L'arrêt d'Apolda a permis, en outre, d'aller vider la tinette, qui, grâce aux mesures prises dès le départ n'avait pas débordé. Il n'en a pas toujours été de même dans les autres wagons.

La porte se referme et peu après nous repartons. Nous n'avons pas faim, mais d'avoir bu nous permet de grignoter un peu du pain qui nous reste. Notre troisième journée dans ce wagon va s'achever et si jusque là, je n'avais eu à utiliser que le récipient pour me soulager, impérativement, maintenant, la tinette m'est nécessaire. Elle est située dans un angle, sous une des ouvertures. Je dois avouer que l'air frais qui me parvenait par ce vasistas a été pour beaucoup dans ma longue station assise.

La troisième nuit s'écoule comme les autres : debout la plupart du temps et bien rarement, un moment où l'on peut s'allonger.

Le train roule maintenant à peu près continuellement vers l'Est. La quatrième journée se passe encore sans boire.

Vers le soir, notre train s'arrête : ceux qui sont près des ouvertures voient beaucoup d'uniformes. L'un d'eux dit : "On est à Auschwitz, j'en ai entendu parler à la radio de Londres. il paraît que c'est pas marrant".

Un bruit sec, le loquet extérieur de la porte a basculé, la porte s'ouvre : "Raus, schnell" (dehors, vite). Un SS, matraque à la main, grimpe dans le wagon et frappe à tour de bras. Il n'y a pas de quai, nous sautons directement sur le ballast et les plus âgés d'entre nous éprouvent beaucoup de difficultés pour évacuer le wagon sous les coups redoublés des SS. Des hommes, revêtus de tenues à larges rayures verticales bleues, grimpent dans les wagons que nous venons d'abandonner et évacuent tout ce que nous y avons laissé dans notre précipitation. "Zu fünf" (par cinq). Petit à petit nous nous rangeons en colonne dans l'ordre indiqué. On entend parfois des coups de feu : j'apprendrai plus tard que les SS ont abattu quelques uns de nos camarades dont la raison n'avait pas survécu à notre voyage tellement éprouvant et qui, dès la sortie du wagon ont couru, droit devant eux, sans même savoir où ils allaient. Ils ne sont pas allés bien loin ...

Notre colonne se met en route et pendant que nous cheminons, j'entends un SS qui nous accompagne, demander à plusieurs reprises : "Jude ? kommunist ?" Nos réponses négatives paraissent surprendre le SS, car il persiste dans ses interrogations.

Le pays est plat, infiniment plat et les baraquements en bois s'étendent si loin qu'on n'en aperçoit pas la fin. Une grosse tour carrée de briques rouges, entourée de bâtiments en dur, domine la plaine. Nous longeons des barbelés électrifiés entourant le camp que des miradors surveillent de place en place. Nous pénétrons dans le camp peu après. Boire, boire enfin est notre premier souci, sera-t-il enfin satisfait ? Nous entrons dans un grand baraquement de bois, peut-être allons nous avoir de l'eau ? Non, ce n'est pas cette fois que nous boirons : il n'y a rien à l'intérieur, que de la terre battue suintant l'humidité. On nous y entasse tous. Nous y avons un peu plus de place que dans le wagon. Nous entamons notre quatrième nuit depuis le départ. Il est bien désespérant de se retrouver sur un sol regorgeant d'une eau qui ne peut éteindre notre soif.

Mais bientôt, un appel commence : un premier groupe quitte la baraque pour aller Dieu sait où ? D'heure en heure, d'autres appels ont lieu et mon tour arrive avant l'aube. Tiens ! c'est aujourd'hui le 1er Mai ... Par groupe nous sortons, escortés par des détenus, porteurs d'un brassard sur lequel on peut lire "kapo". Nouvelle baraque : nous défilons les uns après les autres, devant des tables derrière lesquelles se tiennent plusieurs personnes. Le premier tient une liste : à la suite, d'autres vous saisissent l'avant-bras gauche et avec une aiguille vous y tatouent un numéro. Le mien : 185 462. Nous voilà marqués comme des bêtes, nous avons encore la chance que ce ne soit pas au fer rouge !

Il est grand jour, maintenant, lorsque notre groupe, une fois tatoué, quitte cette baraque pour entrer dans un grand bâtiment : ceux qui nous ont précédés attendent dans cette salle. Une partie d'entre eux fait la queue à l'entrée de ce que l'on devine être un grand couloir : ils sont nus. D'autres prennent leur tour devant des tables derrière lesquelles des scribes polonais inscrivent, outre l'identité, tout ce qui est déposé entre leurs mains : d'abord le contenu des poches, puis les vêtements, les sous-vêtements et les chaussures : le tout est placé dans un grand sac étiqueté cependant que le déposant se retrouve dans un état de totale nudité.

J'y passe, bien sûr, comme les autres et c'est avec beaucoup de regrets que je vois ma montre disparaître avec toutes mes affaires. Je ne veux pas abandonner ma petite chevalière que je cache dans la bouche.

Comme les opérations qui se déroulent dans le grand couloir prennent plus de temps que le dépôt de nos affaires, nous nous retrouvons bientôt en grand nombre dans cette grande salle dans le plus simple appareil. Nous avons tous toujours terriblement soif. J'aperçois, pas très loin de moi, un seau d'eau et un groupe qui y puise avec des gobelets : renseignements pris, ce sont des Polonais qui ont échangé ce seau d'eau contre une montre en or ! Après de nombreuses heures d'attente, ayant jugé épuisées toutes leurs possibilités de troc, les Polonais amènent à ceux qui restent, et dont je fais partie, de l'eau à volonté. J'en ai bu douze quarts, soit trois litres avant d'être suffisamment réhydraté. L'eau a un goût très étrange, goût que je n'ai jamais rencontré nulle part ailleurs. Nous sommes le Lundi et depuis notre départ du Jeudi précédent je n'avais bu que moins d'un quart de litre d'eau, le Samedi dans la journée.

Nous restons ainsi, nus et debout, du Lundi 1er Mai au soir, jusqu'au Mardi 2 Mai dans l'après-midi. Pendant cette longue attente, je reconnais, parmi ceux qui restent, le recteur de Pont-Aven : c'était une figure bien connue à Compiègne. A son comportement très étrange, je me rends compte que tous les événements que nous venons de vivre, lui ont fait perdre la raison.

C'est maintenant notre tour de pénétrer dans le long couloir : un premier Polonais nous fait ouvrir la bouche, je ne peux donc pas y laisser ma chevalière et je ne vois pas d'autre solution que de l'introduire ... ailleurs.

Un peu plus loin, d'autres Polonais, la tondeuse à la main, font disparaître notre chevelure. Encore plus avant dans ce grand couloir où il ne fait pas chaud, un autre groupe armé de rasoirs type Gillette, entreprend de nous débarrasser du reste de notre système pileux ; mais, ce faisant, ils ne se privent pas d'effectuer d'intimes investigations.

Je me rends compte qu'il me faut changer ma chevalière de place ! et je suis bien obligé de la remettre dans la bouche. Devant moi, un camarade extrêmement velu sur tout le corps fait le désespoir du Polonais qui le rase et comme la lame de rasoir a déjà beaucoup servi et que le rasage se fait à sec, il se tire de l'opération avec de longues estafilades sur le torse, le dos et les jambes. Au sortir de ce long couloir, tondu et rasés de la tête aux pieds, on se sent encore plus nu que nu !

Une douche, plutôt froide que tiède prélude à la dernière opération : un coup de désinfectant sur la tête et le pubis, est censé empêcher l'introduction dans le camp de parasites indésirables.

On passe ensuite à la distribution des vêtements : une chemise, un caleçon, une veste, un pantalon ainsi qu'une coiffure. Pour les pieds, une semelle de bois, recouverte sur le devant d'un morceau de toile. J'ai de la chance, le tout me va à peu près. D'autres font des échanges pour essayer de trouver leur taille. Je reverrai toujours le Colonel Doucet sortir de l'habillement avec une tunique vert cru et un pantalon rouge : une vraie tenue de soldat d'opérette.

Nous sommes maintenant le 2 Mai au soir.

Enfin une distribution de soupe en plein air : la première depuis Compiègne. La queue pour la soupe est très longue : il n'y a pas assez de récipients, environ un pour trente ! La discipline est assez difficile à établir : pour récupérer un récipient, il faut attendre que celui qui a été servi ait terminé son repas, et sans cuillère, cela prend du temps. Roger Breillier m'embauche pour essayer de mettre un peu d'ordre autour de "notre" gamelle et finalement cela ne se passe pas trop mal : c'est quand même bien long pour avaler une soupe relativement épaisse sans le moindre instrument ; après l'avoir absorbée, chacun, avec le doigt, racle les parois de la gamelle, autant pour n'en rien laisser perdre que pour offrir un récipient à peu près net au suivant.

La nuit est maintenant tombée : nous sommes dirigés vers un grand bâtiment en bois, avec une grande porte à double battant. A l'intérieur, depuis longtemps nos camarades se sont installés. Toutefois, je repère un "trou" dans cette masse humaine, peut-être y trouverai-je une place pour m'y allonger et essayer de dormir. Hélas, je comprends vite pourquoi cette surface n'a pas été utilisée : c'est une flaque d'eau ! Tant bien que mal, j'arrive en poussant doucement quelques corps endormis, à m'étendre sur le côté, mes deux "chaussures" en guise d'oreiller. Je ne me trouve pas loin de la grande porte d'entrée, et chaque fois qu'elle s'ouvre, - et elle s'est souvent ouverte pendant cette première nuit où nous pouvons enfin dormir depuis six jours - c'est une bouffée d'air glacial qui me réveille. Je me promets, à l'avenir, de chercher un emplacement un peu moins exposé. Quoiqu'il en soit, j'arrive à dormir quelques heures.

A partir du matin du 3 Mai, commence un jour "normal". Au réveil, un liquide chaud, dans la journée, un morceau de pain et sa "garniture", et le soir un litre de soupe. Les distributions s'effectuent maintenant sans trop de problèmes.

Les scribes polonais ont parlé avec certains d'entre nous : Auschwitz est un camp pour les Juifs. La grosse cheminée carrée, c'est celle d'un des quatre fours crématoires : effectivement, une odeur de chair brûlée, plus ou moins intense flotte à peu près en permanence. Parmi les bâtiments en dur accolés à la cheminée, l'un d'entre eux est prévu pour y gazer ceux dont les SS veulent se débarrasser. Nous avons bien du mal à croire cela, mais nous devons bien admettre que les cheminées ne chôment pas et que par conséquent, les fours sont abondamment approvisionnés.

Le soir, j'ai pu trouver un coin moins inconfortable et je peux dormir d'une seule traite.

Le 4 Mai se passe comme la veille, sans faits bien marquants.

Le 5 Mai, changement complet : on nous annonce que nous allons aller dans un autre camp. et, de fait, la longue colonne par cinq que nous formons s'éloigne de l'ensemble fonctionnel "chambre à gaz-crématoire".

Au cours de cette marche, un des kapos qui nous encadre, me propose le mégot, encore allumé, de la cigarette qu'il vient de fumer : j'en suis assez surpris, mais pour ne pas l'indisposer par un refus, je lui indique que je ne fume pas (ce qui est inexact) et c'est mon voisin qui profite de "l'aubaine".

Les baraques dans lesquelles nous arrivons, c'est l'hôtel grand luxe à côté de celles que nous venons de quitter : trois étages de châlits, groupés deux par deux et garnis de paillasses. Bien qu'à deux par paillasse, nous pouvons enfin dormir de manière à peu près convenable. Nous allons passer plusieurs jours dans ce confort : les journées rythmées par les différentes distributions. Lorsque le vent souffle, il nous apporte parfois les odeurs de chair brûlée du crématoire dont nous sommes éloignés. La cloche qui annonce les différents événements de notre vie quotidienne émet un tintement tel que je n'en ai jamais entendu depuis d'aussi sinistre et lugubre.

Chaque jour, nous allons tous, par groupes, dans un grand baraquement garni sur toute sa longueur de longs bancs de bois percés de trous à intervalles réguliers. Ce sont les W.C. collectifs qui permettent à deux ou trois cents personnes de s'en servir simultanément. La cuve de réception est propre, elle est drainée par un fort courant d'eau pour l'évacuation.

Nous sommes séparés du camp proprement dit par des barbelés, mais nous pouvons prendre contact avec les détenus qui y vivent. Il y a là, hommes, femmes et enfants. C'est ainsi que je peux bavarder avec des Juifs français : leur seule certitude est qu'un jour, on les appellera pour le dernier voyage. "Notre seule possibilité de quitter le camp, c'est par la cheminée du crématoire". Cette phrase là, je l'entendrai souvent dans tous les endroits où je suis passé.

Il fait froid. Du paysage, nous ne voyons que l'immense plaine, couverte de baraques à perte de vue, dans un alignement impressionnant. Les jours ensoleillés, bien loin dans le Sud, dans la soirée, roses et étincelantes dans le soleil couchant, les Carpates enneigées apportent une note colorée dans ce paysage infiniment triste.

Le 12 Mai, nous quittons Auschwitz : auparavant, on nous a revêtus de la tenue à rayures verticales bleues et grises et fourni des sabots de bois. Avant notre embarquement, des SS nous tiennent le discours suivant : "Vous ne deviez pas venir ici, oubliez tout ce que vous avez pu voir. Vous allez maintenant dans un camp qui est un des meilleurs d'Allemagne". J'entends encore l'interprète nous dire ces paroles. Nous embarquons peu après, toujours dans des "40 hommes, 8 chevaux" mais cette fois nous ne sommes qu'une cinquantaine par wagon. Deux hommes armés prennent place avec nous.

Le journal de la
Maison des pays
d'aujourd'hui.

BUCHENWALD

* * *

12 - 14 MAI 1944 - 25 MAI 1944

Le journal de la
Maison des pays
d'aujourd'hui.

Le journal de la
Maison des pays
d'aujourd'hui.

Le journal de la
Maison des pays
d'aujourd'hui.

Dans le wagon, une paille abondante, de l'eau dans les bidons, de la nourriture pour le voyage. Deux gardiens nous tiennent compagnie. Pendant la journée, ils laisseront les portes ouvertes, et, à côté du précédent, ce transport aura pour nous, le confort d'un sleeping. Enfin, presque.

Nous arrivons à la gare de Buchenwald, le Dimanche 14 Mai, dans la matinée, après un voyage sans histoire. Le trajet de la gare au camp a été rendu pénible par le port des sabots auxquels nos pieds ne sont pas habitués.

Des pelouses bien entretenues nous accueillent, ainsi qu'un enclos dans lequel un ours et quelques singes s'ébattent. Sur la gauche de la route, avant de pénétrer dans le camp, se dresse un poteau surmonté de deux groupes allégoriques en bois peint sculpté. Celui de droite qui indique l'accès au camp, comporte trois personnages représentant la juiverie, le capitalisme et la religion catholique. Le groupe de gauche montre deux jeunes aryens blonds en uniforme se dirigeant avec joie vers les casernes SS.

Dès l'arrivée, c'est le même cérémonial qu'à Auschwitz : dans un couloir assez large, des tondeuses, électriques cette fois, nous débarrassent de ce qui a pu repousser de notre système pileux. Ensuite, nous sommes plongés les uns après les autres, dans une sorte de grande baignoire, pleine d'un liquide sans doute désinfectant, mais à coup sûr irritant. Des détenus, des anciens, veillent à ce que l'immersion soit totale et souvent, sont obligés, pour ce faire, d'enfoncer dans ce liquide noirâtre une tête récalcitrante.

Ensuite, c'est l'habillement, avec, de nouveau, des vêtements rayés : deux bandes d'étoffe nous sont distribuées (4 cm x 10) environ. Elles portent un triangle rouge, pointe en bas, surchargé d'un F noir : suit notre nouveau numéro matricule. Ces bandes, nous devons les coudre ; l'une sur la veste, en haut et à gauche, l'autre à mi-hauteur sur la jambe droite du pantalon.

Nous voilà maintenant installés dans deux baraquements de quarantaine. La vie de quarantaine n'est guère pénible, sauf pour les appels : celui du soir surtout, dure longtemps, au moins une heure et parfois deux. La nourriture est la même qu'ailleurs : le "café" le matin, la soupe, le pain accompagné. Parfois, un léger supplément.

Il n'y a pas de "commodités" dans le baraquement. Dehors, une grande cuve rectangulaire en ciment, surmontée de part et d'autre, dans le sens de la longueur, d'une poutre qui sert de siège. De temps à autre, un flux d'eau en nettoie le fond. Il paraît, mais je ne l'ai pas vu, que parfois, le matin, on trouve un cadavre dans cette fosse. C'est un détenu, coupable de quelque méfait grave, qui a été exécuté par un kapo. Ceux-ci sont recrutés parmi les communistes allemands. Ils font régner une discipline impitoyable avec, cependant, une certaine dose d'équité.

Certaines fois, nous pouvons nous promener dans le camp : c'est ainsi que nous prenons contact avec le convoi qui est parti de Compiègne deux semaines après nous.

Il loge dans d'immenses tentes. Je cherche à y repérer quelques connaissances et par hasard, je tombe sur Sudreau qui était mon voisin du dessous à Fresnes et avec qui j'avais échangé de la nourriture par la gaine de chauffage. Nous bavardons un moment. La prochaine fois que j'entendrai parler de lui, ce sera bien des années après, comme Ministre de de Gaulle.

Une autre fois, je longe un grillage qui nous sépare d'une cour assez grande, flanquée de deux bâtiments : j'y aperçois des détenus, jeunes en général, certains vêtus de pulls magnifiques. Quelques uns font de la gymnastique : ils ne doivent pas avoir le même régime que nous ! J'arrive à bavarder avec eux : ce sont des Norvégiens. J'étais allé quelques années plus tôt en Norvège et l'un d'entre eux connaissait bien la station balnéaire où j'avais séjourné. Peut-être devaient-ils ce sort privilégié à leur qualité d'aryens blonds ?

Ce n'est pas parce que nous ne travaillons pas encore que l'on ne s'occupe pas de nous. Passage devant "l'Arbeitsstatistik" (bureau du travail), où, une nouvelle fois, on nous demande : identité, profession parmi d'autres renseignements.

Les moments marquants de mon séjour à Buchenwald sont les suivants :

- Un jour, on nous fait aller dans une grande baraque et nous passons, l'un après l'autre, devant un photographe muni d'un Leica. On nous dit, qu'en même temps que l'on prend la photo d'identité, une radiographie pulmonaire s'enregistre. Je suis vraiment sceptique sur ce procédé !
- Autre rassemblement : on nous fait sortir les uns après les autres, et à la porte se tiennent des "infirmiers". Armés d'une grosse seringue, ils nous injectent un vaccin (?) supposé nous protéger de je ne sais quelle maladie.

Chaque remplissage de seringue permet d'effectuer une dizaine de piqûres. Mais il n'est pas question d'en changer l'aiguille. Plusieurs séances identiques ont lieu les jours suivants et je m'arrange pour y échapper, d'autant plus que certains disent que c'est pour nous stériliser ...

- Une autre fois, on nous fait mettre en rang comme pour l'appel : un kapo passe et de temps en temps, fait sortir un détenu du rang. Au moment où il passe devant moi, il me fait signe de rejoindre les autres. Pourquoi, est-ce qu'à cet instant, je pense à ma chevalière ? Toujours est-il que rapidement et discrètement, je la passe à un camarade voisin. Je rejoins le groupe d'une vingtaine déjà formé et nous passons à une fouille en règle. Peu de temps après, j'ai appris que les kapos recherchaient un Français assez grand qui avait une chevalière en or sur lui.

J'avais un jour, pendant une de ces nombreuses séances de déshabillage et de rhabillage que nous subissions quasi quotidiennement, commis l'imprudence de la mettre quelques instants à mon petit doigt. C'est là qu'elle avait dû être repérée et c'est elle, précisément que les kapos recherchaient ...

Il paraît que la possession d'or, pour un détenu, équivalait à une tentative de corruption des SS et punie en conséquence ...

Dans notre baraquement, un jour, l'un d'entre nous est accusé de vol de pain envers un camarade et on en a la preuve. Le chef de block, pour cette fois, ne veut pas sévir trop durement, et se contente de le laisser debout sur un tabouret, pendant quelques heures, avec un écriteau, pendu au cou portant l'inscription : "J'ai volé du pain".

Le Mercredi 24 Mai, un appel dans les deux blocks que notre convoi occupe, désigne mille d'entre nous pour un "transport". Nous quittons Buchenwald de très bonne heure, le Jeudi 25 Mai.

FLOSSENBÜRG

* * *

25 MAI 1944

15 MARS 1945

" Es gibt nur ein Weg für Freiheit.

" Seine Meilensteine heissen :

" Gerhorsam, Fleiss, Ehrlichkeit, Ordnung, Sauberkeit,

" Nüchternheit, Wahraftigkeit, Opfersinn und Liebe

" zum Vaterland.

Cette sentence due à Heinrich Himmler, était affichée dans tous les camps de concentration, et peut se traduire ainsi :

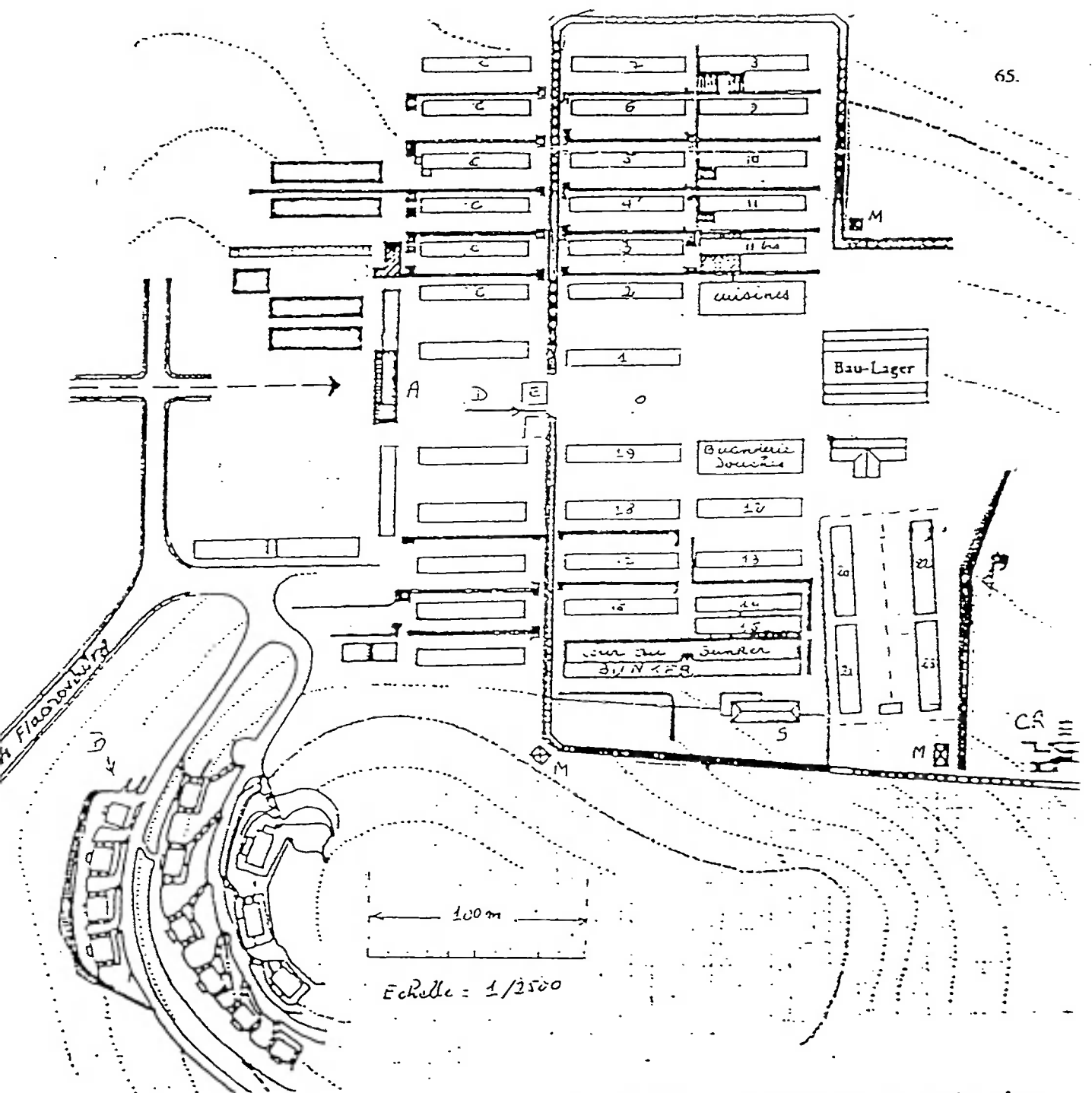
" Il n'y a qu'un chemin qui conduit à la liberté.

" Les bornes qui le jalonnent s'appellent :

" obéissance, application, honnêteté, ordre, propreté, sobriété,

" vérité, esprit de sacrifice et amour de la patrie.

A Flossenbürg, elle était affichée sur la paroi du block 2, côté cuisines.



A l'intérieur des barbelés, le camp des détenus. A l'extérieur, à gauche, les casernements des SS .

A) Kommandantur B) villas des officiers SS. C) baraques SS

D) entrée du camp des détenus E) poste de contrôle

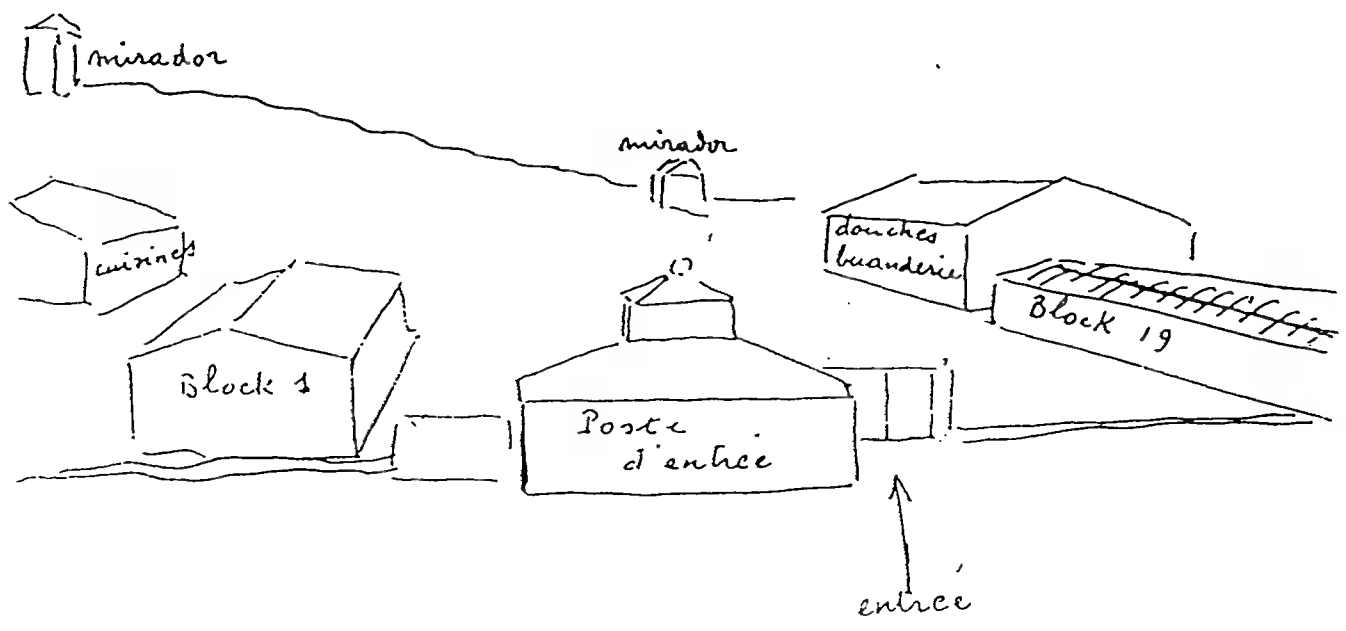
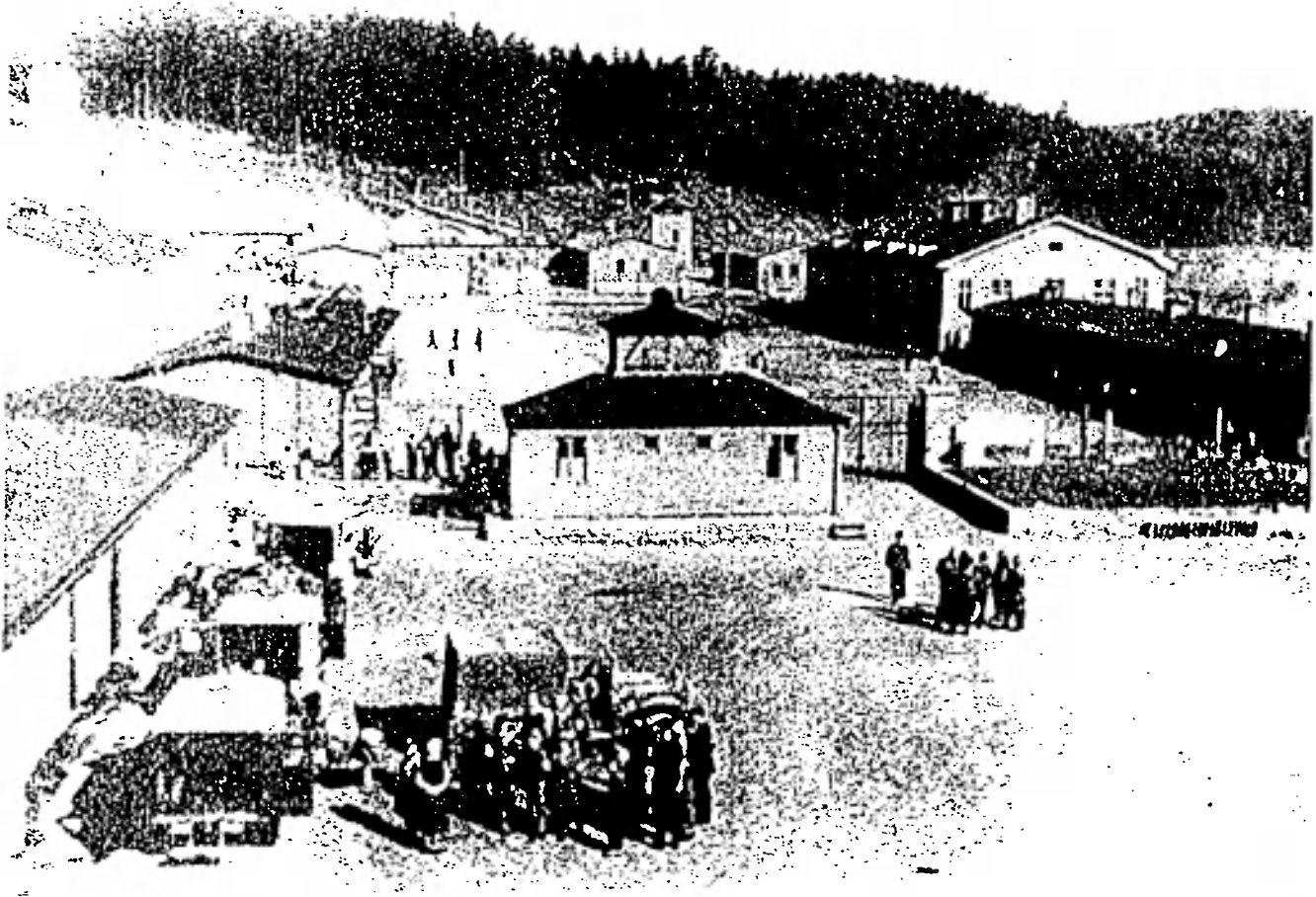
H) Miradors CR) crématoire (en bas, à droite)

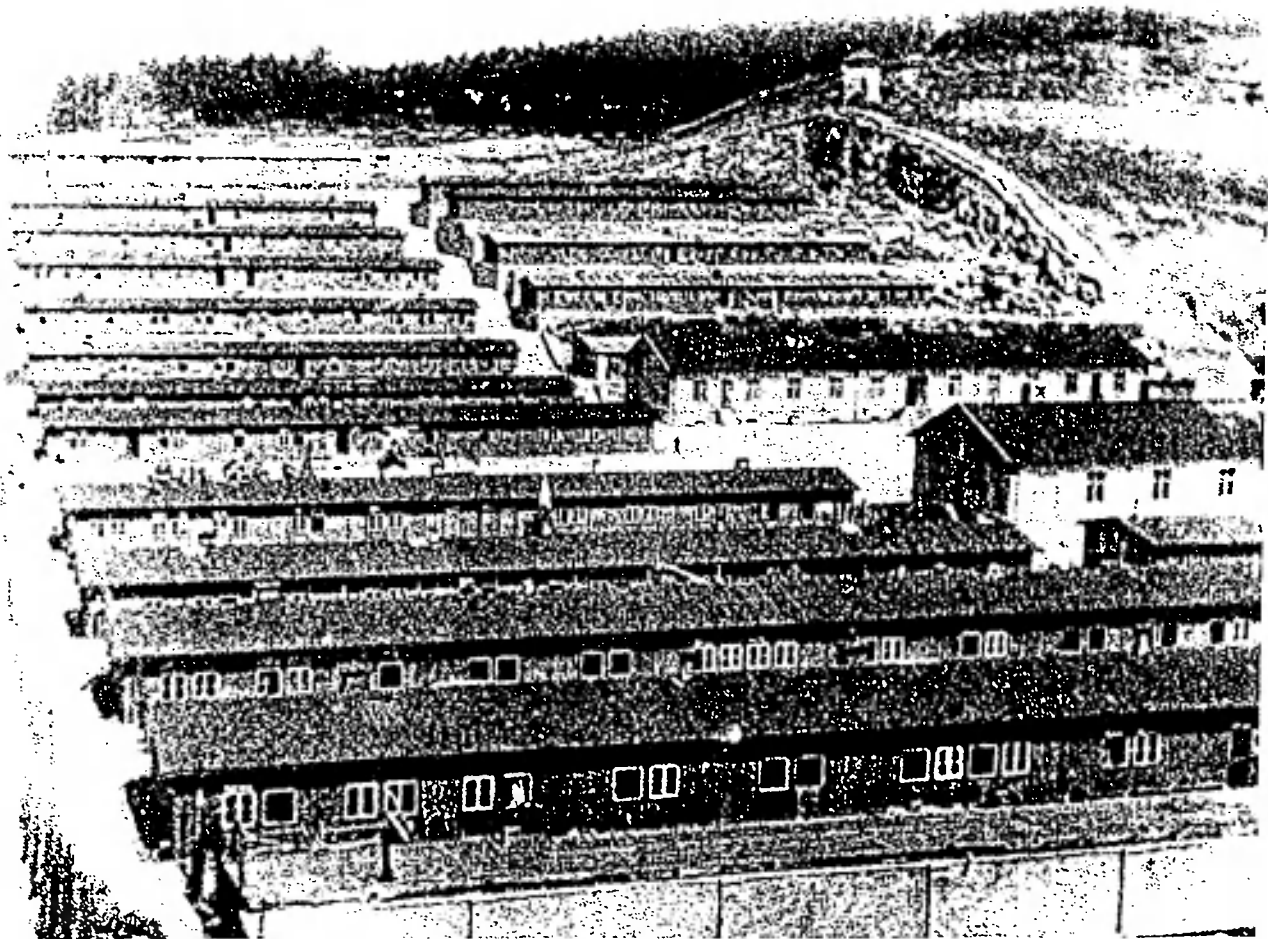
Blocks: numéro : 1 à 11 bis (logement), 12 : lingerie 13: dysentériques et tuberculeux, 14 à 16 : Revier et Schonung, 17, 18 : logement, 19 : enfants.

S) Sonder Kommando.

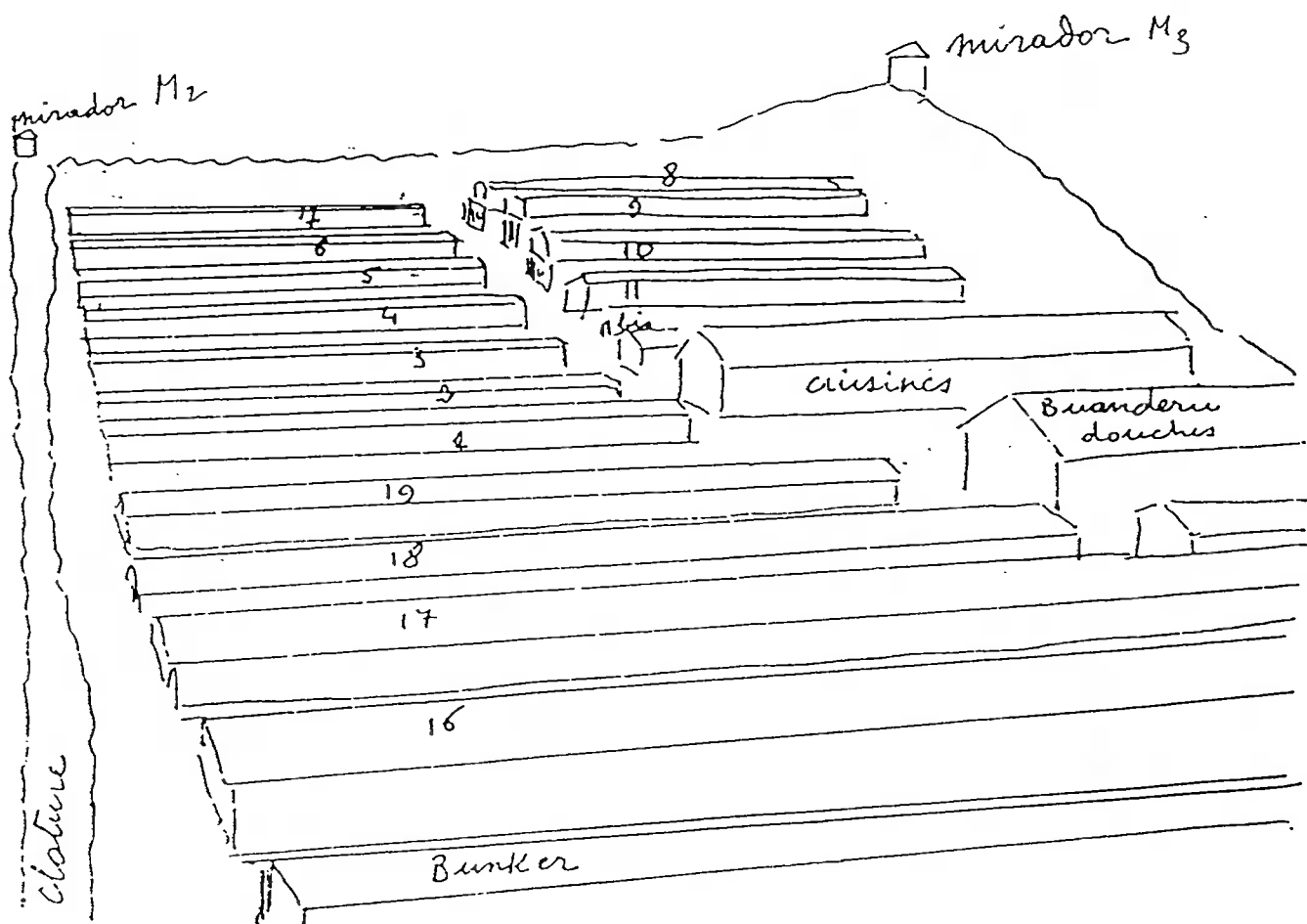
Entre les blocks 1 et 19, le gibet.

Bau-lager : Entrepôt

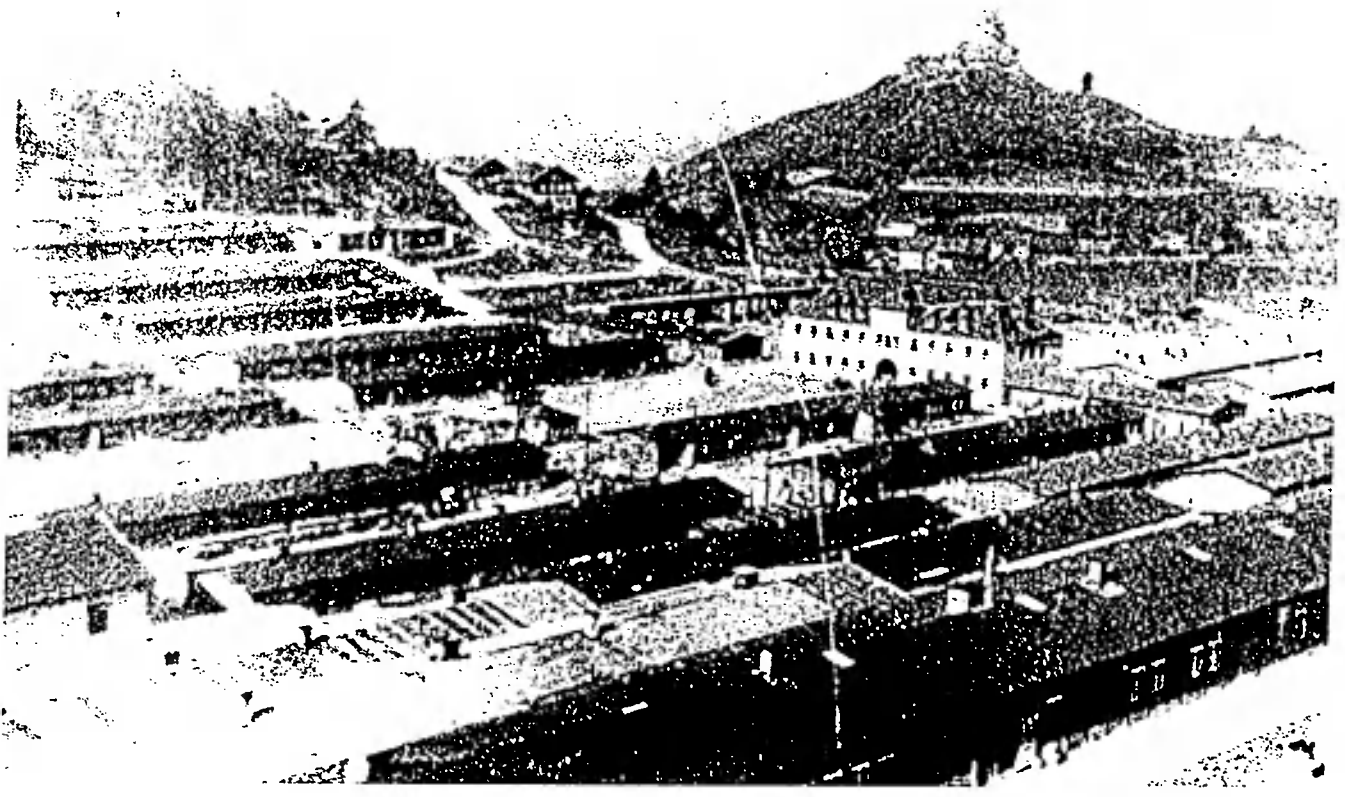




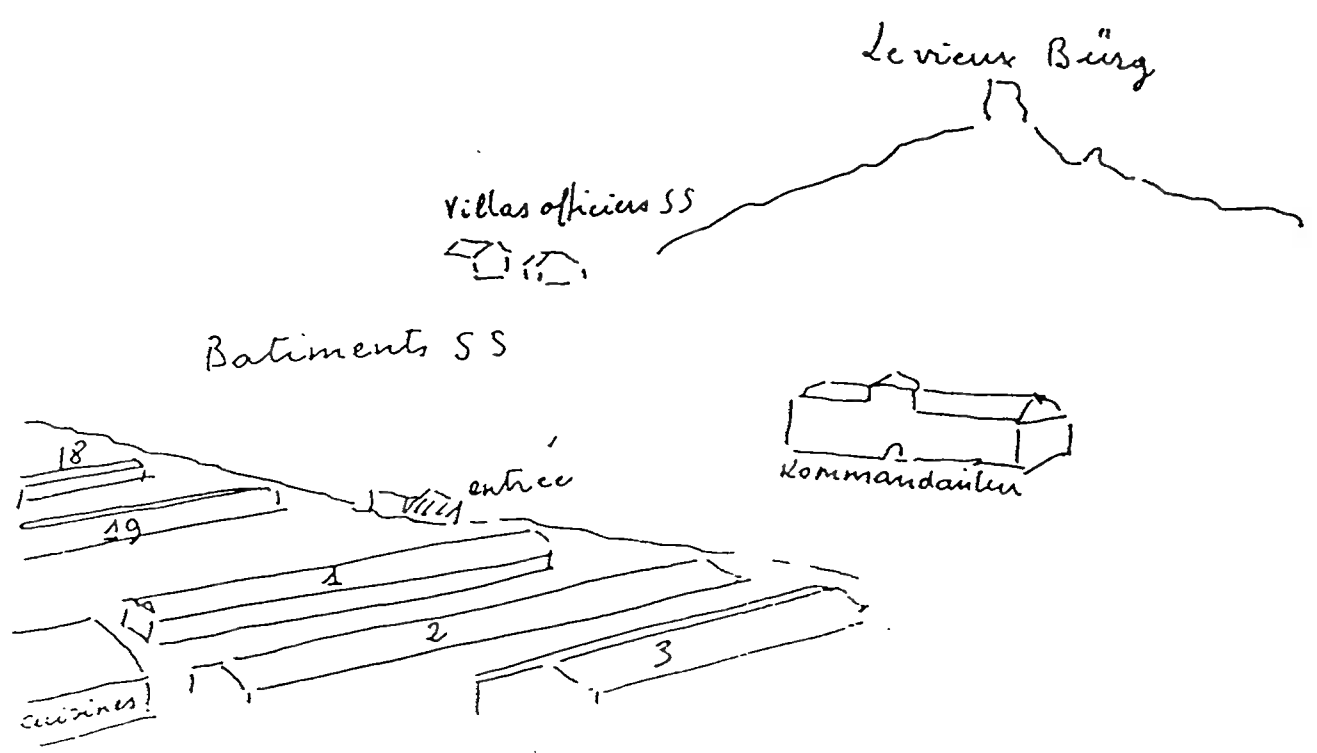
vue prise du mirador sud ouest (M1)

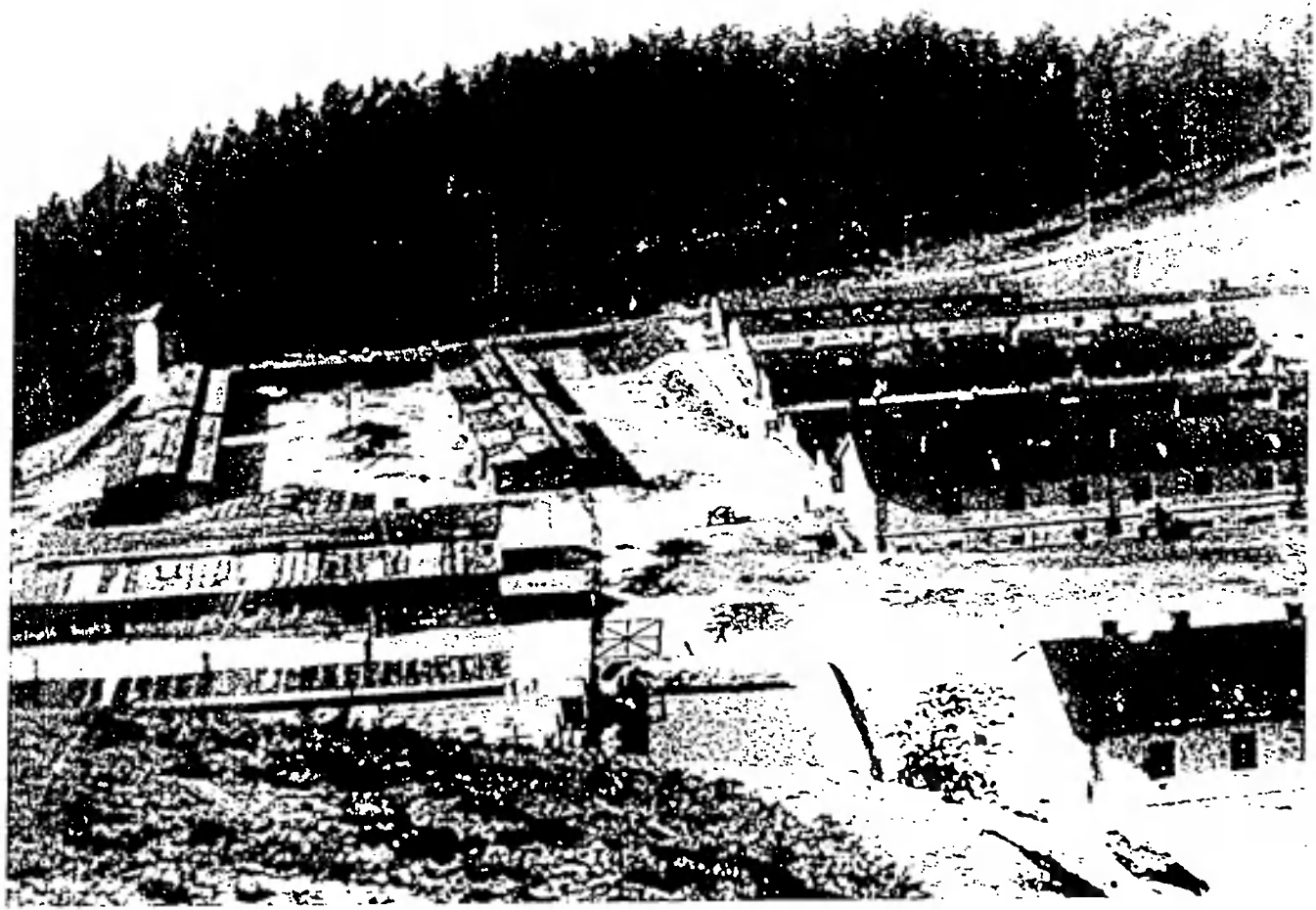


le camp des détenus

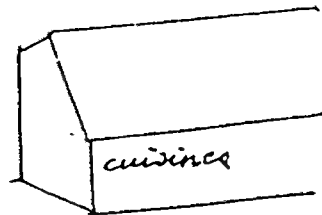
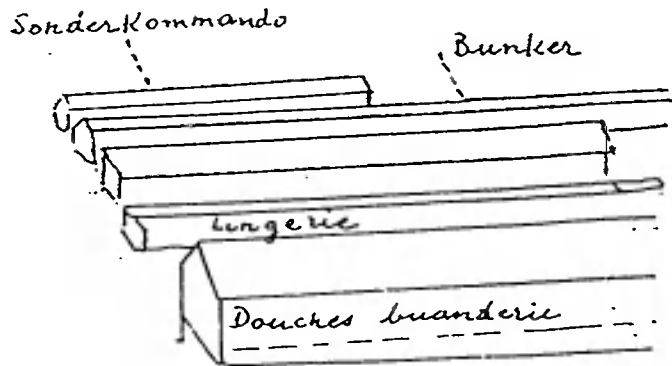
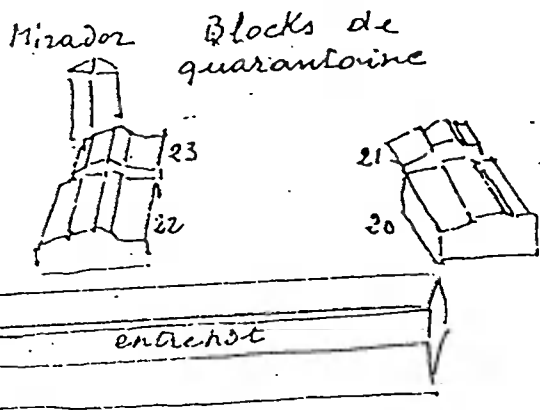


Quelle belle vue nous avions !





vue prise du mirador M4



Le voyage s'effectue dans les mêmes conditions que d'Auschwitz à Buchenwald : une cinquantaine de détenus et deux gardes par wagon. Cette fois, c'est vers le Sud-Ouest que nous nous dirigeons, et dans la journée, nous nous rendons compte que nous roulons dans un pays montagneux. En fin d'après-midi, nous arrivons dans une petite gare : Flossenbürg. C'est là notre point de destination.

Nous descendons dans la cour réservée aux marchandises, où des wagons chargés d'ailes d'avion attendent le départ. Il fait presque nuit.

Une fois mise en rang, notre colonne traverse le village dans toute sa longueur, par une route qui monte. Les habitants nous regardent tout en vaquant à leurs occupations : le spectacle, pour eux doit être familier. Des enfants se moquent de nous. Loin, sur la gauche, on aperçoit, dans le crépuscule, couronnant une colline, les ruines d'un vieux château moyenâgeux.

Le village une fois traversé, après avoir laissé sur notre droite une douzaine de jolies petites villas perchées sur la hauteur, nous arrivons sur une large plate-forme : de nombreuses baraques en bois, d'où émerge un bâtiment en dur de deux étages. Nous pénétrons dans le camp : au-dessus de la grille d'entrée, "Schützhaftlager" et "Arbeit macht frei" (camp de détenus de sécurité et : "le travail, c'est la liberté !").

Après avoir traversé la cour d'appel, baraques sur un coteau sur la gauche, baraques sur le plat à droite, nous accédons à des baraquements en bois (blocks 20 et 21) : ce sont les locaux de quarantaine.

Après une nuit passée sur les habituels châlits, le lendemain matin de très bonne heure, nous sortons dans le petit espace qui borde nos baraques. Par groupe de deux cents environ, un kapo, armé d'un bout de tuyau de caoutchouc d'environ 1,20 mètre, le "gummi", nous dirige vers les douches voisines, en prenant bien soin que chacun d'entre nous, en passant devant lui, reçoive sa ration de coups.

Avant de pénétrer dans le bâtiment des douches, les vêtements une fois mis en tas le long du mur extérieur, nous y accédons par un étroit escalier qui mène au sous-sol. A deux ou trois par pommeau, sous une eau à la température très irrégulière, nous essayons de nous laver, ce qui n'est pas facile sans le moindre brin de savon.

Après la douche, sans serviette, nous nous essuyons comme nous pouvons avec nos seules mains, et c'est la sortie où nous guette le kapo : chacun reçoit au passage quelques coups de gummi et nous passons ensuite à l'Effektenkammer (magasin d'habillement) où on nous remplace nos "pyjamas" contre des vêtements d'origine civile. En plus d'une chemise et d'un caleçon, j'hérite d'un pantalon d'été de flanelle légère et d'une veste qui n'est guère plus chaude. Dans le dos de la veste, deux grandes lettres K et L, séparées par une ligne verticale, sont peintes. Hautes d'environ trente centimètres et de deux bons centimètres de large, ces marques sont moins que discrètes. Sur le pantalon, les mêmes lettres sont disposées sur l'extérieur de la jambe. Nous ne passerons pas inaperçus en cas d'évasion !

Nous rejoignons ensuite nos blocks de quarantaine. On nous distribue nos nouveaux numéros matricules ; comme à Buchenwald, ce sont des bandes d'étoffe avec un triangle rouge frappé d'un F noir ; j'hérite du numéro 9606. A chacun, une gamelle que l'on peut accrocher à la ceinture, et une cuillère.

Nous passerons dix jours en quarantaine : levés le matin de très bonne heure, nous restons dehors toute la journée, et il ne fait pas chaud, fin Mai à Flossenbürg ! Un garçon dont je fais la connaissance, Nunès, pour tenter de nous réchauffer, appelle "à la boule" : nous nous serrons tous les uns contre les autres, cela à l'avantage de nous protéger du vent et de garder le peu de la chaleur humaine qui nous reste. Seuls, ceux qui sont à la périphérie ne profitent qu'à moitié de ce chauffage collectif.

Beaucoup d'entre nous toussent, crachent ou sont enrhumés. Le manque de mouchoirs pose un problème rapidement résolu : c'est ainsi que j'apprends à m'en passer, on bouche une narine et on souffle fort, et puis on passe à l'autre. C'est très efficace mais nous ne nous voyons pas opérer de même quand nous serons rentrés.

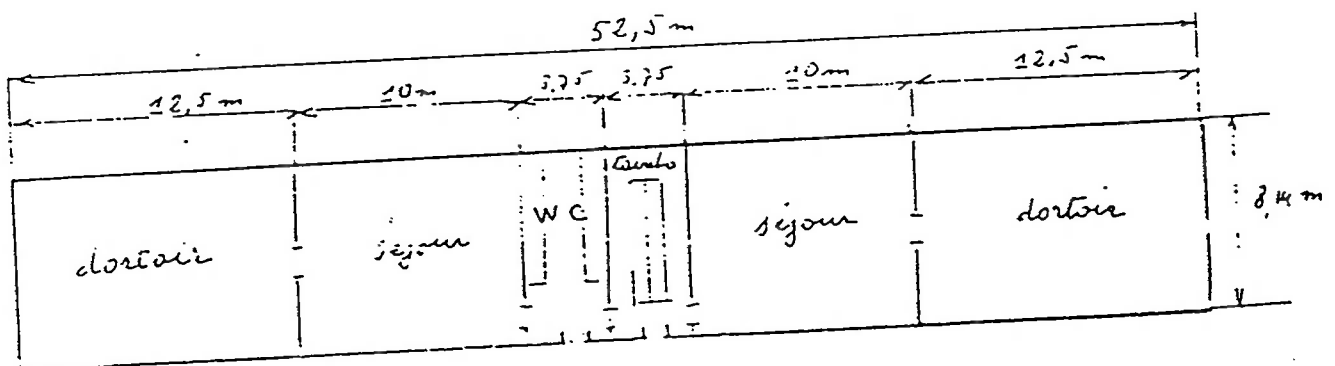
A travers les grillages qui nous séparent du reste du camp, nous pouvons prendre contact avec quelques Français arrivés avant nous. Tous nous recommandent de faire notre possible pour se faire embaucher à l'usine, au besoin en indiquant un métier qui puisse favoriser cette affectation.

Deux ou trois jours après, le recensement des professions est effectué : je n'ai aucune idée des métiers spécialisés que l'on peut exercer dans une usine. Je saurai sans doute me servir d'une perceuse et j'indique : perceur. Celui qui me recense, un Français, me dit : "Ce n'est pas un métier, je porte ajusteur".

Le Dimanche 4 Juin, nous abandonnons le camp de quarantaine, et avec tout un groupe de Français avec qui nous sommes ensemble depuis Compiègne, nous nous retrouvons au block 5.

Ces baraquements font une cinquantaine de mètres de long, une huitaine de large et sont divisés en deux ailes. Chaque aile comprend :

- un dortoir (12,5 x 8) où sont installées 4 rangées de 5 Châlits doubles sur 3 étages,
- une salle de séjour (10 x 8), où sont aménagés de petits locaux pour les autorités du block, également, tables et chaises,
- et dans l'espace restant (3,75 x 8) sont aménagés, dans une aile, des lavabos, constitués de deux demi-cylindres de tôle alimentés par une demi-douzaine de robinets et dans l'autre aile ce sont les W.C. qui occupent l'emplacement similaire.



Plan type d'un block

Les blocks de logement sont installés sur le flanc d'une petite colline, et sont numérotés de 1 à 11 bis. Les blocks 1 et 2 se situent au niveau de la grande plate-forme de la cour d'appel, à côté des cuisines (bâtiment en dur). De l'autre côté de la cour d'appel, sur le plat, le bâtiment "douches et buanderie", en dur également, puis dans des baraques en bois, semblables aux autres blocks, l'"Effecktenkammer" (linge, vêtement), les blocks du Revier (infirmerie) et de ses annexes qui sont plus des "mouroirs" qu'autre chose. Tout au fond, séparé des blocks par un mur, une petite cour longue et étroite bordée sur toute sa longueur d'un bâtiment en dur : le Bunker, une prison dans le camp. Au-dessus du Bunker, un autre bâtiment en dur, de 35 mètres de long environ : le "Sonder Kommando" (Kommando spécial), autrement dit, la maison doublement close.

Le Chef de block est aidé dans ses fonctions par des adjoints et "Stubedienst". Ces derniers, recrutés surtout parmi de jeunes Polonais, sont chargés du service d'entretien du block et aussi de la "distraction" de son état-major.

Dans les camps, l'administration intérieure était confiée aux détenus eux-mêmes : le plus souvent aux détenus allemands qui à Flossenbürg étaient en très grande majorité des détenus de droit commun. En tant que tels, au lieu d'un triangle rouge, ils portaient un triangle vert à gauche de leur numéro matricule.

Les SS. nous ne les voyons en principe que deux fois par jour, pour les appels du matin et du soir.

Tout notre groupe de Français a réussi à se caser dans un angle du block pour y dormir et c'est une bonne chose que de rester ensemble.

Les Polonais sont nombreux, nous traitent avec mépris et jouissent allégrement de leur antériorité dans le camp pour nous brimer. Les Russes ne sont pas, eux, antipathiques : généralement prisonniers de guerre que les Allemands ont mis dans des camps de concentration, car l'U.R.S.S. n'a pas signé la convention internationale sur les prisonniers de guerre. Certains, les plus anciens, ont un numéro à six chiffres, sans autre indication et seraient les survivants des massacres de prisonniers de guerre soviétiques que les Allemands ont perpétrés, notamment fin 1941 jusqu'à ce qu'ils se rendent compte qu'ils pouvaient servir de main d'oeuvre, main d'oeuvre dont ils commençaient à avoir cruellement besoin. Les Tchèques, peu nombreux, vivent entre eux et ne se mêlent pas aux autres. Quelques Belges et peu d'Italiens.

En arrivant au block 5, le Dimanche 4 Juin, je sais que je vais travailler à l'usine. Là où je suis affecté, il y a deux équipes, une de jour, l'autre de nuit. L'une travaille la journée du Lundi au Samedi, l'autre travaille chaque nuit, du Lundi soir au Dimanche matin.

Nous commençons, avec quelques autres Français par le travail de nuit à l'Abteilung 8 (section 8). Le kapo de l'Abteilung 8 est un Colonel russe, de parachutistes, dit-on. Il s'appelle Max von Stein. Sans doute doit-il à une ascendance germanique d'avoir gardé ses magnifiques cheveux d'un noir de jais, ondulés et coiffés en arrière. Vif et sec, de taille moyenne, la quarantaine, Max a des yeux qui vous transpercent. Il fait venir les Français, les uns après les autres dans le petit réduit qu'il occupe au fond de l'atelier. Quand mon tour arrive, par l'intermédiaire d'un interprète polonais, dont le français est très approximatif, Max me pose plusieurs questions sur mon métier, sur les raisons de mon arrestation et sur ma situation militaire. Le fait que je sois officier l'intéresse. Un courant de sympathie semble s'établir entre nous.

On me mène à mon poste de travail : ce dernier est simple. Assis sur un siège de fortune, j'ai un modèle : une plaque d'aluminium de 60 x 80 environ, déjà partiellement usinée avec une demi-douzaine d'alvéoles. Je dois poser cette plaque sur une autre qui n'est pas encore aux dimensions requises, et avec une pointe, je dois tracer sur cette dernière le contour définitif. Cela me paraît être un travail à ma portée et pas fatigant du tout. A ma droite, assis comme moi, un Russe - R sur son triangle rouge - paraît réfléchir profondément. Au bout de quelques instants, il s'adresse à moi et me dit dans un français parfait, quoiqu'un peu hésitant : "Voilà ... ce que fait ... un Général russe".

Au cours de nos longues nuits ou journées passées côte à côte, j'apprendrai beaucoup de choses sur lui : c'est le Général Wisniewsky (orthographe non garantie). Il a été fait prisonnier dans les premiers mois de la guerre germano-soviétique, dans l'encerclement de quelques divisions dépendant du Maréchal Timochenko.

Il habitait à Moscou, place de l'Hôpital, dans un appartement de trois pièces, avec sa femme et sa fille. Il payait un loyer de 25 roubles par mois, tandis qu'un de ses camarades, général comme lui, habitant un appartement identique, en payait 50. Cette différence de prix s'expliquait parce que son camarade n'avait pas les mêmes décorations que lui ...

Un jour, je lui demande, si pour être général dans l'Armée Rouge, il fallait appartenir au parti communiste, il me répondit par la négative : sur ma question visant sa motivation d'être inscrit au parti, il me répondit : "Le devoir, Monsieur".

En effectuant le travail qui m'est demandé, je m'aperçois assez vite que le stock de pièces que je dois traiter, une demi-douzaine, est assez vite épuisé, même en travaillant le moins rapidement possible. Sur les conseils du général qui n'arrête pas de me dire "Langsam" ou "pomalo" (lentement en allemand et en russe), je vais rechercher les pièces déjà faites et j'en retrace une nouvelle fois le contour. L'essentiel est de paraître occupé et c'est de vingt à trente fois par jour que je répète la même opération.

A minuit, pause et distribution du "Frühstück" : deux tartines margarinées qui doivent bien faire de 100 à 120 grammes ... Pendant une heure nous pouvons nous reposer, jusqu'à ce que Max sorte de son local et lance un vigoureux "Kristopaï" qui marque la reprise du travail.

Vers 6 heures, la séance est terminée. Nous rentrons au camp en colonne par 5 : peu avant l'entrée, prise du pas cadencé : "Links, Links, Links" puis "Mützen ab" (découvrez vous) et "Augen links" (l'équivalent de tête gauche) ; nous passons devant le poste d'entrée pendant qu'un SS vérifie que le compte est bon.

Nous sommes peu nombreux dans le block, car les équipes de jour, les plus nombreuses, sont au travail. Une petite soupe légère nous attend à l'arrivée. Vers 7 heures nous regagnons nos paillasses, où nous pouvons, pour la première fois depuis bien longtemps, dormir un seul par lit. Notre période de sommeil est perturbée par de fréquentes nécessités : nous sommes obligés de nous lever 4 ou 5 fois car la petite soupe que nous avons ingurgitée est extrêmement diurétique. Je ne saurai jamais si elle l'est de propos délibéré ou non. Quoiqu'il en soit, nous nous habituerons fort bien à cet inconvénient et notre besoin de sommeil fait que nous nous rendormons, à peine recouchés.

Réveil au début de l'après-midi : le pain et son accompagnement nous sont distribués. C'est le menu classique que nous connaissons depuis que nous sommes entre les mains des Allemands : 300 grammes de pain environ, avec 15 à 20 grammes de margarine, fromage ou corned beef, le litre de soupe et le matin un liquide noir et chaud.

Mais aujourd'hui nous sommes le 6 Juin : des bruits courent que les Alliés auraient débarqué sur la côte française ! Notre joie est immense, mais est-ce bien exact ?

Au block, la discipline est très dure : quelques "droit commun" allemands y font régner une sorte de terreur et les coups de gummi pleuvent sans rime ni raison.

Un spécialiste est un "vert", sourd de surcroît : il me donne l'occasion de justifier l'expression : frapper comme un sourd, son matricule est facile à retenir : 888.

Il s'ensuit que l'atmosphère au block est très différente de celle de l'atelier : on y est toujours sur le qui-vive. Les semaines, une de nuit, une de jour, vont ainsi s'écouler sans grands changements notables.

Quand nous sommes "de jour", la vie au block est plus pénible : vers 4 heures du matin "Aufstehen" et pour nous faire sortir plus vite les coups de gummi pleuvent. Un demi-litre de jus noir et c'est l'appel, moins long généralement que celui du soir et vers 6 heures, c'est le départ pour l'usine. Nous rentrons vers 18 heures 30 : l'appel, de durée variable est quand même moins long qu'à Buchenwald. Distribution du pain (nous avons eu la soupe à l'usine) et vers 21 heures "Einsteigen". C'est l'heure du coucher. Dans notre coin sur les deux châlits côte à côte, il faut se mettre à cinq la plupart du temps, et quand, à partir de l'automne, la population du camp augmentera, ce nombre sera porté à 6 et 7 ! Tête-bêche, nous arrivons quand même à dormir : j'ai pris l'habitude de me coucher en bordure, tourné vers l'extérieur, ce qui m'évite d'avoir les pieds de mon voisin dans la figure.

Le dimanche, jour de repos (ou de demi-repos pour ceux qui ont fait la nuit) est mis à profit pour différentes occupations : rasage de la barbe, tonte des cheveux. Lorsque nous sommes trop nombreux, un seul coup de tondeuse de la nuque vers le front donne à ce qui nous reste de chevelure un aspect inhabituel : c'est ce que nous appelons la Strasse. Deux ou trois semaines après, toute la tête y passe. Certains, Russes notamment, arrivent à se faire raser la tête : ce serait formellement interdit, car, paraît-il, les cheveux rasés repoussent plus vite !

Parfois, le Dimanche après-midi, Max m'envoie chercher. Quelques exemplaires du "Weidener Rundschau", le journal local, pénètrent dans le camp et Max me demande, sur une carte de France que j'ai pu dessiner à peu près convenablement, de lui indiquer où se trouvent les lieux cités dans les communiqués allemands. S'il m'est facile de lui situer Bayeux ou Caen, je dois bien avouer mon ignorance quand il s'agit de Sainte Mère Eglise ou de Caumont !

Le Dimanche 25 Juin, grande nouvelle pour les Français : ils peuvent écrire chez eux. Une petite enveloppe, un petit morceau de papier, un crayon. Les lettres doivent être écrites en allemand, j'arrive à la rédiger ; elle ne peut être que très banale : "Je suis en bonne santé, on peut m'écrire une fois par mois, j'indique le contenu des paquets à envoyer et j'espère que la famille et les amis se portent bien".

Je fais contrôler le brouillon par un Allemand, et, la lettre une fois écrite, je me souviens d'un détail que ma mère m'avait signalé : lorsque mon père était au front, pendant la 1ère Guerre Mondiale, dans ses lettres, censurées, il mettait un point sous certaines lettres dont l'ensemble précisait assez secrètement le lieu où il se trouvait. J'utilisais le procédé et cela donnait : "aspirine, à bientôt". Le timbre était mis par l'administration.

La première lettre arriva le 22 Juillet, jour de la fête de ma mère ! La réponse me parviendra le 6 Août, mais entre temps, le 23 Juillet, nous avons eu l'autorisation d'écrire une deuxième lettre : cette fois, les points sous les lettres formaient les mots "espoir courage" et ma mère les repéra parfaitement. Je recevrai une deuxième lettre vers le milieu d'Août et puis ce sera tout. En Septembre, j'écrirai à des amis en Norvège : ma mère l'avait fait de son côté. La possibilité d'écrire chez nous entraînait l'espérance d'arrivée de colis puisque nos familles savaient enfin où nous joindre.

Depuis Compiègne, j'étais resté assez lié avec René Jolivet, le jeune ouvrier imprimeur avec qui je sympathisais beaucoup, et aussi avec le groupe Bouilloche, d'Argenlieu et quelques autres. L'un de ces derniers me dit un jour : "Lorsque des colis arriveront, nous avons décidé de mettre tout en commun dans le groupe : tu peux en faire partie, mais nous ne pouvons pas accepter René". Il ne m'était pas possible de laisser tomber ce dernier et cela a été le sens de ma réponse.

Début Août, les colis de France commencèrent à arriver et le 6, mon premier colis arriva. Outre la nourriture, ces envois nous apportèrent une monnaie d'échange appréciable avec les cigarettes qu'ils contenaient.

Au premier colis, avec René, nous décidons quand même d'en fumer une : pendant que nous étions en train de la fumer tranquillement, un camarade s'avance et demande "une touche, s'il te plaît". Une touche, c'était lui passer la cigarette pour qu'il en tire une bouffée. Nous lui avons répondu par la négative, en lui indiquant que nous n'avions jamais fait de demande semblable, et que pour une fois que nous fumions, nous désirions fumer seuls. Tout ce que nous pouvions faire pour lui, c'était de lui laisser notre mégot. Il a attendu ...

Certains faisaient n'importe quoi pour se procurer du tabac, ils échangeaient même leurs maigres rations pour le plaisir de fumer : inutile de dire que leurs jours étaient comptés et qu'en peu de temps, ils disparaissaient.

Les colis posaient des problèmes pratiques : comment garder les provisions que nous avions reçues ? Il était hors de question de les entreposer au block pendant que l'on allait au travail, aussi étions nous obligés de les garder avec nous. Mais, paraît-il, avoir des provisions sur soi pouvait être considéré comme une tentative d'évasion !

René et moi avons reçu en tout et pour tout deux colis chacun, car les SS d'abord, les kapos ensuite les détournaient allégrement. Avec cinq cigarettes nous avons pu nous procurer auprès du magasin d'habillement, des vêtements plus propres et plus chauds ; pour ce prix là, j'obtins également un joli couvre-chef, comme en portent les Russes en hiver, ainsi que des chaussures de cuir, ce qui me permit d'abandonner mes semelles de bois recouvertes de toile sur l'avant.

Un soir, alors que nous étions tous dans le dortoir, on nous annonce une visite pour les poux. Des affiches dans le camp montraient un pou en gros plan, avec cette légende : "Ein Laus, dein Tot" (un pou, c'est ta mort).

L'un après l'autre, nous passons devant un Allemand, une des autorités du block, aux allures de proxénète ; il inspecte soigneusement les endroits de prédilection des poux. Je suis bien tranquille, si j'en avais, je m'en serais rendu compte ! C'est mon tour, il faut baisser le pantalon et le caleçon. D'un air très dégoûté et avec une spatule en bois, l'Allemand m'examine. Au bout de quelques secondes, ses investigations se traduisent par un "Laus" qui me fait rejoindre le groupe des pouilleux. Un peu plus tard, nous descendons dans le bâtiment des douches, en passant bien évidemment sous le gummi du forcené.

Il faut faire un paquet de tous ses vêtements pour qu'on les passe à l'étuve, pendant que nous prenons une douche. Mais ce n'est que vers 5 heures du matin que nous pouvons nous rhabiller, avec nos effets encore humides. Nous n'avons pas dormi de la nuit et c'est juste l'heure de retourner au travail. Je me promets bien, une prochaine fois d'esquiver la visite des poux. Effectivement, quelques semaines après, nouvelle séance : je réussis à sortir du block par une fenêtre sans me faire voir et j'échappe ainsi à une nouvelle nuit blanche. Ces séances de douche et d'étuvage de vêtements étaient ridicules, car nous retrouvions paillasses et couvertures qui, elles, n'avaient pas été étuvées. Je vivrai avec mes poux jusqu'à mon retour en France !

Pendant le reste de mon séjour, je retournerai trois ou quatre fois aux douches. Parfois, on nous donne un savon, gros comme ceux que l'on distribue dans les hôtels : cela ressemble à un morceau d'argile, mais se frotter avec donne l'impression que l'on se nettoie.

Les douches ont quand même un attrait : les tatouages dont les Russes, notamment, sont abondamment pourvus : les femmes nues sont nombreuses et quelques unes s'envolent, emportées dans les serres d'un aigle. Mais le plus curieux, pour moi, reste une abeille tatouée sur l'extrémité pénienne d'un jeune russe. Cette découverte me fait frémir ...

Le forcené sévit toujours aux douches : en sortant, une fois que j'avais reçu l'habituel coup de gummi, je lui demande : "Pourquoi nous bats-tu ?" Il reste interloqué pendant quelques secondes ; je les mets à profit pour fuir rapidement, évitant ainsi les nouveaux coups de gummi qu'il s'appêtait à me donner en guise de réponse.

Un Dimanche que Max m'avait demandé de lui commenter les nouvelles du front occidental. changeant de sujet, il me dit : "Mischa (c'est ainsi qu'il m'appelait) pourquoi tu ne vas pas au "pouf" ? Le "pouf" (orthographe phonétique), c'était le "Sonder Kommando" (Kommande spécial), la maison close située à l'intérieur du camp. Il y avait là près d'une vingtaine de pensionnaires, dont 3 ou 4 Françaises et les "privilegiés" s'y rendaient après l'appel du soir, en colonne par cinq. Je lui répons : "Pourquoi pas ? Mais auparavant, pendant 3 ou 4 semaines, il faut que tu m'assures double ration de pain et de soupe". Inutile de dire qu'il n'y eut aucune suite à cette suggestion.

Nous apprenons fin Août la libération de Paris ; nous nous en réjouissons, mais avec un pincement au coeur, car les rares liaisons que nous pouvons avoir avec nos familles sont désormais coupées.

Un soir, c'est le rassemblement général sur la place d'appel, face au poteau qui s'y dresse. Sur ce poteau, deux crochets sont implantés à trois mètres de hauteur environ. Une corde avec un noeud coulant pend au crochet qui nous fait face. "Garde à vous". Un petit groupe s'avance : un détenu, torse nu, se tient au centre, encadré d'autres détenus qui vont être ses bourreaux. Un SS, monté sur une table, énonce les motifs de la condamnation. Allongé sur la table, le condamné reçoit d'abord "fünf und zwanzig" (25 coups), monte sur un tabouret, le noeud coulant lui est passé autour du cou, le tabouret est renversé. Il n'est pas question que nous baissions la tête ...

Trois fois, dans l'été, nous assisterons à un tel spectacle.

Un Dimanche après-midi de Septembre, ce devait être le 17, il fait une très belle et très rare journée de soleil : nous évoquons avec l'habituel groupe de Français, les événements militaires dont nous avons quelques échos. D'Argenlieu, toujours plein d'optimisme et désireux de remonter notre moral, s'il en est besoin, prophétise : "Nous serons chez nous pour Noël !" En aparté, je lui fais quand même part de mon scepticisme ; de plus je pense qu'il ne faut pas donner des espérances, qui, si elles ne se réalisent pas, ne peuvent que saper le moral de nos camarades. On doit, à mon avis, s'en tenir aux faits et aux tendances, mais il faut éviter d'extrapoler et de fixer des échéances.

En fin de mois, nous apprenons l'échec d'Arnheim et le sourire revient chez les détenus allemands.

Après quatre mois passés à Flossenbürg, je crois que je peux m'estimer privilégié : d'abord je travaille à l'usine, et, qui plus est, dans un atelier où Max fait régner une atmosphère plutôt agréable. Certes, parfois, en rentrant au camp, nous passons devant un gros tas de blocs de granit, et chacun doit en descendre un morceau pour le porter plus bas. Et ce n'est pas facile. Le SS est là, qui surveille : si la pierre choisie lui paraît trop légère, ce sont deux ou trois coups de gummi et surtout une bien plus grosse pierre qui sera votre lot. Les pierres "moyennes" ont déjà été prises par ceux qui vous ont précédés : le choix est donc très restreint.

A l'atelier, j'ai eu des contacts intéressants : outre le Général russe, je me lie avec un camarade de Max, Colonel soviétique comme lui : Afanasi Makarenko. Un autre Russe, Dimitri, au visage émacié, bavarde avec moi, pendant la pause lorsque nous sommes "de jour" (quand nous sommes de nuit, nous essayons de dormir quelques dizaines de minutes). Il me laisse entendre qu'il est commissaire politique et qu'en tant que tel, il aurait dû être abattu, mais sa qualité n'a pas été mise à jour.

J'ai aussi des conversations avec un politique allemand, un communiste, avec qui, évidemment nous parlons des opérations militaires.

Dans "l'Abteilung 8", il y a un petit enclos accolé au bâtiment : c'est le Salzbad (bain de sel). Une cuve en ciment, de deux mètres sur trois environ, contient un produit chimique à haute température dans lequel on trempe les pièces d'aluminium que nous usinons. Le responsable du Salzbad, c'est Ludwig. Un bon gros Badois, d'environ trente cinq ans ; il lui manque les deux incisives supérieures, ce qui donne à son sourire une allure assez particulière.

Dans le courant d'Août, à deux ou trois reprises, il me fait cadeau d'un demi-litre de soupe : ça ne se refuse pas. Un jour que j'apportais des pièces à tremper et que j'étais seul avec lui, il me fit des propositions totalement dénuées d'innocence ... Inutile de dire qu'après ma réponse qui ne répondait pas à ses vœux, il cessa de me donner de la soupe ...

Au block 5, dans le coin où nous couchons, et avant que ne retentisse "l'einsteigen" qui nous fait rejoindre nos châlits, je sympathise avec un jeune Russe : Wladimir. Dans un allemand "petit nègre" j'apprends ainsi qu'il est de Leningrad où il est conducteur de tramway.

Avec les Polonais : rien. Très orgueilleux et nous traitant avec mépris, nous ne sommes pour eux que des "lizopizdu". "Français, minette, minette" comme si cette pratique était une spécialité française. Ils nous prennent aussi pour des voleurs, et, curieusement, ils l'expriment par ces mots : "Comme-ci, comme-ça", appuyé d'un geste de la main caractéristique.

Pour voler, ce sont quand même les Russes qui sont les rois ! Un jour qu'une charrette, entre les blocks 1 et 2, se vidait de son chargement de boules de pain et que les préposés à la cuisine se les lançaient pour les rentrer dans le bâtiment tout proche, j'ai vu un jeune Russe surgir, et, comme on intercepte une passe de rugby, s'enfuir à toutes jambes avec une boule de pain et se fondre dans la foule qui regardait le spectacle du déchargement avec des yeux avides.

Il faut dire aussi quelques mots sur les Français : dans l'ensemble, ils ont été mieux que convenables. J'ai souvent bavardé avec trois communistes, dont l'un, Béchard, était secrétaire général de l'Union des Femmes Françaises. Ils avaient été arrêtés en Octobre 39, pour menées antinationales, et ensuite, ce qui n'était pas très joli, livrés aux Allemands en 42-43. Ils se promettaient tous les trois, dans le train du retour, de faire mon éducation politique.

Les Français formaient de petits groupes et certains passaient beaucoup de temps à élaborer des menus plus somptueux les uns que les autres : ces échanges se terminaient généralement par la supériorité du bifteck - pommes frites et canembert. J'évitais de participer à ces colloques, car j'avais la chance invraisemblable de ne pas trop souffrir de la faim et je ne désirais pas la provoquer.

Un Dimanche après-midi, je rencontre Nunès que je n'avais pas vu depuis notre période de quarantaine. De son métier, il était technicien de cinéma, et, en tant que tel, avait été embauché chez les SS. Il passait toute la journée dans leurs locaux et s'occupait de l'entretien de leur matériel et de la projection des films.

C'était un détenu privilégié qui logeait au block 1, où se trouvait le gratin du camp. Il me propose un litre de soupe, en m'indiquant que, chez les SS, il est bien nourri et que je ne dois pas avoir de scrupules en l'acceptant. Ce sont des propositions qui ne se refusent pas et, estimant que je suis correctement habillé, il m'emmène au block 1. On se retrouve là entre gens du monde ! Je reconnais un jeune de notre convoi, Nunès me dit qu'il est le petit ami du chef de block. Après tout, s'il veut survivre, pourquoi pas, si ce comportement ne le dérange pas.

A l'atelier, au mois d'Août, j'ai touché 2 marks (des marks de camp). Avec René, nous faisons un tour de la cantine, car il y a une cantine. Pleins d'espoir, nous nous y rendons : mais rien qui puisse améliorer l'ordinaire ! Finalement, notre choix se porte sur deux petits sachets de cummin, ce qui donnera un peu de goût à notre fade margarine, quand on nous en fournit un petit morceau avec le pain.

Un soir que notre groupe de Français se trouvait dans son coin habituel, au block 5, le chef de block, furieux, vient nous trouver : quelqu'un a uriné, à l'extérieur, contre l'angle du bâtiment : il a décidé que ce ne pouvait être qu'un Français ! Le tarif sera de "fünf und zwanzig" ... à se partager heureusement à cinq : cela fera cinq coups chacun. Je suis dans le lot et je me dis que plus vite ce sera fini, mieux ce sera. Je passe donc le premier.

Ce n'est pas l'habituel gummi qui va servir, mais un câble électrique torsadé. La seule chose qui me préoccupe, c'est de ne pas crier ; aucun des Français n'émettra la moindre plainte.

Parfois en rentrant de l'usine, nous sommes arrêtés à la grille du camp, et les SS nous passent à la fouille ; à chaque fois, je crains pour ma petite chevalière et il me vient une idée : je demande à un camarade français, travaillant à l'usine de m'ajuster une petite plaque d'aluminium s'encastant dans la bague et percée de quatre trous ; en recouvrant l'ensemble d'étoffe, elle pourra passer pour un bouton. Ce projet n'eut pas de suite, car un jour de Novembre, je ne l'ai plus retrouvée dans la poche de mon pantalon et j'ai pensé qu'elle était tombée en pliant mes vêtements avant de me coucher. Dommage, car je comptais bien la rapporter en France ...

Un jour que l'on nous avait fait nous arrêter avant de rentrer dans le camp, les SS font faire un appel de l'Abteilung 8. La colonne par cinq fait un "à gauche" et je me retrouve sur la première rangée, presque en face de Max qui commence à nous appeler par numéro. Les Français, en général, avaient cette particularité d'être rebelles à la compréhension de leur matricule prononcé en allemand. Si, au block, un interprète traduisait rapidement, à l'atelier, Max m'avait attribué cette fonction.

A chacun des Français de l'atelier, j'avais essayé de leur apprendre phonétiquement l'énoncé en allemand de leur numéro, mais peine perdue, cela ne donnait rien. L'allemand, j'en avais appris des rudiments lorsque j'étais en seconde et que j'allais au cours du Dimanche matin à Boulogne ; je l'avais perfectionné à Fresnes avec la méthode Assimil, mais cela ne me permettait pas de traduire instantanément le numéro appelé. Il me fallait le répéter en moi-même, me le traduire avant de pouvoir l'exprimer à haute voix. Cela me prenait quelques secondes, mais bien trop longues pour un Max particulièrement impatient. Excédé par ma lenteur, Max vint vers moi et me décocha un violent coup de pied dans le bas ventre ... Heureusement, ma gamelle que je portais sur le devant amortit complètement le coup. Inutile de dire, qu'une fois rentré au block, je passais un vigoureux savon à mes camarades en les priant instamment de faire l'effort d'apprendre l'énoncé de leur matricule en allemand.

Un jour d'Octobre, rentré au block 5, nous subissons, comme tous les jours, l'appel. Le compte ne semble pas y être. Nous sommes comptés et recomptés. Puis c'est l'appel par numéro (mais cette fois, je ne suis pas impliqué). Il semble bien qu'il en manque un. Enfin, après deux bonnes heures, c'est le retour à la normale, et nous allons nous coucher. Le lendemain matin, en pénétrant dans la salle d'eau, nous apercevons un garçon, nu, sur le dos, un des pieds attaché à un des pieds du lavabo, et une main attachée à l'autre extrémité. Son visage est tuméfié, de temps en temps, un kapo lui jette un seau d'eau sur le corps, il n'a pas de réaction. Il est hors de question que l'on puisse lui venir en aide de quelque manière que ce soit. Le soir, en rentrant du travail, j'apprendrai qu'il est mort et que c'était le jeune conducteur de tramway de Leningrad, que je n'avais pas reconnu. La veille, à l'usine, il s'était endormi dans une carlingue de Messerschmidt 109, et de ce fait n'avait pas pu répondre à l'appel. Les responsables du block n'avaient rien trouvé de mieux, après l'avoir sérieusement tabassé, que de lui infliger un dernier supplice.

Le Lundi 2 Octobre, nous étions "de jour" à l'Abteilung 8, et pour la énième fois, je passais ma pointe sur la tôle d'aluminium, lorsqu'un détenu vint s'asseoir à ma gauche. Une quarantaine d'années, une allure robuste et puissante, il portait un S sur son triangle rouge. Son matricule, 17385 indiquait une arrivée relativement récente dans le camp. Max lui fit donner un travail à peu près semblable au mien. Je me demandais de quelle nationalité il pouvait bien être, lorsqu'il se tourna vers moi et me dit en excellent français : "Bonjour, Monsieur, je suis Serbe, mon nom est Janjic, mais tout le monde m'appelle Bonnie". Les présentations se font par petits morceaux, fréquemment interrompues par les allées et venues du contremaître civil, le Meister. Enfin la sirène de midi annonce la pause et la soupe. Cette dernière une fois avalée, Bonnie commença à me raconter son histoire : celle-ci se continua au fil des jours et des nuits.

Colonel dans l'armée serbe, il était chef d'un groupe de maquisards, moins en nombre que les maquis de Tito ou de Mikhailovic, dont il se sentait plus proche. Capturé par les Allemands en 1943, il avait été amené à Flossenbürg quelques semaines auparavant, avec deux autres Serbes, et à eux trois, ils y étaient les seuls représentants de leur pays.

A son arrivée au camp, il s'était battu avec les SS : il avait reçu une volée de coups de bâton dont il portait encore les traces. Son français était extrêmement correct et fluide, et, devant mes questions, il m'indiqua, qu'avant la guerre, il avait vécu à Saint-Cyr pour poursuivre sa formation d'officier.

Un jour, il me raconta l'histoire suivante :

"Un soir que je me promenais le long des grilles du jardin de Luxembourg, je fus témoin d'une agression commise par deux individus : je me précipitai, et je n'eus pas de peine à les mettre en fuite. Je relevai la victime : c'était l'Ambassadeur, en France, de la République d'Equateur. Il me remercia vivement, prit mon nom et mon adresse et s'éloigna. Quelques temps après, je reçus un carton m'invitant à une réception à l'Ambassade. Je m'y suis rendu et l'Ambassadeur, au cours de la soirée, me renouvela publiquement ses remerciements et me passa autour du cou une sorte de grosse gamelle attachée à un ruban : c'était le Grand Soleil d'Or de l'Equateur dont il venait de me décorer ! De plus, il me remit une lettre me faisant propriétaire d'un grand nombre d'hectares dans son pays. J'envisageai de m'y rendre, quand la guerre éclata".

Il avait quitté, lors de l'invasion allemande la petite ville dont il était le Maire.

Curieusement le Général russe à ma droite et le Colonel serbe à ma gauche furent les seuls pendant ma détention avec lesquels nous nous soyons vouvoyés.

Un jour que, fin Octobre, j'allais déposer une pièce au fond de l'atelier, le rassemblement pour le "Frühstück" s'annonce : on se mettait alors en colonne par cinq dans l'allée centrale. Il se trouve que je suis au premier rang, sur la droite. Devant moi, le préposé à la distribution : il s'appelait Aloïs. C'était un "droit commun" allemand, la trentaine, avec un nez très proéminent qui lui avait valu, entre nous, l'appellation de "quart de Brie". C'était un violent, et une quinzaine de jours auparavant, il avait à moitié assommé un Russe qu'il prit ensuite plaisir à piétiner.

"Zurück" (en arrière). Je fais un pas pour reculer, mais la colonne qui s'est déjà formée derrière moi m'en empêche.

"Zurück", répète alors Aloïs en appuyant cet ordre d'un violent crochet du droit, puis du gauche. Là, je peux reculer d'un pas, car la file derrière moi a pris le large. Je pense que c'est terminé, mais Aloïs ne cesse de redire "Zurück" qu'il ponctue à chaque fois des deux mêmes crochets. Je le regarde bien en face, reculant d'un pas à chaque fois. Si je m'enfuis, il me rattrapera, me tabassera et finira par me piétiner. Six fois, j'ai reculé d'un pas et à chaque fois, j'ai pris ses deux redoutables coups de poing dans la figure. Enfin, il s'arrête, et je peux aller chercher le morceau de pain qui reste, car la distribution s'est achevée pendant cet incident.

Max avait suivi la scène sans pouvoir, bien sûr, intervenir, mais le surlendemain, à la distribution de la soupe, alors que j'achevais la mienne, à ma place de travail et que quelques détenus attendaient un problème "Zuschlag" (supplément), j'entendis Max appeler "Mischa" : c'est ainsi que pour la première fois, (et la dernière), j'eus droit à un peu de soupe supplémentaire. J'avais été bien sonné et pendant une dizaine de jours, j'eus l'impression que tous les os de mon crâne étaient disloqués.

En Novembre, pendant que nous étions de nuit, et que par conséquent, nous dormions le matin, la petite soupe diurétique faisant son effet, je m'absentai quelques instants du dortoir. A mon retour je ne pus que constater la disparition de mon joli bonnet de fourrure, que j'avais plié dans mes vêtements. Je le retrouvai quelques jours après sur la tête d'un Russe, grand et fort, qui me dissuada bien vite d'une tentative de récupération. Le magasin put me fournir une autre coiffe, mais sans les qualités de la précédente.

Il y avait maintenant un gros poêle dans l'atelier, et à la pause certains faisaient griller leur pain : il paraît que c'était bon pour les dysentériques. Je n'ai pas eu l'occasion de le vérifier.

Dans le courant de Novembre, Janjic me tint les propos suivants : "Max et Makarenko ont réussi à entrer en contact avec un Waffen SS ukrainien, qui, la nuit, est posté en sentinelle à la clôture de l'usine. Avec son aide, ils préparent une évasion et je les accompagnerai". Je lui demande si je pourrais m'associer à ce projet. Il me répond par l'affirmative.

Un jour que je bavardais, bien imprudemment, avec mon Général de voisin, et que j'avais, pour quelques instants, suspendu ma pseudo-activité, j'eus l'impression d'être observé : levant la tête, je me rendis compte qu'effectivement le "Meister" avait les yeux fixés sur moi : visage rose et un peu poupin, les cheveux blonds, plaqués en arrière, il ne se manifestait pas souvent, mais, là, son attitude ne me parût pas de bon augure. En effet, un grand moment après, on me change de travail.

Sur un modèle en bois, il s'agit, avec un maillet d'en faire épouser la forme à une pièce d'aluminium déjà partiellement usinée. Ce n'est pas bien fatigant, mais mes possibilités de conversation avec Janjic ou le Général sont désormais plus rares.

Fin Novembre, je commence à avoir des ennuis physiques : mes jambes sont très gonflées, la peau me tire de la cheville jusqu'aux cuisses et, en plus, trois pustules apparaissent. Je ne puis rester ainsi et le soir, je vais au Revier (infirmerie). J'y vois le Docteur Michelin, de la famille bien connue, il me dit : "C'est un oedème de carence, je n'ai aucun médicament pour soigner ça, mais je peux essayer l'auto-hémo. Je vais faire une prise de sang et je vais le réinjecter aussitôt en intramusculaire". Effectivement, après quelques jours, mes jambes se sont dégonflées et les trois pustules - dont j'ai toujours la marque - finissent par sécher.

Avec Makarenko, mes relations étaient jusqu'à présent cordiales, mais je constate un changement d'attitude très net à mon égard. Je me demande si ce n'est pas le projet d'évasion qui a modifié son comportement. Makarenko a beaucoup de dignité : un jour que nous rentrons de l'usine au camp, un SS l'avait frappé. Aussitôt, il se planta devant lui et lui dit, en le regardant bien en face : "Je suis un Colonel russe". L'autre n'insista pas.

La neige est tombée maintenant : elle restera jusqu'au printemps.

Janjic m'apprend que Max fait des provisions en vue de l'évasion : chaque jour, Makarenko et lui mettent de côté leur Frühstück, et le lendemain, à la nouvelle distribution, le remplacent par des morceaux plus frais. Ils accumulent ainsi une petite réserve de nourriture, qu'ils dissimulent au fond de l'atelier, dans le local réservé au kapo.

Nous apprenons l'offensive allemande dans les Ardennes et je ne comprends vraiment pas pourquoi les "droit commun" allemands s'en réjouissent, car autant que nous, ils ont intérêt à une victoire alliée.

Le 19 Décembre - c'est notre semaine de nuit - au rassemblement du soir pour aller à l'usine, Max n'est pas là : c'est un Allemand, un "droit commun" qui l'a remplacé. Arrivé à l'atelier, je me rends compte également que Makarenko non plus n'est pas parmi nous. En même temps que nous, sont entrés deux SS : ils se dirigent aussitôt dans le local du kapo et en ressortent, un moment après avec un sac. Ils ont perquisitionné et repartent avec leurs trouvailles. Je fais, bien sûr, un rapprochement entre l'absence de Max et de Makarenko, la visite des SS et le projet d'évasion.

.../...

Tous nous sommes surpris, et à la pause, je demande à Janjic ce qui a pu se passer. Réponse assez évasive.

Dans les jours suivants, j'apprends que les deux Colonels ont été arrêtés et qu'ils ont été conduits au Bunker. Et puis des bruits courent que Janjic ne serait pas étranger à leur arrestation !

Mais, c'est bientôt Noël. Depuis quelques jours un immense sapin, illuminé se dresse près de l'entrée du camp. Matin et soir, quand nous passons à côté, nous sommes tous un peu émus, devant ce symbole de la fête familiale.

Le 22 Décembre, en rentrant de l'usine le matin, nous avons la stupéfaction de découvrir, juste à côté de l'arbre de Noël, une potence, dressée comme un but de football, et sur la barre transversale : six pendus. Ils ont été exécutés hier soir, après notre départ pour l'usine. Sinistre ...

Le 23, au soir, c'est un Samedi, pendant la pause à minuit, les Polonais entonnent de magnifiques chants de Noël qui nous emplissent le coeur d'une profonde nostalgie.

Depuis que Max a disparu, ma situation à l'atelier s'est bien dégradée et je me rends compte maintenant combien ma position relativement privilégiée a pu susciter de jalousies, pourtant aucun poste de travail dans l'atelier ne peut être considéré comme pénible.

Pendant notre semaine de jour, entre Noël et le jour de l'An, je n'échappe à aucune corvée : la plus dure est certainement la corvée de coke, ce coke qui alimente le poêle. Pour aller le chercher, nous disposons d'une caisse en planches, d'environ 2 mètres de long, 1,2 mètre de large et 1 mètre de hauteur : à chaque extrémité, des brancards permettent de la porter sur l'épaule. Vide, elle est déjà très lourde, et pour comble de malchance, les trois autres porteurs sont beaucoup plus petits que moi : j'ai l'impression d'en porter le poids presque totalement. Au retour, je manque à plusieurs reprises de m'écrouler, je tiens quand même, mais c'est épuisé, et l'épaule meurtrie que je termine cette corvée. J'y échapperai ensuite en essayant d'en déceler les préparatifs, et en me précipitant au local que je ne peux quand même pas appeler toilettes.

Autre corvée pénible : les bouteilles d'oxygène en acier : j'ai beau mettre ma coiffure sur l'épaule, l'épaule, toujours elle, s'en tire très mal, et pendant plusieurs jours, je m'en ressens. Cette dernière semaine de l'année, je travaille avec un Russe qui vomit littéralement le sang : il sait que c'est la fin et l'accepte avec résignation. Il disparaîtra avant le 31 Décembre. Enfin, la semaine de nuit arrive avec la nouvelle année. Je dis "enfin", car la nuit, il n'y a pas de corvée.

Le bruit court que des détenus pourraient s'engager dans les Waffen SS. En même temps, les soupçons se précisent sur le rôle de Janjic dans l'arrestation de Max et de Makarenko. Depuis mes premiers doutes, j'avais pris mes distances avec lui. Je me décide quand même à lui en parler, et les seules paroles qu'il m'a dites à ce sujet sont : "Ne me jugez pas, plus tard, vous comprendrez pourquoi j'ai agi ainsi".

Cette deuxième semaine de Janvier, nous sommes "de jour". Un soir en rentrant au camp, je me sens très fiévreux. Je vais au Revier et prends place dans la file qui se forme avant de passer devant le médecin SS. Un médecin français me demande ce que j'ai : "Fièvre". Il me donne comme aux autres un thermomètre. La température se prend sous le bras : 39°2. Mon tour arrive, le SS regarde la température et avec un pinceau trempé dans un liquide coloré me trace, sur le front, un A, A comme Arbeit. Heureusement et comme par miracle, le lendemain, la fièvre est tombée.

En fin de semaine, on m'avise que je ne retournerai pas à l'atelier, et que dès Lundi, j'irai à la carrière. René, en apprenant cela, me propose son alliance en or, qu'il a pu, jusqu'ici dissimuler dans la boucle de sa ceinture : "Avec ça, le kapo te reprendra peut être". Il n'est bien sûr pas question que j'accepte un pareil sacrifice, et c'est très ému que je le remercie de sa gentillesse.

Lundi 15 Janvier : départ pour la carrière vers 6 heures. Il fait nuit et après un quart d'heure de marche, nous arrivons sur le lieu de travail : il s'agit de remplir des wagonnets avec des morceaux de granit et d'aller les verser à une décharge. Comme le sol est loin d'être plat, il faut tantôt les pousser, tantôt les retenir. Le chantier est recouvert de neige : mes chaussures de cuir sont vite trempées. La nourriture est distribuée en plein air : la plupart du temps, la soupe est tiède, sinon froide et nous ne pouvons même pas nous assoir (où d'ailleurs ?) pour l'avalier.

Ce sont principalement des SS qui nous gardent et les coups pleuvent souvent, pour leur plaisir, semble-t-il. Un jour que je portais un morceau de granit, un SS me donna un sévère coup de pied bien placé, en même temps qu'il me lançait un violent coup de poing dans la figure, et cela, pour une raison qui m'est demeurée inconnue. La pierre m'échappe des mains, me tombe sur le pied, plus précisément sur le gros orteil gauche. Le soir, en rentrant au block, je m'aperçois non seulement qu'il a éclaté, mais aussi qu'il a gelé. L'ongle tombe quelques jours après et je me rends compte combien un orteil peut être sensible lorsqu'il n'est plus protégé par un ongle ...

Cet hiver 44 - 45 a été très enneigé et très froid : la température extérieure doit avoisiner - 10° à - 15° (nous sommes à près de 1000 mètres d'altitude) : à chaque chute de neige, il nous faut dégager le terrain à coups de pelle et il faut faire vite, car le SS qui surveille a le gummi facile.

.../...

Dans ce mois éprouvant, un réconfort : une nuit, le bourdonnement des avions, alliés. nous n'en doutons pas, n'a pas cessé. Pendant des heures et des heures, ils n'ont pas arrêté de nous survoler. Nous apprendrons, quelques jours après que c'est Dresde qui était leur objectif. Si cela nous réchauffe le coeur, de 5 heures du matin à 8 heures du soir, nous trouvons que rester dehors avec ces températures négatives, c'est bien éprouvant.

Un jour, en pelletant la neige, je ressens une petite gêne dans la gorge : je tousse, je crache : une tache rouge s'enfonce dans la blancheur de la neige. Je ne connaissais pas grand chose de la tuberculose, mais j'imagine, à ce moment, qu'il y a un lien étroit entre cette manifestation et la maladie. Le soir, je vais au Revier : Michelin me raconte que je dois avoir une égratignure dans la gorge. Je n'en crois pas un mot, et je pense que je suis encore bien loin de l'état de mon camarade russe de l'atelier qui vomissait le sang.

Le Samedi 12 Mars, j'apprends que je dois partir "en transport" : je quitte le block 5 et je rejoins un block de quarantaine, le block 22. Une clôture en grillage nous sépare du reste du camp : je vois passer d'Argenlieu, il m'aperçoit, vient vers moi. Je l'informe d'un prochain départ. Il me demande : "Veux-tu un morceau de pain ? J'arrive à en avoir un peu". Très touché par cette proposition, je ne puis qu'accepter.

Le soir, il faut laisser toutes nos affaires dans le block et c'est dans le plus simple appareil que nous nous dirigeons vers les douches : nous attendons un bon moment devant l'entrée et dans cette tenue, nous n'avons pas bien chaud, car il gèle toujours. Enfin, la porte s'ouvre, la douche nous réchauffe un peu, et nous passons au magasin d'habillement, où nous touchons des tenues rayées. Retour au block 22 où j'espérais retrouver mes chaussures mais tout a disparu.

C'est à cette dernière séance de douches, qu'un de mes voisins me dit : "S'il y a une sélection, ne te mets pas de dos", "Ah ! pourquoi ?", "Parce que tu as l'anus (ce n'est pas le terme qu'il a employé) qui ressort, et c'est un critère d'élimination pour les SS ..."

Le lendemain, à l'aube, nous quittons le camp et je ne peux m'empêcher de dire à mon voisin, avant d'en franchir la porte : "Ce qui est agréable, dans ces voyages organisés, c'est que nous ne sommes pas encombrés par les bagages".

Pour la dernière fois, nous passons la porte du camp et nous traversons le village qui commence à s'éveiller. Nous arrivons dans la cour de la gare où stationnent les wagons à bestiaux qui nous sont réservés. Sur la même voie, sur la gauche, séparés par quelques mètres de notre rame, deux autres wagons semblables stationnent : les portes en sont ouvertes, des bras et des jambes pendent à l'extérieur. A l'intérieur nous apercevons, sur trois ou quatre épaisseurs, des cadavres décharnés, sans doute destinés au crématoire du camp. Nous pensons que ce macabre chargement provient d'Hersbrück, kommando très redouté, où l'espérance de vie ne dépassait pas trois à quatre semaines. Nous souhaitons que ce ne soit pas là notre destination.

Voyage sans histoire, et le lendemain matin, nous débarquons dans une petite gare. En colonne par cinq, encadrés par les SS, nous atteignons bientôt une grande ville, ou plutôt ce qu'il en reste : il n'y a plus que des pans de mur, plus ou moins déchiquetés. C'est Dresde dont nous avons entendu, un mois plus tôt, le sourd ronronnement des avions qui l'avaient bombardée. Nous traversons toute l'agglomération où nous n'avons pas vu une seule maison avec un toit : la ville est quasiment déserte. Nous atteignons la périphérie où apparaissent, par ci, par là, quelques constructions indemnes. Enfin, après un bien long parcours, on nous fait pénétrer dans un grand hall, d'une dizaine de mètres de hauteur et qui n'a pas subi les effets du bombardement.

Dans un angle, des châlits, où l'on nous dirige. Quel travail va-t-on nous faire effectuer ?

Cette première journée, en dehors des distributions de pain et de soupe, nous la passons allongés sur nos paillasses. Je fais connaissance avec un médecin français et aussi avec un garçon à peu près de mon âge : Saint-Marc s'appelle-t-il.

Le lendemain, même inoccupation. Nous pensons que le travail pour lequel nous avons été envoyés ici a été perturbé par les bombardements que la région a subis, ou bien que les approvisionnements pour ce travail ne peuvent plus parvenir, pour les mêmes raisons. Nous ne nous en plaignons pas !

Cependant, les SS organisent quelques corvées, auxquelles j'ai la chance de ne pas participer. Nous saurons que c'est pour aider au déblaiement des ruines de Dresde. Un soir, nous apprenons qu'un Russe a été abattu pour avoir trouvé et conservé un pot de confiture dans les décombres.

Après quelques jours de ce bienfaisant repos, avec une trentaine d'autres, me voilà désigné pour une corvée. Un autocar, mais oui, nous attend. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes assis dans des sièges aussi confortables et nous ne nous souvenions plus que c'était aussi agréable !

Près d'une heure après, nous arrivons dans la cour de la gare marchandises d'une ville qui s'appelle Freiberg, à une trentaine de kilomètres à l'Ouest de Dresde. Au fond de cette cour, bordée d'un talus, de vieux wagons stationnent.

Notre travail consiste à les démolir, et à en récupérer la ferraille. Munis d'un ciseau et d'un marteau, nous attaquons tout ce qui peut être métallique, mais l'essentiel est de paraître occupé. La demi-douzaine de SS qui nous surveille ne supporte pas l'inactivité : un Russe l'apprend à ses dépens et reçoit une violente correction. A ce moment, à une vingtaine de mètres de nous, se présente un civil. Bien habillé, la cinquantaine, il fait certainement partie de la bourgeoisie du pays. Toujours est-il qu'il s'approche des SS, et leur parle assez vivement. Nous pensons qu'il intervient pour que cessent ces brutalités à notre égard. Mal lui en prend, car après une vigoureuse réplique verbale des SS, dont les éclats de voix qui nous parviennent paraissent chargés de menaces, l'homme s'éloigne.

C'est la première fois - et la dernière - que je vois, de la part de la population allemande, un geste d'humanité à notre égard.

Deux autres fois, nous retournons à Freiberg, dans les mêmes conditions. Les autres jours, nous ne faisons rien, ce que nous apprécions, car, pendant ce temps, nous n'entamons pas les dernières forces qui nous restent.

Au début d'Avril, les rations de pain diminuent. Le 14, on nous prépare au départ. Ce départ, nous le saurons bientôt, est une évacuation.

LA DERNIERE ETAPE

DRESDE - PARIS

* * *

14 AVRIL 1945 - 3 JUIN 1945

14 Avril, en fin de matinée, les SS préparent le départ et nous rassemblent : nous sommes cinq cents environ ; sur quelques chariots, leurs bagages. A chacun, comme provision de route, ils distribuent une demi-boule de pain et un morceau de saucisson ; vers midi nous nous mettons en route. Les moins chanceux tirent ou poussent les chariots des SS. Nous traversons une fois de plus Dresde et ses ruines. Depuis un mois que nous sommes arrivés, les rues ont été déblayées et de rares habitants forment des petits tas avec les briques récupérées dans les décombres.

Dans l'après-midi, après nous être éloignés de la ville, nous nous dirigeons approximativement vers le Sud-Est. Nous marchons jusqu'à la nuit tombante et finalement les SS nous emmènent dans un hangar, sur le bord de la route, où nous allons passer la nuit. Il faut soigneusement protéger ce qu'il reste de notre demi-boule de pain pour ne pas tenter les Russes qui n'ont pas leurs pareils pour vous dévaliser pendant votre sommeil.

Le lendemain, à l'aube, départ. Nous allons toujours vers le Sud-Est : la route s'élève et nous atteignons une zone montagneuse : c'est un des côtés du quadrilatère de Bohême que nous allons traverser. Mes souvenirs de géographie ne sont pas suffisants pour l'identifier : Riesen ou Erzgebirge ?

Après tout le nom importe peu ! La route monte toujours, et les préposés aux chariots peinent, il faut souvent les remplacer. De temps en temps, nous nous arrêtons, généralement à proximité d'un point d'eau, fontaine ou ruisseau, où nous trompons notre faim. Au train où nous allons, nous devons faire entre 25 et 30 kilomètres par jour. Pour la deuxième fois nous nous arrêtons le soir dans un nouveau hangar et je me trouve, pour passer la nuit, à côté d'un Roumain qui parle assez bien le français ; avant de nous endormir, nous bavardons à voix basse : c'est un ingénieur de Bucarest, il me parle de sa femme et de ses enfants qu'il compte bientôt revoir, car la guerre touche à sa fin. Le lendemain matin, troisième jour de route : certains d'entre nous s'écroulent : là, pas de pitié, l'homme épuisé est mis à plat ventre, un SS lui passe autour du cou une ceinture de cuir dont deux détenus tiennent chacun une extrémité, un troisième prend les deux pieds : au commandement, on soulève et on avance : en quelques mètres, par son propre poids, si faible soit-il, l'homme est ainsi étranglé, ensuite son corps est poussé dans le fossé.

Nous poursuivons péniblement notre chemin sur une route empierrée qui n'arrête pas de monter.

Dans l'après-midi, mon ami roumain, avec qui je fais route, donne des signes d'épuisement ; je l'aide un peu à marcher, puis inconscient, il s'abat et c'est le scénario habituel : un SS me désigne pour tenir un bout de la ceinture ... C'est ainsi que j'ai participé à la mort d'un garçon sympathique, que je ne connaissais que depuis la veille : il aimait bien la France et les Français ... Il ne me reste plus une once de sensibilité et c'est sans l'ombre d'une émotion que j'ai accompli cette horrible besogne.

Le soir, un hangar nous accueille encore. Depuis Dresde, nous n'avons eu aucun ravitaillement : la demi-boule du départ est déjà bien lointaine. Pour tromper la faim, j'ai bu beaucoup d'eau dans la journée, lorsque j'en ai eu l'occasion : mais ce n'est pas tout de la boire, il faut l'éliminer.

Après un premier somme, par terre bien sûr, je m'éveille assez tôt dans la nuit et j'ai une envie irrésistible de me soulager. Je me lève et me dirige vers la porte que j'entr'ouvre. Assez loin, sur la gauche, les SS autour d'un feu. A trois ou quatre mètres devant la porte, la sentinelle SS. Je lui demande, et il n'est pas besoin de traduire "Pissen ?" , "Da" me répond-il en me désignant sur ma droite l'angle du hangar : en effet, j'aperçois, à la vague lueur du feu de bois, une tinette qui semble avoir été beaucoup utilisée, car une faible vapeur flotte au-dessus d'elle, provoquée sans doute par la fraîcheur d'une nuit d'Avril dans la montagne. Sans hésiter, je me dirige vers l'endroit indiqué et je fais ce que j'ai à faire. Tout à coup, j'entends la sentinelle pousser de grands cris. Je réalise immédiatement la situation : en courant je rentre dans le hangar, je plonge au milieu de mes camarades endormis et je ne bouge plus : quelques instants après, la porte s'ouvre, la lumière d'une lampe électrique se promène sur nous tous et le SS cherche à repérer le moindre mouvement. Au bout de très longues secondes, la porte se referme et ... me voilà pris d'un énorme fou-rire, le seul évidemment depuis ... de très nombreux mois : ce que j'avais pris pour une tinette, c'était le bidon de café des SS !

Quatrième jour de marche, la colonne s'est déjà bien amenuisée, nous traversons un fleuve, et tout à coup, à quelques mètres devant moi un détenu enjambe le parapet et plonge : deux SS se précipitent et posément, au fusil, tirent quelques coups de feu : on voit l'eau rougir et le fleuve emporte un nouveau cadavre.

Cinquième jour : nous sommes le 18 Avril. Nous marchons toujours, et j'ai des difficultés avec ce que l'on n'ose appeler des chaussures : une semelle de bois, un morceau de toile qui recouvre la partie antérieure du pied.

Cette toile est fixée sur l'épaisseur de la semelle par de petits clous et notre longue marche a fini par venir à bout de cette fixation, la toile commence à se déclouer. J'appréhende de devoir marcher pieds nus sur cette route caillouteuse, et c'est maintenant mon souci permanent. A chaque arrêt, j'essaie avec un caillou de remettre les clous dans leur logement préalablement bouché par un petit bout de bois : ça tient !

Nous atteignons enfin le camp de Leitmeritz (Litomerice en tchèque), nous avons perdu les deux tiers de notre effectif ! Le camp est surpeuplé et il faut se battre pour tout : manger parfois, dormir sur le sol en béton, car il n'est pas question d'avoir la moindre place sur un châlit. Dans la journée, certains partent en corvée : par deux fois il m'est arrivé d'aller creuser de dérisoires tranchées, mais heureusement, non sous la surveillance des SS, mais de la Wehrmacht, qui nous laisse nous reposer fréquemment.

Le 25 Avril, le camp est évacué : on nous emmène dans une gare où un très long train nous attend : quelques voitures à voyageurs, où il n'est pas question de pénétrer, et des wagons "tombereaux" (wagons à hauts bords et sans toit) où nous nous répartissons tant bien que mal : dans celui où je suis monté nous sommes une soixantaine, dont une vingtaine de français. Au bout de vingt quatre heures, le train démarre, mais il ne va pas bien loin et bientôt nous stationnons en pleine campagne. Jusqu'au 1er Mai, nous ferons des trajets de quelques kilomètres, entrecoupés de longs stationnements en pleine voie.

Heureusement le temps se maintient au beau, et malgré notre absence de toit, nous arrivons à dormir, en nous tenant chaud, les uns contre les autres. En bavardant avec un de mes voisins, j'apprends qu'il est cheminot, comme moi, à la région du Nord ; il connaît bien Chauny où j'ai fait un stage à la fin de 1941. Nous échangeons nos noms. Il me paraît très fatigué et sombre dans une profonde torpeur. Le lendemain, on nous annonce une distribution de pain. Mon camarade n'est toujours pas réveillé : je le secoue, aucune réaction. Je lui tâte la main, elle est glacée ; un médecin français qui partage notre wagon me confirme qu'il est mort : il s'est éteint tout doucement sans s'en apercevoir. Mais la distribution de pain s'annonce : tous deux, le médecin et moi indiquons que notre camarade dort, et sans aucune honte, nous nous partageons sa part de pain. Nous l'enterrons le soir même, à proximité de la voie ferrée (1).

(1) En 1948, un avis de recherche dans le journal d'entreprise de la S.N.C.F. m'a permis de confirmer à sa famille, le décès de ce camarade et de lui indiquer approximativement le lieu de la sépulture.

Le lendemain, il fait un beau soleil ; j'en profite pour faire la chasse aux poux dans ma chemise : en deux heures environ, un lointain carillon de village nous renseigne sur l'heure, j'en tue plus de quatre cents ! Et je n'ai pas épouillé le reste de mes vêtements.

Les SS ont profité comme nous de la distribution de pain, et le lendemain, après la sortie "hygiénique" des occupants de chaque wagon, nous entendons hurler le SS qui occupe la vigie du wagon voisin ; un morceau de pain a disparu de son habitacle. Après des recherches évidemment infructueuses, les SS désignent 10 occupants de ce wagon (le wagon 16) et à quelques mètres du train, dans le champ voisin, commence pour ces dix malheureux une séance de "pelote" : en cercle, autour d'un SS, marche en canard, debout, à plat ventre etc. Dès que l'un s'écroule d'épuisement, une balle dans la tête met fin à son dernier supplice : ainsi sont assassinés sous nos yeux nos dix camarades de misère.

Un autre épisode, pendant ce long stationnement : un Alsacien de mon wagon ne veut rien moins que m'étrangler, car il me soupçonne, à tort, de lui avoir volé une pomme de terre ! Un autre Alsacien prend ma défense et calme l'excité.

Le matin du 1er Mai, nous nous réveillons sous une dizaine de centimètres de neige : l'un d'entre nous se met debout pour se secouer ; immédiatement, un coup de feu, il s'abat : un SS, du champ voisin, a tiré sur la tête qui dépassait.

Dans l'après-midi, nous entrons en gare de Prague : des bénévoles tchèques entrent en contact avec nous et obtiennent des SS de pouvoir recueillir les malades : je n'ai malheureusement pas la sensation de l'être, et avec beaucoup d'inconscience je ne me fais pas secourir !

De l'autre côté du quai, un train de voyageurs : ils nous donnent tout ce qu'ils possèdent comme nourriture et nous apprennent la mort d'Hitler. Sans préavis, dans la soirée le train démarre : jusqu'au 8 Mai, il va se traîner en direction du Sud ; pendant cette dernière semaine, le ravitaillement est nul et chaque jour des morts sont déposés près de la voie ferrée. Nous traversons la ville de Budweis (Budejovice) et le matin du 8 Mai, notre train s'arrête juste devant un pont routier qui enjambe la voie ferrée. Les heures s'écoulaient et je tombe dans un profond sommeil.

Je sors de ma torpeur dans l'après-midi et je constate que dans le wagon, dont les portes sont ouvertes, il n'y a plus personne : péniblement, j'arrive à descendre, et à quelques mètres je vois un Russe en train de prendre son revolver à un SS : ce dernier déguerpit, heureux de s'en tirer à si bon compte.

Le Russe m'indique le chemin à prendre et bientôt, je tombe sur des Tchèques qui me prennent en charge et m'amènent au village de Velesin : tous les Français sont déjà regroupés dans la salle municipale de douches et sont surpris de me voir arriver, car ils m'ont laissé dans le wagon pensant que j'étais mort ...

Pendant que des femmes nous lavent comme des enfants, nous apercevons une longue file de villageois qui font la queue ; leurs bras sont chargés de nourritures diverses, pains, oeufs, bidons de soupe, gâteaux, etc.

Une fois douchés, lavés, il nous faut hélas remettre nos vêtements pleins de vermine ! Enfin restaurés, on nous emmène, vers le soir, à pied faute de moyens de transport pour tous, à près d'une heure de marche au bord d'une jolie rivière, où se trouvent plusieurs bâtiments : ceux-ci servaient de camp à une organisation nazie de jeunes gens. Chacun y trouve un lit très confortable.

C'est allongé, la lumière une fois éteinte, que je réalise enfin que nous sommes libérés. Je pensais pouvoir dormir profondément, pour une fois que je pouvais le faire seul dans un lit mais je dois reconnaître que je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit !

Le lendemain matin, le 9 Mai, en nous promenant, nous atteignons la grande route, et là, pendant des heures, nous assistons au défilé de l'armée allemande qui bat en retraite, en très bon ordre, vers le Nord. Nous avons passé quelques jours au bord de cette rivière : dans la journée nous allions à Velesin, où les armées russes et américaines sont arrivées le 10 Mai.

Un jour que je descendais la rue principale, je me suis entendu appeler : dans une cour, des Russes préparaient leur repas. Ils m'ont fait asseoir et m'ont offert une délicieuse soupe au lard. Ensuite ils m'ont donné de quoi faire une cigarette qu'il fallait rouler dans un morceau de papier journal : je ne pouvais, bien sûr, leur refuser et j'ai eu du mal à la fumer jusqu'au bout.

Les contacts avec les Américains sont aussi très cordiaux. Je fais la connaissance d'un médecin militaire, ce qui me rend bien service : depuis la journée du 9, j'étais pris d'une violente dysenterie. Je n'évacuais que de l'eau et en quelques heures je fus complètement déshydraté : je n'avais plus, au sens propre de l'expression, que la peau et les os.

Un traitement au bismuth améliore la situation sans toutefois la rendre normale. Mais cette attaque, peut-être due au typhus me laisse encore bien plus affaibli.

Après une semaine passée à Velesin, les Français prennent le train pour Prague, voyage offert, paraît-il, par un industriel tchèque. Dans l'après-midi du 15 Mai, la gare centrale de Prague nous accueille : dans le grand hall, des lits ont été dressés et je suis très heureux de pouvoir m'y étendre, car je suis littéralement épuisé ; je ne pourrais pas faire quelques pas de plus.

Des infirmières passent et s'enquièrent de nos besoins. L'une d'entre elles, qui distribue des verres de lait, ce qui nous fait très envie, s'approche de nous et demande : "Colique ?". Nous nous regardons, mon voisin et moi, et nous nous disons "Si on lui dit qu'on l'a, elle ne nous donnera pas de lait ; ce n'est, paraît-il, pas bon pour ce que nous avons". Alors, grands gestes négatifs, et elle nous quitte. Nous la voyons un moment après servir d'autres groupes. Nous l'appelons et après bien des explications, nous avons appris, qu'en tchèque, "kolik" voulait dire : combien.

Nos lits sont installés dans la salle des pas-perdus de la gare centrale et nous regardons passer la foule qui y circule. A un moment, j'aperçois une fille très belle, cheveux châains magnifiques, les yeux très clairs, et un ovale de visage remarquable. Elle se promène avec deux splendides GI, un à chaque bras. Un moment, nos regards se croisent : en quelques secondes, elle prend congé de ses deux Américains et s'approche de mon lit. Nous ne pouvons nous comprendre qu'en allemand : elle est pragoise, et se met à mon entière disposition. Elle me donne son nom, son adresse. Son prénom, c'est Zdena (soit en français : Sidonie).

Mais on vient chercher les plus mal en point d'entre nous pour les mener à l'hôpital : je suis du nombre. Avant de partir, je donne au médecin français de notre groupe l'adresse de ma mère : il cherche à rentrer le plus vite possible, car il est en relative bonne forme (ma mère recevra ainsi de mes nouvelles détaillées dans les derniers jours de Mai).

L'hôpital Bulovka se trouve dans la banlieue de Prague : on nous enlève tous nos vêtements, on nous douche, on nous lave. On nous a laissé ce que nous avons aux pieds, et j'ai pu garder une montre que m'avait donnée le médecin militaire américain (prise de guerre !) à Velesin, ainsi que le petit papier sur lequel est inscrite l'adresse de Zdena. Le lendemain, un médecin tchèque, qui lui aussi est tatoué sur l'avant bras gauche, fait sa visite. Il parle français. Il donne à chacun les médicaments appropriés (mes ennuis intestinaux ont presque disparu). Nous lui demandons, bien sûr, combien de temps il compte nous garder à l'hôpital : il parle de quarantaine, il craint le typhus pour certains d'entre nous. Cela ne fait pas mon affaire : je me sens beaucoup mieux maintenant, et j'aimerais pouvoir être rapatrié rapidement.

Avec un camarade, nous projetons de quitter l'hôpital, mais nous ne pouvons pas rejoindre Prague, vêtus de notre seule chemise ! Notre salle de séjour se situe au rez-de-chaussée, et dans la journée, nous voyons passer des charrettes chargées de vêtements : tous les vêtements récupérés par l'hôpital, une fois désinfectés, sont stockés dans une pièce voisine de notre salle ! Le soir, nous passons par la fenêtre et allons inspecter le magasin aux vêtements : par bonheur la porte n'est pas fermée à clé ! Je me choisis un pantalon aux larges rayures bleues et grises (ce que nous portions dans les camps) et une veste, à peu près à ma taille.

Le lendemain matin, vers 5 heures, nous sortons par la fenêtre et nous nous éloignons du bâtiment : il est situé sur une sorte de colline et nous devons dévaler la pente qui mène vers la plaine. Arrivés sur le plat, surprise !, l'hôpital est entouré d'un réseau de fils de fer barbelés ! Tant bien que mal, nous arrivons à le franchir non sans y avoir laissé quelques bribes de nos vêtements. Nous nous dirigeons, à l'estime, vers l'endroit où il nous semble avoir entendu un bruit de tramway. Bientôt, nous atteignons la route, l'arrêt du tram n'est pas loin, il arrive d'ailleurs rapidement : il est 6 heures. Nous sommes un peu inquiets, car nous ne possédons pas le moindre argent : aucun problème, des Tchèques se lèvent, nous offrent leur place et le contrôleur, avec un grand sourire, se garde bien de nous demander la moindre chose.

Nous voilà dans Prague : il est un peu tôt pour nous présenter chez Zdena dont j'ai soigneusement gardé l'adresse : Zdena Tobiskova, Jiraskova 46, Prague XIX. Vers 10 heures, nous arrivons chez elle : elle n'est pas là, ses parents nous font comprendre qu'elle ne va pas tarder, et nous offrent un petit déjeuner. Elle arrive bientôt en effet et s'occupe de nous : rapidement elle nous trouve un centre d'accueil et nous y mène ; c'est une école où nous pouvons nous reposer de notre escapade matinale. Le lendemain, mon camarade d'évasion sent la fièvre l'envahir : un docteur arrive, c'est sans doute le typhus et on l'évacue sur ... l'hôpital Bulovka.

Rapidement Zdena me fait établir un laissez-passer qui mentionne mon nom et mon numéro tatoué : ce sera ma seule pièce d'identité pendant tout mon séjour à Prague (figure 8). Des cartes de rationnement sont aussi nécessaires : elle s'en occupe.

Mes forces reviennent et je peux maintenant me promener un peu dans la "ville dorée". Aux carrefours, avec leurs tuniques militaires, leurs jupes strictes et leurs bottes noires, des femmes soldats soviétiques règlent la circulation. Un jour, au cours d'une de mes promenades, je m'arrête devant la vitrine d'une charcuterie où sont exposés les quelques rares produits en vente à cette époque : peu de secondes après, la porte de la boutique s'ouvre, la charcutière me fait signe d'entrer et me prépare un paquet de toutes les bonnes choses de sa boutique.

Figure 8

Recto

Policejní ředitelství v Praze.

V Praze dne 20. V 1945.

Potvrzení.

Policejní ředitelství v Praze, cizinecké oddělení, potvrzuje tímto, že Domenech Michel, narozen dne 19. VII. 1917 v Pièrre Juste - France, státní příslušnosti francouzské, bytem Praha, Bělohorská 10 hlásil dle platných cizinecko-policejních předpisů u shora uvedeného úřadu. Cizinec jest majitelem osobního průkazu numéro C. Kouř. F. 115462. Toto potvrzení platí ve spojitosti s osobním dokladem 4. Platnost potvrzení končí dne 31. V. 45.



[Handwritten signature]
Policejní komisař:

Verso

[Faded background text and stamps]

LEBENSMITTELKARTEN PRAG I-VI
EIER- und KARTOFFELKARTE
Ausgefóhrt: vom 3. VI. 1945 bis 3. VII. 1945

[Handwritten notes and stamps]
Tab. 1631 do 3. VI. 1945

[Handwritten notes and stamps]
Paris de 200 C.
Le 20 Mai 1945

Je dois avouer qu'il m'est arrivé, plusieurs fois de "faire le coup de la vitrine" et, à chaque fois, ça marchait ! La gentillesse tchèque se manifeste en permanence : deux jeunes m'arrêtent dans la rue, me mènent chez eux, m'offrent un pantalon en remplacement de mon pantalon de bagnard, ainsi qu'une petite valise. Le lendemain, ils viennent me chercher pour assister à un match de football : bien que pour moi l'intérêt en soit médiocre, je ne puis refuser. Un autre jour, un garçon de café m'invite à déjeuner au restaurant : il me fait part, comme tous les autres Tchèques que j'ai pu rencontrer, de l'inquiétude qu'il ressent de l'emprise soviétique sur son pays. Les événements ont prouvé qu'ils n'avaient pas tort ...

Un Dimanche dans un tramway, où évidemment, on m'avait offert une place assise, un Tchèque, au moment où il allait descendre, sans un mot, dépose sur mes genoux le paquet de gâteaux qu'il tenait à la main. Le jour de la Pentecôte, je me suis rendu dans une jolie église baroque et j'ai assisté à l'office : je me tenais debout, les mains dans le dos, quand j'ai senti que l'on m'y glissait des papiers, je me retourne, j'aperçois un couple qui s'éloigne discrètement et je me retrouve avec plusieurs billets de banque tchèques dans les mains.

Souvent, Zdena vient me chercher et nous nous promenons ensemble dans la ville : un jour que nous nous trouvions dans un tramway, où je ne payais toujours pas - mon tatouage et mon aspect physique surtout me servaient de billet - et que nous bavardions, j'entendis un Tchèque, tout près de nous, entrer dans une violente colère en s'en prenant à Zdena : tout se calme bientôt, et Zdena m'explique, en parlant à voix basse, que c'était parce que nous parlions allemand entre nous qu'elle s'était fait ainsi apostropher : elle a dû expliquer les raisons pour lesquelles nous étions obligés de nous exprimer dans une langue honnie par les Tchèques.

Petit à petit, mes rencontres avec Zdena prennent un tour plus sentimental, mais je résiste avec infiniment de regrets à une tentation que je serais bien incapable d'assumer ... Les jours s'écoulaient très agréablement, mais le 31 Mai, nous sommes prévenus que nous prenons le train le soir même pour Pilsen, d'où nous serons rapatriés pour la France. Avec Zdena, nous passons nos dernières heures ensemble et c'est très émus que nous prenons congé l'un de l'autre.

Dans le train, il n'y a que des Français, les places sont ainsi réparties : une banquette pour chaque déporté, une place assise pour les prisonniers de guerre, et pour les STO, ce sera un simple wagon de marchandises. Nous arrivons à Pilsen le Vendredi matin, 1er Juin et nous rejoignons l'aéroport où nous passons toute la matinée. Au début de l'après-midi, plusieurs "Dakota" se posent les uns à la suite des autres : ce sont eux qui doivent nous rapatrier.

Vers 16 heures nous embarquons ; je bavarde avec les aviateurs : ils viennent du Maroc où on les a prévenus ce matin même d'avoir à se rendre à Pilsen. Le Dakota est aménagé très sommairement, des banquettes en toile le long de la carlingue. Dès que nous sommes en altitude, le froid se fait vivement sentir ; un peu tard, à mon avis, on nous distribue des couvertures. Nous survolons maintenant le Rhin et nous savons que, dès à présent, nous sommes en France. L'équipage nous informe que nous n'allons pas vers Paris où le centre d'accueil est saturé, mais à Lyon, où nous atterrissons vers 18 heures. Je suis dans les premiers à descendre, la porte s'ouvre, l'escalier mobile est en place, deux files de militaires le prolongent. Un commandement : "Présentez : armes". En prenant contact avec la terre de France, mon émotion est à son comble et c'est ruisselant de larmes que je descends l'escalier.

Tout de suite, on nous donne des formules de télégrammes à remplir pour prévenir nos familles. Ensuite, c'est le repas : nous qui nous attendions à une avant-guerre retrouvée, nous constatons que c'est toujours le temps des restrictions ; de plus, le vin ressemble plus à du vinaigre qu'à du beaujolais ... Ensuite, un par un, nous passons devant les militaires qui nous interrogent sur notre identité, sur les raisons de notre arrestation, sur l'organisme pour lequel on travaillait. C'est ainsi que, pendant plusieurs heures, pour notre première soirée en France, nous avons fait la queue debout, sans que quelqu'un pense à nous offrir une chaise ...

Enfin vers une heure du matin, nous rejoignons un hôtel à proximité de Perrache. Le lendemain matin, des formalités diverses nous empêchent de prendre le train de jour pour Paris et nous sommes avisés que des places nous sont retenues dans le train de nuit. J'envoie une dépêche à ma mère pour la prévenir de mon heure d'arrivée. Nous avons quartier libre jusqu'au soir. Je téléphone à des amis qui m'invitent aussitôt à déjeuner (coïncidence curieuse, j'avais accueilli leur fils à la gare de Compiègne comme prisonnier de guerre rapatrié en 1942 ...). D'autres amis sont contactés qui m'invitent à dîner et qui me reconduiront à Perrache pour mon train. Je n'ai nulle envie de faire le trajet de nuit sur un siège de troisième classe. Aussi, avec les mille francs que j'ai touchés le matin, je m'offre une place de première. Il me reste cent cinquante francs ... Dans le train, je dors profondément et je me réveille alors que nous ne sommes pas loin de Paris.

Le train entre en gare, s'arrête : je descends, et sur le quai, vers la tête du train un petit groupe m'attend. Je tombe dans les bras de ma mère. Cette fois, c'est bien la fin de mon grand voyage. Ce Dimanche 3 Juin, c'était la fête des Mères, et à la mienne, ce jour là, je ne pouvais offrir de plus beau cadeau que le retour de son fils.



* * *